This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B11 . . 9

BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

d'après Rigaud

Th. Kuhierre sc.

BOSSUET

Berthieu Imp

BOSSUET

DE LA JEUNESSE

OU

Morceaux extraits des principaux Ouvrages de Bossuet

PAR

M. D. Saucié

Agrégé de l'Université, Professeur de Rhétorique au Collége Royal de Tours.

A. Mame & Cie

ÉDITEURS

A TOURS

BOSSUET

DE LA JEUNESSE

OU

MORCEAUX EXTRAITS DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE BOSSUET

PAR

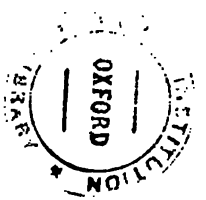
M. D. SAUCIÉ

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE
AU COLLÉGE ROYAL DE TOURS

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1846


OXFORD
INSTITUTION
LIBRARY

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE BOSSUET.

Dans un de ces registres particuliers où, par un touchant usage, on consignait autrefois les principaux événements de la vie domestique, on lit, sous la date du 27 septembre 1627 : *Circumduxit eum, et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi* [1] : « Le Seigneur a dirigé ses pas; il l'a instruit de sa loi, il l'a conservé comme la prunelle de son œil. » C'est par ces paroles que l'aïeul de Bossuet a voulu consacrer la naissance de son petit-fils. Sans doute il n'exprimait qu'un vœu; mais à voir la manière dont il s'est accompli, ne le prendrait-on pas pour une prédiction?

Bossuet (Jacques-Bénigne) naquit à Dijon, d'une famille considérable dans la robe. Il avait six ans lorsque son père alla s'établir à Metz, pour être reçu conseiller au parlement que le roi venait d'y établir. Le jeune Bossuet,

[1] Deuter., xxxii, 10.

laissé à Dijon sous la conduite de son oncle Claude Bossuet, fut placé au collége des Jésuites, où il suivit le cours d'humanités. Ses progrès furent rapides; il avait une mémoire prodigieuse, une singulière aptitude à tout apprendre, avec une ardeur infatigable pour le travail. Il trouvait d'ailleurs dans son oncle un guide plein de zèle et de lumières, qui sut cultiver et diriger habilement de si précieuses facultés. Celui-ci, pour entretenir dans son neveu le goût passionné de l'étude qu'il remarquait, l'attirait souvent dans sa bibliothèque. Un jour, le jeune Bossuet aperçut sur les rayons une Bible latine; il en lut avidement quelques passages, et demanda la permission de l'emporter. Ce que les *Éléments d'Euclide* venaient d'être pour Pascal, ce livre divin le fut pour Bossuet : il lui révéla pour la première fois son génie.

Après avoir achevé ses humanités, Bossuet partit pour Paris en 1642. Il entra en philosophie au collége de Navarre, dont le grand maître était Nicolas Cornet, docteur célèbre à cette époque par sa piété, son savoir et son autorité dans les matières de religion. Il perfectionna là ses études classiques, commencées à Dijon sous de si heureux auspices; il acquit une connaissance plus approfondie de la langue grecque et de la langue latine, et se familiarisa avec tous les beaux génies d'Athènes et de Rome. Mais, quelque admiration qu'il eût pour leurs créations sublimes, elles disparaissaient pour lui devant la beauté toute divine des saintes Écritures, qui furent toujours l'objet de ses prédilections, et en quelque sorte l'unique aliment de ses pensées.

A seize ans, Bossuet soutint sa première thèse. On en parla dans Paris; on voulut le voir à l'hôtel de Rambouillet, où il fut invité à composer sur-le-champ un sermon. Après

quelques instants de réflexion, il en prononça un qui fit l'admiration générale. Il était onze heures du soir; ce qui donna lieu à ce bon mot de Voiture : « Je n'ai jamais vu prêcher de si bonne heure ni si tard. »

A vingt ans, le 25 janvier 1648, il soutint sa thèse de théologie. Le vainqueur de Rocroi, auquel il l'avait dédiée, était venu l'entendre avec les compagnons de sa gloire et les courtisans de sa fortune; et l'on dit qu'il fut tenté *de disputer à un répondant si habile les lauriers mêmes de la théologie*. Ce fut là l'origine de l'amitié qui unit depuis Bossuet et le grand Condé. Trois ans après, Bossuet n'obtint dans sa licence que la seconde place; ce fut Rancé qui eut la première. On attribua ce succès à sa naissance. « Rancé n'en triompha pas, Bossuet n'en fut pas humilié [1]. »

Prêtre et docteur en 1652, Bossuet promet dès lors à l'Église un intrépide défenseur, un fidèle gardien du dépôt sacré de la foi. Au moment de prononcer le serment solennel : « O Vérité suprême! s'écrie-t-il avec transport, « Vérité conçue dans le sein paternel d'un Dieu, et des- « cendue sur la terre pour vous donner à l'homme dans les « Écritures, nous nous enchaînons à votre cause, nous lui « consacrons toutes nos forces, tout notre être, le souffle « qui nous anime; et comment lui refuser nos sueurs, nous « qui lui devons notre sang? » Puis il devient l'élève et l'ami du vénérable Vincent de Paul; et c'est sous la sainte discipline de cet apôtre de la charité qu'il fait ses premiers pas dans la carrière du sacerdoce.

Cependant sa réputation l'avait devancé dans le monde; et il avait à peine franchi le seuil des écoles, que son nom,

[1] M. de Châteaubriand, *Vie de Rancé*.

déjà célèbre, était dans toutes les bouches, et qu'on ne l'ignorait plus même à la cour. S'il eût eu de l'ambition, c'était le moment de se pousser aux honneurs et à la fortune; mais, pouvant tout espérer, il renonça à tout pour aller remplir à Metz les fonctions qui l'attachaient à l'église de cette ville. Là, durant six années, « loin du monde qu'il « oublie, et dont il se laisse oublier sans peine, il ne « s'occupe qu'à chanter les louanges de Dieu, à méditer « sa parole : il repasse avec une ardeur nouvelle ce qui a « été jusqu'ici l'objet constant de son étude, les livres « sacrés, les écrits des Pères, les actes et les décrets des « conciles, l'histoire de la religion et de l'Église, cette « science de la tradition qui bientôt, dans la prédication « et dans la controverse, donnera à ses paroles tant de « force et d'autorité [1]. »

Il y avait alors à Metz beaucoup de protestants. Leur principal ministre, Paul Ferry, que ses talents et ses vertus rendaient recommandable même aux catholiques, publia un catéchisme où il se proposait de démontrer : 1° que la réformation était nécessaire; 2° que, bien qu'on pût se sauver dans l'Église romaine avant la réformation, on ne le pouvait plus depuis la réformation. C'était pour Bossuet une heureuse occasion de signaler son zèle et de faire l'essai de ses forces. Il s'empressa d'écrire la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*. Il le fit avec tant de mesure et d'égards, que les deux antagonistes, amis avant la lutte, virent encore se resserrer après les liens de leur amitié, et que le temps seul manqua peut-être au ministre pour faire son abjuration entre les mains de son vainqueur. Un tel fait ne répond-il pas à tous les reproches de rigueur

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

et de dureté dont on a tant de fois et si légèrement poursuivi la mémoire de Bossuet?

La défaite de Paul Ferry avait ébranlé à Metz le parti protestant. On en profita pour y faire prêcher une mission; et naturellement Bossuet, qui avait ouvert et préparé la voie, fut associé à cette pieuse entreprise. S'il est vrai que les autres prédicateurs, comme il le dit [1], *enlevaient tous les cœurs*, on peut juger des fruits que dut produire la parole d'un missionnaire tel que Bossuet. Mais ce ne fut pas assez pour lui de prêcher, de catéchiser, de convertir du haut de la chaire : il s'était souvent convaincu par expérience que bien des réformés n'avaient besoin, pour aimer les dogmes du catholicisme, que de les connaître tels qu'ils étaient, et, pour cela, de les voir autre part que dans les livres de leurs ministres. Il écrivit donc, pour les désabuser et leur ouvrir les yeux, l'*Exposition de la Foi catholique*, livre sans prétention, où toute l'éloquence consiste dans une expression claire et précise, mais qui cache sous les formes les plus modestes la science la plus vaste et la plus profonde; livre surtout plein de candeur et de sincérité, qui eut la gloire de ramener un Turenne au sein de l'Église.

En 1657, Bossuet sort enfin de Metz pour se produire malgré lui sur un plus grand théâtre. Il est appelé à Paris, où, durant dix ans, son nom ne cesse de grandir et son génie de s'élever. C'est l'époque des *Sermons* et des *Panégyriques*. On y courait avec un empressement extraordinaire; la reine mère y vint des premières. Louis XIV, averti par la voix publique des succès du nouvel orateur, l'invita à prêcher, dans la chapelle du Louvre, l'Avent de 1661, et sur-le-champ il lui donna un témoignage d'admi-

[1] Lettre VIIe à saint Vincent de Paul.

ration que lui seul pouvait donner; il fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. Nous ne suivrons pas Bossuet dans le cours de ses prédications. Après avoir eu pour auditeurs plusieurs années de suite le roi, les deux reines, toute la cour, les personnages les plus illustres par leur rang et par leur savoir, il se montre successivement dans toutes les chaires de Paris, et ne refuse pas son éloquente parole à de simples religieuses. Mais Louis XIV, qui ne se lasse point de l'entendre, le rappelle plus d'une fois pour prêcher devant lui un Avent ou un Carême.

Au milieu de ces triomphes, Bossuet n'oubliait pas ses études chéries. Pour s'y livrer plus entièrement, il avait fixé sa demeure au doyenné de Saint-Thomas du Louvre. Il vivait là sans distraction, entouré seulement d'une société choisie d'ecclésiastiques animés du même esprit que lui et nourris des mêmes principes. Mais les honneurs vinrent encore l'arracher à cette dernière retraite. Le 13 septembre 1669, il reçut sa nomination à l'évêché de Condom. A partir de ce jour il descend de la chaire, non pas, comme l'a dit Voltaire, parce qu'il craint de se mesurer avec Bourdaloue, qui ne parut à Paris qu'en 1670; mais pour remplir plus dignement les saintes fonctions de son nouveau ministère. D'ailleurs il ne dit point adieu à l'éloquence sacrée, et bientôt il s'élancera dans une route nouvelle où il ne suit personne, où personne ne peut le suivre. On voit que nous voulons parler des oraisons funèbres.

Bossuet avait déjà prononcé les éloges du P. Bourgoing, de Henri de Gornay, de Nicolas Cornet, etc.; mais à part quelques traits de lumière, ces pâles esquisses étaient loin d'annoncer les brillants chefs-d'œuvre qui les suivirent. La série des six grandes oraisons funèbres s'ouvre en 1669 par celle de la reine d'Angleterre, et se ferme en 1687

par celle du prince de Condé. Tour à tour historien, théologien, philosophe, orateur, poëte, Bossuet semble avoir réuni dans ces admirables compositions toutes les forces de son génie; et pourtant on sait « qu'il n'aimait pas naturellement, ce sont ses paroles, ce travail qui est peu utile, quoiqu'il cherchât toujours à le tourner vers l'instruction et l'édification publique. Il ajoutait que c'était le plus grand témoignage de respect, d'amitié et de reconnaissance qu'il eût pu donner aux personnes qui lui avaient demandé de vaincre sa répugnance pour ce genre de travail. » Ainsi la gloire pour lui n'était rien, et il n'en voulut jamais d'autre que celle de défendre la vérité, de la faire connaître et de la faire aimer.

Le 13 septembre 1670, Bossuet fut appelé à la cour comme précepteur du Dauphin; regardant les devoirs que lui imposait cet honneur d'élever un roi comme incompatibles avec ceux de l'épiscopat, il se démit l'année suivante de l'évêché de Condom, et ne songea plus qu'à s'acquitter dignement de sa nouvelle charge. On sait quelle sérieuse préparation il apporta à la haute mission qui lui était confiée. Il n'hésita pas à refaire lui-même toute son éducation littéraire, comme un guide plein de prudence qui veut repasser rapidement dans la route qu'il a cent fois parcourue, avant d'y introduire ceux dont il doit diriger les pas. Il ne craignit point d'abaisser son génie jusqu'à écrire pour son élève une *Grammaire latine;* mais de la même main il écrivait le *Discours sur l'histoire universelle*, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, c'est-à-dire trois ouvrages dont un seul eût suffi pour l'immortaliser, et dont le premier surtout le place au premier rang des plus grands écrivains, plus haut que les historiens et que les

philosophes de tous les âges. Ce ne fut pas assez pour faire un grand prince du fils d'un grand roi. Le Dauphin resta, ou à peu près, ce qu'il était, et tout l'art ne put vaincre les défauts de la nature. « De caractère, il n'en avait aucun; du sens, assez, sans aucune sorte d'esprit;... de la hauteur, de la dignité, par nature, par prestance, par imitation du roi; de l'opiniâtreté sans mesure, et un tissu de petitesses arrangées qui formaient tout le cours de sa vie, douce par paresse et par une sorte de stupidité [1]... » Bossuet voulut croire quelque temps à d'heureuses dispositions; il lui semblait voir des *commencements de grandes grâces* [2]. En 1673 il écrivait encore : *Monseigneur le Dauphin se fait fort joli; j'espère que le roi et la reine le trouveront fort avancé à leur retour* [3]. Mais un peu plus tard ce n'est plus le même langage : « Me voilà quasi à la fin de « mon travail. Monseigneur le Dauphin est si grand, qu'il « ne peut pas être longtemps sous notre conduite. Il y a « bien à souffrir avec un esprit si inappliqué : on n'a nulle « consolation sensible, et on marche, comme dit saint « Paul [4], en espérance contre l'espérance [5]. »

Pendant l'éducation du Dauphin, Bossuet fut chargé de préparer à la retraite madame de la Vallière. On connaît la suite; elle se retira aux Carmélites, où elle vécut jusqu'à soixante-dix ans dans la plus austère pénitence, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

Ce fut dans le même temps que Bossuet eut avec le ministre Claude cette célèbre conférence dont il nous a

[1] Saint-Simon, Mémoires.
[2] Lettre à M. de Bellefonds, 9 septembre 1672.
[3] Lettre à M. de Bellefonds, 7 juillet 1673.
[4] Rom., IV, 18.
[5] 6 juillet 1677.

laissé un compte rendu si net et si sincère. Elle eut lieu le 1er mars 1678, chez mademoiselle de Duras, nièce de Turenne, qui penchait vers le catholicisme, mais qui désirait éclaircir quelques difficultés qu'elle avait encore sur la matière de l'Église. Les deux antagonistes étaient dignes l'un de l'autre. « Je ne parlais qu'en tremblant, dit Bossuet [1], « voyant qu'il s'agissait du salut d'une âme, et je priais « Dieu, qui me faisait voir si clairement la vérité, qu'il me « donnât des paroles pour la mettre dans son jour : car j'avais « affaire à un homme qui écoutait patiemment, qui parlait « avec netteté et avec force, et qui enfin poussait les diffi- « cultés aux dernières précisions. » Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Duras fut convertie, et fit peu de temps après son abjuration. Claude essaya vainement de donner le change en se hâtant de publier que Bossuet avait tremblé devant lui : « Je veux bien, répondit celui-ci, avoir tremblé « devant M. Claude, pourvu que, même en tremblant, j'aie « dit la vérité [2]. » Noble réponse, qui prouve combien Bossuet s'oubliait lui-même dans ces avantages qu'il remportait sur les ennemis de la foi, pour ne songer qu'aux intérêts de la religion qu'il avait à soutenir.

Après avoir achevé l'éducation du Dauphin, en 1679, Bossuet resta quelque temps à la cour comme premier aumônier de la Dauphine. Nommé à l'évêché de Meaux en 1681, il fut la même année, et avant même d'avoir reçu ses bulles, député à l'assemblée générale du clergé, et chargé de prononcer le discours d'ouverture. C'est le fameux *Sermon sur l'unité de l'Église*, dans lequel Bossuet consacre de la manière la plus solennelle la *primauté* du

[1] Conférence avec M. Claude.
[2] Réflexion sur un écrit de M. Claude.

siége apostolique et l'*indéfectibilité* de l'Église romaine. En le lisant attentivement, on remarque qu'il n'est que le développement de la doctrine qui a été exposée depuis dans les quatre articles de l'assemblée de 1682.

Le 8 février 1682, il se fit installer à Meaux, et prit tout d'abord l'engagement de rester au milieu de son troupeau; et il garda fidèlement sa parole. On le voit sans cesse occupé dans son diocèse de missions, de conférences ecclésiastiques, de visites pastorales, de conversions, etc. Transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, il annonce aux pauvres et aux infirmes le même Évangile qu'il annonçait aux grands du monde; il descend jusqu'à faire lui-même le catéchisme aux derniers enfants du peuple, et rien enfin ne lui paraît au-dessous de lui pourvu qu'il gagne des âmes à Dieu. Parmi ces travaux de tous les jours, il trouve le temps d'écrire les *Lettres sur l'adoration de la croix*, le *Catéchisme de Meaux*, l'*Instruction aux nouveaux convertis*, la *Lettre pastorale sur la communion pascale*, le *Traité de la concupiscence*, le *Discours sur la vie cachée en Dieu*, et deux de ses plus beaux ouvrages, les *Élévations sur les mystères*, et les *Méditations sur l'Évangile*, qu'il compose pour des religieuses. Il adresse à d'autres religieuses près de sept cents lettres de piété et de direction qu'on dirait sorties de la plume de Fénelon; il ne néglige aucun de ses amis, et s'il ne s'épanche qu'avec un petit nombre dans sa correspondance, il accorde à tous un conseil, une consolation. Dans son intérieur, il a quelques instants pour continuer ces graves entretiens sur la religion, la philosophie, la morale, commencés autrefois à Versailles dans l'*Allée des Philosophes*. La littérature a son tour: Boileau lui soumet son *Épître sur l'amour de Dieu*, Racine sa tragédie d'*Athalie*, Santeuil ses vers

latins; lui-même ne dédaigne pas de s'exercer à la poésie latine *pour s'amuser saintement d'un sujet pieux* [1]. Quand ses occupations le lui permettaient, il allait passer quelques jours de retraite auprès de son ami Rancé, à la Trappe, *le lieu où il se plaisait le mieux après son diocèse.* « Il trouvait, dit l'abbé Ledieu, un charme particulier dans la manière dont on y célébrait l'office divin. Le chant des psaumes, qui venait seul troubler le silence de cette vaste solitude, les longues pauses des complies, les sons doux, tendres et perçants du *Salve Regina*, lui inspiraient une sorte de mélancolie religieuse. »

Pendant son épiscopat, Bossuet prononça encore quatre oraisons funèbres, dignes de soutenir la gloire qu'il s'était acquise en ce genre d'éloquence.

En 1687, le prince de Condé *met fin à tous ces discours;* et le grand orateur, après avoir si dignement payé la dette de l'amitié, *réserve* désormais *au troupeau qu'il doit nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.* Mais tant d'années pendant lesquelles il continue de prêcher dans l'église de Meaux, montrent assez que cette voix ne tombe pas encore; son ardeur, loin de s'éteindre, semble se ranimer et devenir plus vive; son activité redouble avec les années, et son génie ne se lasse point de produire. En 1688, il publie l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, modèle de polémique et d'éloquence, vaste galerie où les chefs les plus éminents de la Réforme passent tour à tour sous nos yeux avec les traits frappants qui les distinguent, théâtre étrange où les systèmes les plus oubliés sont sommés de reparaître et de revivre un instant pour s'entre-détruire. On voulut s'atta-

[1] Lettre CCLVIIe à la sœur Cornuan.

quer à cet immense et solide monument; l'auteur lança la *Défense de l'Histoire des variations*. De nouvelles provocations ne furent pas plus heureuses. Bossuet, présent sur tous les points à la fois, répondit par six *Avertissements aux Protestants;* après quoi il n'y eut plus moyen pour M. Jurieu et les autres ministres de faire de ce côté aucune tentative. Vainement on se rejeta sur le thème déjà bien usé des prophéties de l'Apocalypse contre l'Église romaine, le *Commentaire de l'Apocalypse* renversa tout cet échafaudage d'arguments sur lequel s'appuyaient de furieuses déclamations, et fit taire pour longtemps les menaces de la Réforme.

Il ne tint pas pourtant à celui qui portait au protestantisme de si terribles coups que la paix ne se conclût entre les deux Églises. Nous avons encore les pièces de ce beau *Projet de réunion* entre les catholiques et les luthériens de la confession d'Augsbourg. Tant que Molanus fut le fondé de pouvoirs du protestantisme, sa sincérité, sa modération et ses lumières purent faire espérer un heureux résultat; mais quand Leibnitz lui eut succédé dans cette négociation, il n'en fut plus de même. Plus philosophe que protestant, peu instruit ou peu touché de la rigueur des principes catholiques en matière de foi, Leibnitz demandait qu'on fît à la paix quelques concessions de part et d'autre; Bossuet, inébranlable dans sa croyance, voulait pour préliminaire que les protestants se soumissent à tout ce qu'exigeait d'eux le concile de Trente. En vain, dans un écrit public, un ministre réformé exhorta Bossuet à la condescendance; *c'est en bon français*, disait Bayle, *l'exhorter à se faire protestant; il n'en fera rien, on peut l'assurer sans être prophète.* Le projet n'eut pas de suite; il fut d'ailleurs interrompu pendant quelques années. Mais on voit l'im-

portance qu'y attachait Bossuet par la correspondance qu'il entretint longtemps à ce sujet, et qu'on trouve encore très-active en 1700.

Pendant que Bossuet combattait ainsi le protestantisme par les forces réunies du génie et de la charité, sentinelle toujours éveillée, il signalait et condamnait au sein du catholicisme les erreurs mêmes des ecclésiastiques. On attribuait à un religieux, le P. Caffaro, une justification des spectacles. Bossuet lui écrivit, et en reçut une réponse pleine de soumission; mais comme il y avait eu scandale, il crut devoir publier, en 1694, les *Maximes sur la comédie*, où, à de sévères arrêts, se mêlent souvent de profondes critiques littéraires.

Nous sommes arrivés à la grande querelle du *quiétisme*. Les détails en seraient trop longs; contentons-nous d'un rapide exposé. « L'abrégé des erreurs du quiétisme est de « mettre la perfection dans des choses qui ne sont pas, ou, « en tout cas, qui ne sont pas de cette vie [1]. » C'est de demeurer dans une inaction absolue, de s'abîmer dans l'amour de Dieu, mais dans un amour oisif, où sont supprimés beaucoup d'actes essentiels à la piété, et expressément commandés de Dieu; c'est de vouloir sentir des vertus qu'il nous est seulement commandé d'avoir; car, comme disait souvent saint François de Sales, « Dieu commande « d'avoir la foi, l'espérance et la charité, mais non pas de « les sentir [2]. » Sans aller peut-être aussi loin, Fénelon rêvait le pur amour; c'était la théorie de madame Guyon, femme de beaucoup d'esprit et de piété, que le hasard avait rapprochée de l'archevêque de Cambrai. On essaya de ra-

[1] Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, XIII.
[2] *Ibid.*, liv. VIII, 32.

mener ce dernier *par toutes les voies amiables* [1]; des conférences s'ouvrirent dans ce but. On ne s'entendit pas; on en vint aux écrits. Fénelon expliqua sa doctrine dans son livre des *Maximes des Saints;* Bossuet publia son *Instruction sur les états d'oraison* (1697). Le premier de ces ouvrages, « comme inintelligible, ne fut lu que des « maîtres en Israël; l'autre, à la portée ordinaire, et secouru « de l'historique, fut reçu avec avidité, et dévoré de même [2]. » Les lettres suivirent, et se succédaient rapidement; à une attaque vigoureuse on opposait une défense habile. Il y eut quelquefois de graves accusations, jusqu'à faire couler des larmes de part et d'autre. Bossuet se souvenait qu'il avait eu Fénelon pour disciple, Fénelon qu'il avait eu Bossuet pour maître. Mais on s'était trop avancé pour reculer; le monde catholique était dans l'attente. Enfin Rome prononça; Fénelon fut condamné. Il se soumit avec une grandeur d'âme à laquelle ses ennemis eux-mêmes n'ont pu refuser leur admiration [3]. Quant à Bossuet, gardons-nous de juger sa conduite, dans toute cette affaire, avec les petits préjugés de notre moderne indifférence; gardons-nous surtout de lui adresser le reproche banal d'avoir été insensible. Comme disait un ancien philosophe : *Amicus Plato, magis amica veritas*. Bossuet aimait bien Fénelon, mais il lui préférait Dieu; ce qui prouve qu'il n'agit point en tout cela par animosité, mais par une respectable et profonde conviction, c'est la réponse qu'il fit à Louis XIV : *Qu'auriez-vous fait*, lui disait ce prince étonné de son ardeur, *si j'avais été pour Fénelon contre vous? — Sire*, répondit Bossuet, *j'aurais crié vingt fois plus haut.*

[1] Lettre CCLXVII[e] à la sœur Cornuan.
[2] Saint-Simon, Mémoires.
[3] Saint-Simon, Mémoires.

Bossuet était désormais l'oracle de l'Église; sa parole faisait autorité. Il fut chargé, en 1700, de présider l'assemblée du clergé, où il fit condamner la morale relâchée de certains casuistes. La même année, il écrivit pour les nouveaux convertis sa première *Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église*. L'année suivante, il publia la seconde, en réponse au *Traité des préjugés faux et légitimes* du ministre Basnage. Il se vit bientôt engagé dans une discussion plus vive et plus animée avec Richard Simon, dont le système et les écrits lui parurent tendre à ébranler les fondements mêmes de la révélation. Il avait déjà fait condamner, en 1678, son *Histoire critique de l'Ancien Testament*, qu'il regardait comme un *amas d'impiétés et un rempart de libertinage*. En 1702, il attaqua sa *Version du Nouveau Testament*, qui fut supprimée par un arrêt du 22 janvier 1703. Du reste, il avait déjà composé contre Richard Simon, en 1693, un ouvrage remarquable qui ne fut imprimé qu'après sa mort, sa *Défense de la Tradition et des saints Pères*. Il s'en occupait encore dans les derniers temps de sa vie, et l'on peut dire en quelque sorte ce qu'il dit lui-même d'un ouvrage de saint Augustin, qu'*il est mort sur ce livre*.

Ce fut par zèle pour ce même saint que Bossuet entreprit de réfuter Grotius. On le retrouve là plein de cette modération qu'il n'a cessé de montrer dans ses rapports avec les réformés. Tout en condamnant plusieurs opinions de Grotius, il rend justice à ses grandes qualités, à ses vastes connaissances, et surtout à ce caractère de bonne foi qui se fait remarquer jusque dans ses incertitudes et ses variations.

Ce furent là les derniers grands travaux de cette vie si pleine; et « ils faisaient encore honte, dans une vieillesse « si avancée, à l'âge moyen et robuste des évêques, des

« docteurs et desservants les plus instruits et les plus « laborieux [1]. »

Le 18 juin 1702, Bossuet fit ses adieux à son église : « Je veux, dit-il dans son dernier sermon, que vous vous « souveniez qu'un certain évêque, votre pasteur, qui faisait « profession de prêcher la vérité et de la soutenir sans dégui- « sement, a recueilli en un seul discours les vérités capitales « de votre salut. » Pendant les deux ans qui suivirent, sa vie fut une alternative continuelle de santé et de maladie. Il espéra beaucoup jusqu'à la fin, et il songeait à revoir plusieurs de ses ouvrages. En 1704, il consacra encore tout le mois de janvier et presque tout celui de février à des exercices de piété et à des études continuelles sur la religion. Il mit la dernière main à sa paraphrase du psaume XXIe, qu'il regardait comme une préparation à la mort; et il put encore la publier. Dans la nuit du jeudi au vendredi 11 avril, on crut qu'il allait rendre le dernier soupir. Tous les assistants s'étant jetés à genoux pour lui demander sa bénédiction, quelqu'un murmura le mot de gloire. « Cessez ces discours, s'écria le malade avec force; demandez pour moi pardon à Dieu de mes péchés. » Il expira enfin le 12 avril 1704. Il était alors âgé de soixante-seize ans, six mois et seize jours.

[1] Saint-Simon, Mémoires.

BOSSUET

DE LA JEUNESSE.

SERMONS.

Les Sermons de Bossuet demeurèrent longtemps ignorés entre les mains de ses héritiers. C'est en 1772 qu'on en publia pour la première fois le recueil avec une préface de l'abbé Maury, qui ne craignit pas de les appeler *une excellente rhétorique des prédicateurs.* Depuis, La Harpe voulut faire croire que *Bossuet, sublime dans ses Oraisons funèbres, est médiocre dans ses Sermons;* mais ce jugement n'a pas fait fortune; tout en convenant que, dans ces compositions que Bossuet ne daigna jamais revoir, il se trouve des négligences et des inégalités qui les déparent, on ne peut s'empêcher de reconnaître, avec la critique impartiale de notre siècle, que du moins « un choix de sujets toujours graves, élevés, importants; une abon- « dance d'autorités et de preuves que fortifie encore leur rigoureux « enchaînement; une profondeur de pensées qui semble renouveler « la vérité elle-même; une marche vive et naturelle; une variété de « mouvements soudains et pressants, un langage simple et hardi, « les élèvent au premier rang des chefs-d'œuvre de la chaire, et « peuvent faire douter s'il ne faut pas les préférer à des compo- « sitions plus pures, plus achevées, mais moins grandes, moins « surprenantes [1]. »

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

NÉCESSITÉ DE SECOURIR LES PAUVRES MALADES.

Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres : ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner : si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt pour vous : ouvrez-leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. . . . . .

Vous prétendez au royaume céleste; Dieu vous en a donné la connaissance, il vous y appelle par son Évangile, il vous y conduit par sa grâce : *Quid retribuam Domino* [1]? Que rendrai-je au Seigneur? quelle victime lui offrirez-vous? Voyez tous ces pauvres malades; offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes? O sacrifice agréable! *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater* [2] : les cœurs des saints ont reçu beaucoup de soulagement de votre bonté, mon cher frère : à qui cela convient-il mieux sinon aux pauvres malades? Je ne néglige pas pour cela les autres; mais je prête ma voix à ceux-ci parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds

[1] Ps. CXV, 3. — [2] Philém. 7.

leur manque par nécessité, mais encore y a-t-il quelque recours, la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements; dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés; leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité puis-je leur refuser ma voix? Combien de malades dans Metz ! il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié? Leur voix est lasse parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise, et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable?

(Premier sermon pour la fête de tous les Saints.)

FIN DE DIEU.

Toute cause intelligente se propose une fin de son ouvrage. Or la fin de Dieu ne peut être que lui-même: et, comme il est souverainement abondant, il ne peut retirer aucun profit de l'action qu'il exerce, autre que

la gloire qu'il a de faire du bien aux autres, et de manifester l'excellence de sa nature; et cela, parce qu'il est bien digne de sa grandeur de faire largesse de ses trésors, et que d'autres se ressentent de son abondance. Que s'il est vrai qu'il soit de la grandeur de Dieu de se répandre, sans doute son plus grand plaisir ne doit pas être de se communiquer aux natures insensibles. Elles ne sont pas capables de reconnaître ses faveurs, ni de regarder la main de qui elles tirent leur perfection. Elles reçoivent, mais elles ne savent pas remercier. C'est pourquoi, quand il leur donne, ce n'est pas tant à elles qu'il veut donner qu'aux natures intelligentes à qui il les destine. Il n'y a que celles-ci à qui il ait donné l'adresse d'en savoir user. Elles seules en connaissent le prix; il n'y a qu'elles qui en puissent bénir l'auteur. Puis donc que Dieu n'a donné qu'aux natures intelligentes la puissance de s'en servir, sans doute ce n'est que pour elles qu'il les a faites. Aussi l'homme est établi de Dieu comme leur arbitre; et, si le péché n'eût point ruiné cette disposition admirable du Créateur dès son commencement, nous verrions encore durer cette belle république. Dieu donc a fait pour les créatures raisonnables les natures inférieures. Et quant aux créatures intelligentes, il les a destinées à la souveraine béatitude, qui regarde la possession du souverain bien : il les a faites immédiatement pour soi-même. Voilà donc l'ordre de la Providence divine, de faire les choses insensibles et privées de connaissance pour les intelligentes et raisonnables, et les raisonnables pour la possession de sa propre essence. Donc, ce qui regarde la souveraine béatitude, est le dernier accomplissement des ouvrages de Dieu. C'est pourquoi dans le dernier juge-

ment Dieu dit à ses élus : *Venez, les bien-aimés de mon Père, au royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde.* Il dit bien aux malheureux : *Allez au feu qui vous est préparé* [1] ; mais il ne dit pas qu'il fut préparé dès le commencement du monde. Cela ne veut dire autre chose sinon que la création de ce monde n'était qu'un préparatif de l'ouvrage de Dieu, et que la gloire de ses élus en serait le dernier accomplissement : comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père : c'est vous qu'il regardait comme il faisait le monde, et il ne faisait alors que vous préparer un royaume.

(Deuxième sermon pour le même jour.)

DIEU SE COMMUNIQUE A SES CRÉATURES.

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime que ce qui le regarde, ni qui mérite d'être la fin de ses actions que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle sait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoiqu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne

[1] Matth. xxv. 34. — *Ibid.* 41.

que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires. Nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique, qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu, après avoir fait de si belles créatures, se met à les considérer les unes après les autres. Certes, si nous voyions faire une action pareille à quelque autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il ferait cette revue pour découvrir les fautes qui pourraient être échappées à sa diligence. Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, Messieurs, il travaille sur un trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien à raccommoder. Il reconnaît que ses ouvrages sont très-accomplis : *et erant valdè bona* [1], et ils étaient très-bons. De sorte que s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments, il ne les revoit de nouveau, que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

(*Ibid.*)

[1] Gen. I. 31.

IL FAUT AVOIR LE CŒUR PUR POUR VOIR LA VÉRITÉ.

Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit ni vue, ni approchée que des esprits purs; et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'évangile de ce jour : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu* [1]. Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie; après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Quelle corruption! quelle immodestie! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre? *Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous* [2]. Quoi! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

[1] Matth. v. 8. — [2] Éphés. v. 3.

une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? qu'avez-vous à leur opposer? les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos folles railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira, le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir quand il lui plaira ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques; montrez-vous brave et intrépide en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrénée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligature, que vos blessures invétérées n'ont été frottées d'aucun baume : *vulnus et livor, et plaga tumens; non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo* [1]. » Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire; que ses conseils soient votre huile; que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou, si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais, et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est pas la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient enfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos

[1] Isaïe, I. 6.

inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances, qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

(*Ibid*)

LE CHEMIN DU CIEL.

Je n'entreprends pas de vous dire tous les égarements et tous les détours; mais je veux vous donner une marque pour reconnaître la voie, la marque de l'Évangile, celle que le Sauveur nous a enseignée. Marchez-vous dans une voie large, dans une voie spacieuse? y marche-t-on à son aise? y marche-t-on avec la troupe et la multitude, avec le grand monde, etc.? Ce n'est pas la voie de votre patrie; c'est la voie de perdition; le chemin de votre patrie est un sentier étroit et serré. Le train et l'équipage embarrasse dans cette voie, je veux dire l'abondance, la commodité. Les vastes désirs du monde ne trouvent pas de quoi s'y étendre. Les épines qui l'environnent se prennent à nos habits et nous arrêtent. Tous les jours il nous en coûte quelque chose, tantôt un désir et tantôt un autre; comme dans un chemin difficile le train diminue toujours; et tous les jours, dans un sentier si serré, il faut laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions, tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-même, c'est Jésus-Christ, c'est l'Évangile qui nous le disent. Qui de nous refusera de le croire?.... »

Ceux qui retournent en arrière, ils sont sur la voie, mais ils reculent plutôt que d'avancer. Entendons et pénétrons : vous avez embrassé la perfection ; vous avez choisi la retraite ; vous vous êtes consacrée à Dieu d'une façon particulière, vous avez banni les pompes du monde, vous avez appréhendé de plaire trop, vous avez recherché les véritables ornements d'une femme chrétienne, c'est-à-dire la retenue et la modestie, retranchant les vanités et le superflu. La prière, la prédication, les saintes lectures ont fait votre exercice le plus ordinaire. Vous vous lassez dans cette vie, vous ne sortez pas de la voie, vous ne vous précipitez pas aux péchés damnables; mais vous faites néanmoins un pas en arrière. Vous prêtez de nouveau l'oreille aux dangereuses flatteries du monde ; vous rentrez dans ses joies, dans ses jeux et dans son commerce; vous prodiguez ce temps que vous ménagiez; vous ôtez à la piété ses meilleures heures. Si vous ne quittez pas votre modestie, vous voulez du moins qu'elle plaise, et vous ajoutez quelque chose à cette simplicité qui vous paraît trop sauvage. Ah ! cette voix intérieure du Saint-Esprit qui vous poussait dans le désert avec Jésus-Christ, c'est-à-dire à la solitude et à la vie retirée, vous la laissez étourdir par le bruit du monde, par son tumulte, par ses embarras : vous n'êtes pas propre au royaume de Dieu. *Celui-là n'y est pas propre,* dit le Fils de Dieu, *qui, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière* [1]. Il ne dit pas qui retourne, mais qui regarde en arrière. Ce ne sont pas seulement les pas, mais les regards mêmes qu'il veut retenir : tant il demande d'attention, d'exactitude, de persévérance. Songez

[1] Luc, IX. 62.

à la femme de Lot et au châtiment terrible que Dieu exerça sur elle [1], pour avoir seulement retourné les yeux du côté de la corruption qu'elle avait quittée. Vous faites injure au Saint-Esprit et à la vocation divine, à cet esprit généreux qui ne sait point se relâcher ni se ralentir : vous ramollissez sa force, vous retardez sa divine et impétueuse ardeur, et par une juste punition il vous abandonnera à votre faiblesse. Vous aviez si bien commencé ! vous vous repentez d'avoir bien fait : vous faites pénitence de vos bonnes œuvres ; pénitence qui réjouit non l'Église, mais le monde ; non les anges, mais les démons.

Mais il y en a encore d'autres ; elle ne souffre pas même ceux qui s'arrêtent, ceux qui disent : J'en ai assez fait, je n'ai qu'à m'entretenir dans ma manière de vie ; je ne veux pas aspirer à une plus haute perfection, je la laisse aux religieux ; pour moi je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel. Nouvelle espèce de fuite et de retraite : car pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte et notre propre poids nous précipite ; tellement que dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin, marcher lentement, c'est rendre la chute infaillible.

Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que vois-je dans le monde

[1] Gen. xix. 26.

de ces vies mêlées ! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde. On est des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est déchirée, et le jugement ne vient pas à sa perfection : *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium* [1]. » La loi est déchirée, l'Évangile, le christianisme n'est dans nos mœurs qu'à demi ; et nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. Nous réformons quelque chose dans notre vie ; nous condamnons le monde dans une partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée. Ce peu que nous laissons marque la pente du cœur.

(Quatrième sermon pour le même jour.)

LES MORTS SPIRITUELS.

« L'âme, dit saint Augustin [2], est la vie du corps, et « Dieu est la vie de l'âme : » ainsi, comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas parce qu'elle n'est pas sensible ; et toutefois, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps qui nous paraît si cruelle, suffirait pour nous faire entendre combien celle du péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ! et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible, abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il

[1] Hab. I. 4. — [2] Serm. CCLXXIII[e].

plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle! c'est donc à ces morts spirituels, c'est aux âmes pécheresses que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence. *Venit hora, et nunc est* [1] : « L'heure vient, et elle est déjà.... »

O morts, c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau, et reposent en paix et en espérance sous cette terre bénite; mais à ces morts parlants et écoutants, « qui ont le nom de vivants et qui sont morts en effet : *Nomen habes quod vivas, et mortua es* [2]; » qui portent leur mort dans leur âme parce qu'ils y portent leur péché. Écoutez, ô morts spirituels; c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. « Pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël [3]? » sortez de vos tombeaux, sortez de vos mauvaises habitudes. Ah! que je vous relève aujourd'hui; mais avant de vous relever, que je vous abatte!

« Encore quarante jours, et Ninive sera détruite : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* [4]. » Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes, en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues : *Subvertitur planè, dùm calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur, subvertitur planè, dùm purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* [5]. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? vous avez dit que Ninive serait renversée; en

[1] Joan. v. 28. — [2] Apoc. III. 1. — [3] Ézech. XXXIII. 11. — [4] Joan. III. 4.
[5] Saint Eucher, Homél. de Jean Niniv.

effet, elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. « Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence. » O ville utilement renversée! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours, malgré tant de choses qui la devraient réprimer, quand te verrai-je renversée? quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle: Le règne du péché est renversé de fond en comble; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux : cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé : ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain sont aujourd'hui chastes : le bien d'autrui est enfin restitué! .... Et les trésors d'iniquité sont encore dans ton coffre comme un feu prêt à te dévorer : *Et adhuc in arcâ tuâ ignis, thesauri iniquitatis qui devorant te* [1].

(Sermon pour le jour des Morts.)

MISÈRE ET DIGNITÉ DU CORPS HUMAIN.

Allez dans les hôpitaux durant ces saints jours pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là, elle étend; là, elle retire; là, elle relâche; là, elle engourdit; là, elle cloue un corps perclus et immo-

[1] Mich. VI. 10.

bile, là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété! diversité surprenante! Chrétiens, c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es, regarde le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait; mais en attendant, il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière; la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen, et de isto quoque nomine perituræ in nullum indè jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Cependant apprenez votre gloire; terre et cendre, écoutez attentivement les opérations qui se commencent en vous..... Notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme, il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains; par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu. Il se fait comme un secret mariage

[1] Tertull. *De Resurrectione carnis*, n° 4.

entre notre esprit et l'esprit de Dieu, ce qui fait que « celui qui s'attache au divin Esprit devient un même esprit avec Dieu : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* [1]. » Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens, et lui en cède l'usage; ainsi l'âme, en s'unissant à l'esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot, et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'esprit de Dieu : *Sequitur animam nubentem spiritu caro, dotale mancipium; et jam non animæ famula, sed spiritûs* [2]. » En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les volontés que Dieu nous inspire? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint Apôtre, « tous nos « membres sont consacrés à Dieu et doivent être ses hosties « vivantes [3]. »

(Sermon pour le jour des Morts.)

LE REGARD DE DIEU.

Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu

[1] 1. Cor. VI. 17. — [2] Tertull., *De animâ*, n° 41. — [3] Rom. XII. 1.

n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement; à peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? et cependant, ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre: tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret; et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droite et à gauche? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites: qui nous a vus? *Narra-*

verunt ut absconderent laqueos, dixerunt: Quis videbit eos [1]? comme dit le divin psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux? et cependant entendez le même psalmiste : « Quoi ! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas ? et celui qui a fait les yeux est-il aveugle? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* [2]? » Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que vos cœurs lui découvrent tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant, sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché; vous vous abandonnez à la joie et vous vivez en repos au milieu de vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible, par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo: non est Deus* [3].

(Premier sermon pour le premier dimanche de l'Avent.)

LA COUPE DE LA COLÈRE DE DIEU.

Comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie

[1] Ps. LXIII. 6. — [2] Ps. XCIII. 9. — [3] Ps. LII.

contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, et non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles; il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne le prouve clairement; il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu :

« *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus* [1] : La main du Seigneur vous a fait boire la coupe de sa colère. » Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, ce qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne; c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige [2] » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelques regards du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : ô piété! ô chasteté! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience; ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment : *Usque ad fundum calicis*

[1] Isai. LI. 17. — [2] *Ibid.* XIX. 14.

soporis bibisti, et potâsti usque ad fæces [1]. » Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout à fait morts : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* [2]. » C'est l'image des grands pécheurs qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule ; ils s'en souviennent sans douleur ; ils s'en confessent sans componction ; ils y retombent sans crainte ; ils y persévèrent sans inquiétude ; ils y meurent enfin sans repentance.

(*Ibid.*)

LES PÉCHEURS DÉCOUVERTS.

Il n'est pas juste que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable, si faut-il que Dieu les découvre un jour, et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus épaisses, et manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils les plus cachés : *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* [3]. » Alors quel sera l'état des grands du monde

[1] Isai. — [2] *Ibid.* 20. — [3] I. Cor. IV. v.

qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leur faible? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de faiblesse : *omnes manus dissolventur*; leur cœur angoissé défaudra : *omne cor hominis contabescet*; un chacun sera confus devant son prochain : *unusquisque stupebit ad proximum suum* [1]; les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement; leurs visages seront enflammés : *facies combustæ vultus eorum* [2]; » tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

De tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété, que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilége que l'hypocrite, qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes, et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite, qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice.

[1] Isai. XIII. 7 et 8. — [2] Ezech. XVI. 52.

Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites : n'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des piéges aux innocents; si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux mêmes qui les connaissent? il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver; venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard; mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée est toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés; ils viendront rougir non-seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade; et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle. « *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* [1] : Et vous, soyez aussi confus, et portez votre ignominie. »

(Deuxième sermon pour le premier dimanche de l'Avent.)

[1] Ézech. xvi. 52.

DANGER DE MÉPRISER LES BONTÉS DE DIEU.

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne a droit d'exiger; il exige des reconnaissances; s'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. « La grâce, dit le Sauveur, est une fontaine d'eau jaillissante : *Fons aquæ salientis* [1]. » Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « de sa figure qui passe [2], » de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûtés de vous-mêmes et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu; vous vous écriez dans l'amertume de votre cœur : O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvait souffrir aucun crime! ô sainte timidité, gardienne de l'innocence! Mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser! ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux! C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde « plein de grâce et de vérité [3]. » C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une

[1] Joan. IV. 14. — [2] I. Cor. VII. 31. — [3] Joan. I. 14.

influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très-juste pour nous châtier par des supplices autant inouïs que ses bontés étaient extraordinaires? « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble : *Sicut lætatus est Dominus benè vobis faciens, vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens.* »

Et en effet, il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle, que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent; non, ne le pensons pas, ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même; Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi, toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et, poussant parmi des blasphèmes

exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu, que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, chrétiens, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent; les saintes prédications sont un poids terrible; les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente, ô le poids terrible! Tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie: notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment; chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles; l'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

(Troisième sermon pour le premier dimanche de l'Avent.)

LE REPENTIR PRÉVU.

Ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? « *Obstupescite, cœli, super*

hoc [1] : O ciel ! ô terre ! étonnez-vous d'un si prodigieux égarement ! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés ! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement ; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour ou périr misérablement dans l'impénitence ? choisissez, prenez parti ; le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir ; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir ; vous voulez donc contenter cette passion parce que vous espérez vous en repentir ? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige ? est-ce moi qui ne m'entends pas ? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante ? Me trompé-je dans ma pensée ? ou bien êtes-vous aveugles et troublés de sens dans la vôtre ? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose parce qu'on croit s'en repentir quelque jour ? C'est la raison de s'en abstenir, sans doute ; j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais, ô aveuglement inouï ! ô stupidité insensée de pécher pour se repentir ! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté ? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée ; qu'ainsi le regret prévu devienne, contre sa nature, et l'objet de notre espérance,

[1] Jérém. II. 12.

plaisirs, richesses, les biens de fortune, biens externes, qui ne tiennent pas à notre personne; il ne faut pas un si grand effort, il ne faut pas toucher la racine, il ne faut que secouer l'arbre : elle n'en veut pas même aux branches, à la santé, à la vie du corps : elle le fait quelquefois; mais ce n'est pas là maintenant où elle touche : « Elle est à la racine, » dit saint Chrysostôme, *apposita est ad radicem*. Il n'y a plus rien entre deux, et après ce dernier coup, qui nous menace à toute heure, il n'y a plus que le feu pour nous, et encore un feu éternel. Représentez-vous, chrétiens, un homme à qui son ennemi a ôté les armes : demande la vie, demande pardon; il commence à appuyer de la pointe sur la poitrine, à l'endroit du cœur. C'est ce que Dieu fait dans notre Évangile : ou résous-toi bientôt à la mort, ou demande promptement pardon : « *Omnis arbor non faciens fructum excidetur* : Tout arbre qui ne fait point de fruit sera coupé. » Ne désespère pas, ô pécheur, il n'a pas encore frappé; tremble, néanmoins, car il est tout prêt, et le coup sera sans remède. Peut-être sera-ce la dernière fois qu'il te pressera à la pénitence.

Mais je suis en bonne santé. Épargne-t-il la jeunesse? Épargne-t-il la naissance? Épargne-t-il la modération, qui semble un des plus puissants appuis de la vie? Mais en un moment il renverse tout. Et puis, quand il te voudrait prolonger la vie, il sait bien nous frapper d'une autre manière, peut-être qu'il ne laissera pas de frapper en retirant pour jamais les dons de la grâce. S'il les retire, arraché ou desséché, c'est la même chose; l coup est donné; la racine est coupée, l'espérance est morte. Que tardons-nous donc, malheureux, à donner les fruits qu'il

demande? Eh quoi! si vite, si promptement, et si près du coup de la mort. Oui, mes frères, en ce moment même faites germer ces fruits salutaires; ces fruits peuvent croître en toute saison, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir. Nathan menace David de la part de Dieu; voilà la cognée à la racine; en même temps, sans aucun délai : « J'ai péché, » dit-il au Seigneur. Voilà le fruit de la pénitence; et au même instant qu'il paraît, le tranchant de la cognée se retire : « *Dominus transtulit peccatum tuum* [1], le Seigneur a transféré votre péché. » Ne demande donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux; il suffit de vouloir, dit saint Jean Chrysostôme, et aussitôt le germe de ce fruit paraît, et la cognée se retire, sitôt qu'elle verra paraître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoigne de la vie. Ah! s'il en est ainsi, chrétiens, malheureux et mille fois malheureux celui qui sortira de ce lieu sacré sans donner à Dieu quelque fruit. Si vous ne pouvez lui donner une entière conversion, une repentance parfaite, ah! donnez-lui du moins quelques larmes pour déplorer votre aveuglement. Si vous ne pouvez lui donner des larmes, ah! laissez du moins aller un soupir, battez-vous du moins la poitrine, jetez du moins un regard à Dieu, pour le prier de fléchir votre obstination; donnez quelque aumône à cette intention, et pour obtenir cette grâce. Ce n'est pas moi, mes frères, qui vous le conseille, c'est la voix du divin précurseur qui vous y exhorte dans notre Évangile.

(Fragments sur la nécessité de la pénitence.)

[1] II. Reg. XII. 13.

LE PARTI DU MONDE ET CELUI DE JÉSUS-CHRIST.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes ; il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là, les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur ; vous pourrez vous venger de vos ennemis, vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée, vous aurez de l'autorité, du crédit, vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne permettez-vous de semblables biens ? Que vous seriez un grand et aimable sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté ! l'un lui dit : Vous seriez mon sauveur, si vous vouliez me tirer de ma pauvreté : je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : je ne le veux pas ; que je puisse seulement venger cette injure : je vous le défends ; le bien de cet homme m'accommoderait, je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit : n'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude ? Retirons-nous, on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude ! mais du moins, que promettez-vous, de grands biens ? Oui, mais pour une autre vie ! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus, c'en

est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois...

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? attendons encore; peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible, il viendra, il viendra ce pénible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté, ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée, vous l'avez méprisé dans ses disgrâces, vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet événement changera les choses! Là, ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que, se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant, ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. « Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel. »

(Premier sermon pour la Nativité de Jésus-Christ.)

LA LOI DE DIEU.

Je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam, durant ce laborieux pèlerinage. Je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Après, descendant au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel! quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité! La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture; en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits? Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe aux affaires publiques; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit; si l'expérience ne me

la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée; personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice : qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes : la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants, qui, sans autre rempart qu'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là, que ne vois-je pas ! que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je les diverses inclinations des hommes? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans des emplois violents ; tout leur contentement est dans le tumulte des armes; et si quelque considération les oblige à demeurer en quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses

sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle ; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense.... Et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles! Chacun veut être fou à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus : je me regarde, je me considère. Que ferai-je? où me tournerai-je? « *Cogitavi vias meas;* j'étudie mes voies. » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient dans les hommes une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? Cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles ; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme, je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer. *Tout y est vanité et affliction d'esprit*, disait le plus sage des

hommes [1]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas:* je cherche, je médite, j'étudie mes voies.... Je suis né, me dis-je à moi-même, dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières: et nonobstant cette incertitude, je suis engagé dans un long et périlleux voyage; c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environné de toutes parts de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle, qui régisse mes pas errants, et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance, ma volonté est extrêmement déréglée : il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions et par la violente précipitation de mes mouvements. Il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité : c'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin voici la troisième : mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance et l'autre par le déréglement, toute mon

[1] Eccles. I. 14.

âme en est agitée, et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse : je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux, et partout mon espérance est frustrée. De là l'inégalité de ma vie, qui, n'ayant point de conduite arrêtée, est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs ; de sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité : *Une lumière pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos pour mes inconstances.* Ce sont les *trois choses* qui me sont nécessaires. Où les trouverai-je? Dans la loi de Dieu, où je trouve une conduite infaillible, une règle certaine et une paix immortelle.

Notre vie n'est qu'un égarement continuel, nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas de ce que nous ne connaissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles. Bien que ces connaissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui ; la cause de ma douleur me touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée : *Qu'est-il nécessaire*, dit-il, *que l'homme s'étudie à des choses qui surpassent sa capacité, puisqu'il ne sait pas même ce qui lui est convenable durant le pèlerinage de cette vie* [1]? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avait cachées, nous pénétrons un Océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes ; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements... Considérons, en effet, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? Qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune, l'ambition, et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses? Combien elle est froide et languissante! Combien trouble-t-elle le présent par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés : nous désapprouverons presque tous nos desseins,

[1] Eccles. VII. 1.

si nous sommes juges un peu équitables. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération ? n'y avons-nous pas plutôt été engagés par une certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Nos amitiés, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés ; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations : si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? N'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophe, que j'ai à marcher dans ce monde dans un sentier glissant et plein de périls; je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire ; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous « deux dans le précipice [1]. » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophe? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles, qui ne seront jamais ter-

[1] Matth. xv. 14.

minées? On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé comme certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. « *Nobis invicem videmur insanire :* Nous nous semblons insensés les uns aux autres, » disait autrefois saint Jérôme. Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine; elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste, que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personne célèbre... Donc, ô sagesse incompréhensible, agité de cette tempête, de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre miséri-

corde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes qui conduisait Israël votre peuple dans une telle étendue de terres seules, incultes et inhabitées; ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances : elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* [1].

La prudence humaine est si lente dans ses progrès, et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connaissances que nous recherchons, que la mort inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu on est savant dès le premier jour. Craignez Dieu; je vous ai tout dit : c'est un abrégé de doctrine qui « donne de l'entendement à l'enfance la plus imbécile : *Intellectum dat parvulis* [2]. » C'est pourquoi le prophète David : « J'ai eu, dit-il, de grands démêlés durant mes jeunes années avec de puissants ennemis, avec de vieux et rusés courtisans ; mais j'ai été plus avisé qu'eux; je me suis ri des raffinements de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandements de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* [3]. »

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissants génies; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise? L'événement des choses est ordinairement

[1] Ps. CXVIII. 105. — [2] Ps. CXVIII. 130. — [3] Ps. CXVIII. 100.

si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres... Telle est la loi des entreprises humaines qu'il y manque toujours quelque pièce ; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement.

Laissez-vous donc conduire à cette divine sagesse qui régit si bien toutes choses. Venez, ô sages du siècle, venez à Jésus-Christ, cet excellent précepteur, qui a des paroles de vie éternelle. Laissez votre Platon avec sa divine éloquence ; laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnements ; laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions ; la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultait aux misères du genre humain par une raillerie arrogante ; cet autre les déplorait par une compassion inutile : Jésus plaint nos misères, mais il les soulage ; ceux qu'il instruit, il les porte : ah ! il va, au péril de sa vie, chercher sa brebis égarée ; mais il la rapporte sur ses épaules, parce « qu'errant deçà et delà, elle s'était extrêmement travaillée : *Multùm enim errando laboraverat*, » dit Tertullien. Pouvons-nous hésiter ayant un tel maître ?

Ayant donc étudié mes voies, j'ai trouvé, ô mon Sauveur, que c'était une manifeste folie de chercher la certitude ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles : d'autant plus que je n'y vois pas seulement

la lumière qui éclaire mes ignorances, mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer mes désordres.

(Sermon pour le dim. de la Septuagésime, sur la loi de Dieu.)

LOIS TYRANNIQUES DU MONDE.

Considérez les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que pardonner c'est faiblesse, et que c'est manquer de courage que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut, par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon : s'il le faut, par la flatterie; s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? Est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Évangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tous ces crimes, et qu'il

en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, je n'accuse qu'elle; car, en confessant que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques, je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de loi, et ce qui contraint à les suivre par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance, parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres : tellement que ces lois damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer, et quelqu'un pour les établir. Nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine... Oui, c'est la complaisance mondaine qui corrompt les meilleures âmes; qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ...

(*Ibid.*)

L'ÉGLISE DES PREMIERS SIÈCLES.

L'Église voyait tout l'empire conjuré contre elle; elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques

les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants : toutefois elle n'était pas effrayée, mais sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme ; et quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang ; car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie ; et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient ; et vous allez entendre des sentiments dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme. « O honte de l'Église ! s'écrie ce grand homme, un chré- « tien sauvé par argent, un chrétien riche pour ne souffrir « pas ! a-t-il donc oublié que Jésus s'est montré riche « pour lui par l'effusion de son sang ? » Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang ? N'en avais-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté ? Sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés ; et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée. Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit en ce jour (fête de la Pentecôte) ; car il est temps de venir à eux, et de montrer dans leurs actions les trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement, regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne

veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres pour jeter tout leur argent à leurs pieds : *Ponebant ante pedes apostolorum*... O apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire...

Mais ce n'est là qu'un faible commencement. Nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde.

Certainement c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : *Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie!* Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples; prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : « Oui, « nous vous prêchons, disaient-ils, et que toute la maison « d'Israël le sache, que le Dieu de nos pères a ressuscité, « et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous aviez mis « en croix... » Et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités, dont la rage frémissait contre eux! Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas, et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre

les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement, on leur ordonne sous de grandes peines de ne plus prêcher en ce nom, *in nomine hoc*. A cela, que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas nous taire « des choses dont nous sommes témoins oculaires. » Et remarquez ici qu'ils ne disent point : *Nous ne voulons pas ;* car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution ; mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose d'indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : « Ne tentez pas l'impossible ; *non pos-* « *sumus*, nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître ; et vous dites maintenant : *Nous ne pouvons pas*. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées ; un feu céleste est tombé sur nous ; une loi a été écrite en nos cœurs ; un esprit tout-puissant nous presse ; nous ne pouvons plus obéir au monde ; nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* [1].

Voilà, Messieurs, comme étaient nos pères ; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses me-

[1] Act. IV. 20.

naces les plus terribles. C'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie; chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere.* Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut; quand tout le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? Et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux *nous ne pouvons pas?* Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous; il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose? *Possumus*, nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir; mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux, c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *non possumus*, nous ne pouvons pas. Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : *N'éteignez pas l'esprit de la grâce!* Il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris, ils triomphent, tout leur applaudit, et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

(*Ibid.*)

CONTRE CEUX QUI VEULENT DIVISER JÉSUS-CHRIST.

L'arrogance humaine, emportée par ses passions, ne veut point écouter le Seigneur Jésus, s'il ne parle à sa fantaisie. Jugeons-en par nous-mêmes, mettons la main sur nos consciences. Qui de nous, s'il en était cru, n'entreprendraït pas de changer et de réformer l'Évangile en faveur de ses convoitises? Il y a des vices que nous haïssons par une aversion naturelle; et il n'y a point d'homme si corrompu, qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaise. Ah! que nous aimons l'Évangile lorsqu'il condamne ces vices que nous détestons! Celui-là sera d'un naturel doux, ennemi du trouble et de l'injustice; tonnez tant qu'il vous plaira, ô divin Sauveur, contre les rapines et les violences, il applaudira à votre doctrine; mais si vous lui ôtez ces plaisirs si chers, que votre parole lui paraîtra rude! il ne pourra plus l'écouter. Un autre, naturellement libéral, entendra toujours avec joie ce qui se dira contre l'avarice; mais qu'on ne lui défende pas la médisance, qu'on lui permette de venger cette injure, qu'on lui laisse envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans une intrigue malicieuse. O folie! ô témérité! mon Sauveur, que vous êtes rude! on ne peut s'accommoder avec vous. « Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, disait autrefois le « Prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, et « que les vérités sont diminuées par la malice des hommes. « *Diminutæ sunt veritates* [1]. » Elles ne sont pas tout à fait éteintes, il y en a qui plaisent à quelques-uns; mais, par

[1] Ps. XI. 1.

une audace effroyable, chacun les diminue à sa mode, chacun retranche ce qui lui déplaît. Les hommes se sont mêlés de mettre une distinction entre les vices; il y en a qu'on laisse dans l'exécration, comme la cruauté et la perfidie; il y en a qu'on veut rendre honnêtes, par exemple ces passions douces, comme l'ambition, et ainsi des autres. Malheureux, qu'entreprenez-vous! « Jésus-Christ est-il divisé? *Divisus est Christus* [1]? » Celui qui commande la fidélité n'a-t-il pas commandé la tempérance? Celui qui défend la cruauté n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ? Pourquoi défigurez-vous sa doctrine par cette distinction injurieuse? Que vous a fait l'Évangile pour le déchirer de la sorte? *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit* [2]. Est-ce donc que l'Évangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre? *Totus veritas*: il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

(Premier sermon pour le deuxième dim. de Carême, sur la soumission due à la parole de Jésus-Christ.)

LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE.

On ignore les vérités saintes; souvent même on les combat par des sentiments tout contraires, dans lesquels l'exemple du monde nous entraîne comme à notre insu.

L'erreur nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots comme un torrent, et nous em-

[1] 1. Cor. 1. 13. — [2] Tert. *de Car. Chr.*

porte tout à coup ; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion ; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense : autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies nous recommande ou l'ambition, sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie, sans laquelle on n'a point d'esprit; car c'est le plus grand malheur des choses humaines que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous ; tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos

folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle.... Telle est la séduction qui règne publiquement dans le monde ; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, vous répondra ce « grand homme, jusqu'à l'air qui est infecté par tant de « mauvais discours, par tant de maximes anti-chrétiennes « et corrompues. »

Ainsi sont détruites dans les âmes les notions du bien et du mal. C'est pour éclairer cet aveuglement et cette ignorance qu'est instituée la prédication évangélique.

La vérité est dans les consciences, même des plus grands pécheurs ; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. La prédication est destinée à la rappeler à leur souvenir et à leur attention.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même, et trop étroit pour te comprendre tout entier, tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses, dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse ; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens,

que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien ! vous avez des yeux, mais ils sont fermés ; les vérités de Dieu sont dans votre esprit comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah ! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir ; souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut, afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer; autrement toutes vos lumières ne sont qu'inutiles.

Et en effet, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit ; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet? Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements, de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus qu'il suffise de conserver dans un magasin ; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir.

Les hommes restent froids aux discours sacrés. Cependant si la parole est si nécessaire et si efficace dans les affaires humaines, ne l'est-elle pas davantage dans le ministère de la religion, où elle est un instrument de la grâce, et où elle a opéré de si grandes choses ?

Qui ne le sait pas ? c'est par la prédication de l'Évangile que cet esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre ; s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ ; s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires.... La parole a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais sur qui la parole divine produit-elle de si merveilleux effets ? sur ceux qui ne lui prêtent pas seulement l'oreille et l'esprit, mais qui lui ouvrent leur cœur, et l'y recueillent comme dans un sanctuaire.

« Qu'elle est secrète, dit saint Augustin, qu'elle est « éloignée des sens de la chair, cette retraite où Jésus-« Christ fait leçon, cette école où Dieu est le maître [1] ! » Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au

[1] *De Præd.* cap. VIII.

lieu où se produisent les bons désirs ; ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements, c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute obéit ; quiconque prête l'oreille a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole, et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux.

Mais que de tels disciples sont rares !

En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables : désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent pas en résolutions ; flamme errante et volage qui ne prend jamais à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir. « Les enfants d'Ephrem, dit David, « préparaient leurs flèches et bandaient leur arc ; mais ils « ont lâché le pied au jour de la guerre [1]. » En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands

[1] Ps. LXXVII.

desseins; ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat; ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains.

Cette vérité, qu'ils repoussent aujourd'hui, elle les touchera au dernier jour, mais de terreur et de désespoir.

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour, et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. « En la voyant, dit le Sage, ils « seront troublés d'une crainte horrible [1]. » Ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, Messieurs? C'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette fuite précipitée? C'est que la vérité les poursuit. Ah! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante? Oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront, spectacle horrible à leurs yeux; poids insupportable sur leurs consciences; flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

(Troisième sermon pour le premier dim. de Carême, sur la prédication évangélique.)

[1] Sap. v.

LA VRAIE ET LA FAUSSE GRANDEUR DE L'HOMME.

Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être aucunement possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi, par conséquent, libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute la grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur

de 'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression, qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et, sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme. En effet, pensez-vous que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle, en ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert*[1], et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme, petit en soi, et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant

[1] *De cult. fœm.* lib. I.

de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il voudra, il ne faut toujours, pour l'abattre, qu'une seule mort. Mais il n'y pense pas, et, dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

(Sermon pour le mardi de la deuxième semaine de Carême, sur l'honneur.)

IL EXISTE UNE PROVIDENCE.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne nous montre que des traits informes, et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans notre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente, et de sa justesse cachée que la foi en J.-C. nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste [1], un désordre étrange sous

[1] IX. 2.

« le soleil : j'ai vu que l'on ne commet pas ordinaire-
« ment, ni la course aux plus vites, ni les affaires aux
« plus sages, ni la guerre aux plus courageux, mais
« que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les
« emplois, qui règle tous les prétendants... J'ai vu que
« toutes choses arrivent également à l'homme de bien
« et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blas-
« phème. » Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile et le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre. Il dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune. Arrêtez, malheureux, et ne précipitez point votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu [1], dit-il, sous « le soleil l'impiété en la place du jugement, et l'iniquité « dans le rang que devait tenir la justice... Et aussitôt

[1] Eccl. III. 16. 17.

« j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie,
« et alors ce sera le temps de chaque chose. »

Ouvrez les yeux, ô mortels; contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres : elle a fait les corps célestes qui sont immortels; elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse : elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres : mais depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts?

(Premier sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême.)

LE JUGEMENT DERNIER.

Assistons en esprit au dernier jour, et du marche-pied de ce tribunal, devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies qui s'affermissent dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes, au contraire, s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance, les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en un plan fixe ; elles n'ont pas encore leur point arrêté. Lazare souffre encore quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine, ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être ; cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ! il faut que les choses changent : « Mon fils, dit Abra-« ham, tu as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi « a reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir du-

rant des temps de mélange, où Dieu préparait un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. « C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que « vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, « une autre disposition se va commencer; chaque chose « sera en sa place; la peine ne sera plus séparée du cou- « pable à qui elle est due, ni la consolation refusée au « juste qui l'a espérée. »

(Premier sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême, sur la Providence.)

DANGER DE TROP S'ABANDONNER AUX CHOSES PERMISES.

Par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine: si bien que l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au-delà de ce que je dois, « pendant que je ne prends aucun soin de me modérer « en ce que je puis [1]. »

[1] *Ad Sev.*, epist. xxx.

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : « Dans « leur graisse, dit le Saint-Esprit, dans leur abondance, « il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise jamais [1]. » C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre, ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on les applaudisse. Il y a des péchés serviles et timides qui naissent du besoin et de la misère : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oserait soutenir son crime, trop heureux s'il se peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux; ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent « jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour et de « toute la conscience du ciel. »

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte! Ah! si je pouvais vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar dans l'histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom; et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que

[1] Ps. LXXII.

tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et dans cette licence infinie on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? la grande puissance, féconde en crimes; la licence, mère de tous les excès. « Ces pécheurs hardis « ne se contentent plus de penser le mal, ils s'en vantent, « ils s'en glorifient [1]. » Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux. L'impunité leur fait tout oser; ils ne pensent ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes pour commencer celui des supplices.

(Deuxième serm. pour le jeudi de la 2e semaine de Carême sur l'impénitence finale.)

PRÉTENTIONS, INQUIÉTUDES ET DURETÉ DES HOMMES MONDAINS.

Quelques charges que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, vous ne cesserez jamais de prétendre; ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. A mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer; et si vous couriez avec tant d'ardeur lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi, tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

[1] Ps. LXXII.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer des espérances. Et est-il homme qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis; et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi, nous allons toujours tirant après nous cette longue chaine traînante de notre espérance; et, avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et, à travers ces affaires et ces épines, que de péchés, que d'injustices, que de tromperies, que d'iniquités enlacées! « Malheur à vous, dit le prophète, « qui traînez tant d'iniquités dans les cordes de la va- « nité [1], » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses!

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur bien, en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une maxime très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les

[1] Is. v.

mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte; mais ne les croyez pas, ils se moquent; ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge; il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel qui l'engage en mille contraintes ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie par la liberté de son mouvement. Ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains. Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde.

Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage

nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité?... Dieu, par divers ajournements, nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice; mais enfin il faut comparaître. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Pressez, concluez; fac conclusionem;* l'audience est ouverte, le juge est assis; criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! Que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! Ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons et les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre juge; mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

C'est cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre Évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à

vos pauvres; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles, encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient une dureté si étonnante?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même : je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demandent pas, ils arrachent. O Dieu, quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : *Apporte, apporte : dicentes : Affer, affer* [1]; apporte toujours de l'aliment à l'ava-

[1] Prov. xxx.

rice, du bois à cette flamme dévorante; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide : hélas! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire : et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure; et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

La justice de Dieu ne laissera point cette dureté impunie.

Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa

sépulture; car en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile. Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs; ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous; les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète [1], leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit, comme des amis officieux, et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, Messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins constatent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux. « Nous avons « soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie [2]. »

[1] Job. XXXI. — [2] Jérém. LI.

Nous avons traité diligemment ce riche cruel ; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur ! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie ; tout a réussi contre nos pensées, et le mal s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, « disent-ils ; retournons à notre patrie, d'où nous étions « descendus pour son secours. » Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé ? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu ; les pauvres l'ont déféré à son tribunal ; son procès lui est fait au ciel ; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde. Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon ; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

L'orateur termine par un tableau touchant des maux qui désolaient alors la France, et sollicite la charité des fidèles.

Ah ! le Ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple ; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur ; il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre ; il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature, qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère ; et dans des provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles

meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! Quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs! et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent d'un commun accord que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous comprenions le plaisir de donner la vie? qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint Apôtre, leurs entrailles affamées? Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment royal!

(Deuxième serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.)

LE PÉCHEUR DANS L'ADVERSITÉ.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut

avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace; et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être muni d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement : si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes; car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni

privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais, si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? le dedans qui est tout en trouble vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune, le ciel vous est fermé par vos péchés; ainsi ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? que si votre cœur est droit avec Dieu, il sera votre asile et votre refuge; là vous aurez Dieu au milieu de vous, car Dieu ne quitte jamais un

homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste [1].

(Premier sermon pour le 3e dim. de Carême.)

LES AMITIÉS DU MONDE.

Ne vous fiez point à votre ami,... car l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison [2].

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes ; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies pour témoigner une parfaite cordialité ! Ah ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché ; ô quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons et nos jalousies et nos répugnances secrètes les uns pour les autres ! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'accusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres ; on oblige par honneur, et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard, à chaque moment, de se voir sacrifié à un intérêt plus cher ; et tout ce qui lui restera de cette longue fa-

[1] Ps. XLV. 6. — [2] Mich. VII. 2. 5. 6.

miliarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlais en un autre lieu, j'allèguerais peut-être la cour pour exemple; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

(Sermon pour le mardi de la 3e semaine de Carême sur la charité fraternelle.)

CONTRE LE LUXE.

O désordre de nos mœurs! ô simplicité mal observée! Qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire? les lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! Sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien! mes frères, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité, et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes, que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent; que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si

peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'église, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi si je ne dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* [1]; elle sied bien sur les autels, elle sied bien sur les vases et sur les ornements sacrés; elle sied bien dans la structure de l'édifice; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple pieux, mieux parée que le temple même; *circumornatæ ut similitudo templi* [2]; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères?

(Premier sermon pour le 4e dim. de Carême.)

[1] Ps. xcv. 6. — [2] Ps. cxliii. 14.

LA FORTUNE ACCABLANTE DANS SES REVERS.

Écoute, homme sage, homme prévoyant qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence, c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel. « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme « un grand arbre, comme les cèdres du Liban; le ciel l'a « nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa sub- « stance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, « et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pour- « quoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa « verdure, étendu en ses branches, fertile en ses reje- « tons; les oiseaux faisaient leurs nids sur ses rameaux; « les familles de ses domestiques, les peuples, se met- « taient à couvert sous son ombre; un grand nombre de « créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à « sa fortune; ni les cèdres, ni les pins, c'est-à-dire les « plus grands de la cour, ne l'égalaient pas. Autant que « ce grand arbre s'était poussé en haut, autant sem- « blait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes ra- « cines [1]. »

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il « a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est « enflé dans sa hauteur, pour cela, dit le Seigneur, je « le couperai par la racine; je l'abattrai d'un grand

[1] Ezech. xxxi.

« coup, et le porterai par terre; il viendra une disgrâce, « et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une « grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son « ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés « sous sa ruine... Cependant on le verra couché tout de « son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre. »

Ou si l'ambitieux se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout à coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche, et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand « arbre se verront rompues dans toutes les vallées; » je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? Est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme! que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement?

Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le

faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précédèrent? O homme! ne te trompe pas; l'avenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre, elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre frappe par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi! pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune à laquelle tu te dévoues qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire : tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! O les belles suites de ta fortune! O folie! O illusion! O étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditons ces choses; pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire sont-ils au-dessus de ses changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse ils doivent penser à la

dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je « l'ai dit : vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants « du Très-Haut [1]. » Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques; toutefois, écoutez la suite. Mais, ô dieux de chair et de sang ! ô dieux de terre et de poussière! « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre. Songez donc, ô grands de ce monde, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant imprimée que les rois; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement; il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active? il perce les intrigues les plus cachées; les oiseaux du ciel lui rapportent tout; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* [2]; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues, il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchent un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables! etc.

(Deuxième serm. pour le 4e dim. de Carême sur l'ambition.)

[1] Ps. LXXX. 6. — [2] Prov. XV.

PENSÉE DE LA MORT.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit c'est un homme, et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou, s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées : et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes.

(Sermon pour le vendredi de la 4e semaine de Carême.)

L'HOMME CONNU A LA MORT.

O mortels! venez contempler le spectacle des choses mortelles; ô homme! venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes, et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus

véritable interprète, ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme : de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité; venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni et vide.*

O mort! nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse; toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui

ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps, et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité.

(*Ibid.*)

LA MORT TOUJOURS EN FACE DANS LA GRANDEUR HUMAINE.

O grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car, en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère; parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fond sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être, plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? pensons-y bien, chrétiens; qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort! car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez en-

tendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur son trône, au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquàm nihilum antè te.* O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici « que vous avez fait mes jours mesurables, et ma sub- « stance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous; et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles, durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs, que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe, avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants! Et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus

sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas « longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais « quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes: *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum indè jàm nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort: la nature, comme si elle était envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel

[1] *De Resur. carn.*, n° 4.

espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée quand je serais resté derrière le théâtre.

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre de temps nous n'en saisissions un autre semblable; jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo.* Ah! le monde passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même. Aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur.*

(*Ibid.*)

LA FOI SEULE PEUT EXPLIQUER L'ÉNIGME DE LA GRANDEUR ET DE LA BASSESSE DE L'HOMME.

IMMATÉRIALITÉ ET IMMORTALITÉ DE L'AME.

Quoique relégués dans cette dernière partie de l'univers qui est l'empire de la mort, cependant nous conservons en nous-mêmes quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Que de merveilleuses découvertes, que de belles inventions par lesquelles l'art et la science ont pénétré la nature et l'ont accommodée à notre usage!

L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient pàr la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées; la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement il a appris aux astres à le guider dans ses

voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération; et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture [1], pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Comment une si faible créature aurait-elle pu prendre un tel ascendant, si elle n'avait en elle une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu? Si un excellent ouvrier fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine, et il a appris à l'homme à s'en servir. Et comment le pourrait-il s'il n'avait en lui-même et en quelque partie de son être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque émanation de cet esprit ouvrier qui a fait le monde. Que s'il en est ainsi, qui ne voit que toute la nature conjurée ne peut rien sur cette partie de nous-mêmes qui porte un si beau caractère, et que notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Le sentiment du devoir et des vertus morales, autre preuve de la grandeur de l'âme.

[1] Sap. IX.

Quoi ! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu néanmoins qu'elle eût sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir[1] ; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions [2] ! » Ne faut-il pas qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée, pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement.

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine* [3]. » C'est là que nous découvrirons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu ; c'est la première raison qui se montre à nous par son image : c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu

[1] Phil. I. 21. — [2] Coloss. I. 24. — [3] Ps. IV. 7.

nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort. Tout cela n'est rien ; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? « O éternité! ô infi-« nité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent « seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? « mais si nous sommes tout corps et tout matière, com-« ment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et com-« ment avons-nous pu seulement inventer ce nom? »

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais, après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense! Qui ne voit qu'il

y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir, par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs; et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices; les autres qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme. Vous jugez bien, Messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son

rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? Faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties avec ces fondements si magnifiques ne crient-ils pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* « Est-ce là cette Jérusalem? est-ce là cette ville? est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle. Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous : notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et,

quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre Évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice : c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *secundùm imaginem ejus qui creavit illum*, selon l'image de celui qui l'a eréé.

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle; mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie : qui croit en lui ne meurt pas; qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre : il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort; mais il ne laissera rien entre ses mains si ce n'est la mortalité. Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de

mauvais désirs, enfin *une chair de péché* [1], comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [2]. » Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être afin d'en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser dans un plus bel ordre d'architecture, ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *et mors ultrà non erit* [3].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? Mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures dou-

[1] Rom. VIII. 3. — [2] I. Cor. XV. 50. — [3] Apoc. XXI. 4.

teuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et de « boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, nous « avons une autre maison qui nous est préparée au ciel. » « O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment siant Jean Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. »

(*Ibid.*)

LE NÉANT DE L'HOMME.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra que cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais. Cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'aie été, puisque je ne serai plus.....

J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est

mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber : ou comme dans une grande tempête les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil et le brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusqu'au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendent parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? Le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? Voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie? C'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes

de ma vie; que je prenne maintenant le temps où j'ai eu quelques contentements; les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude, et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je au moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher? mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile : des illicites? un regret, une obligation à l'enfer ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer, et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie, et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard, cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments

de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire : ils sont passés, je n'y songerai plus; ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? Cela vaut-il bien la peine de se damner?

(Fragment sur la brièveté de la vie et le néant de l'homme.)

LES PLAIES DE JÉSUS-CHRIST.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs : « *Ecce homo, ecce homo* [1] : Voilà l'homme. » Et qui est-ce? un homme ou un ver de terre? est-ce un homme vivant ou bien une victime écorchée? on vous le dit, c'est un homme : « *Ecce homo* : Voilà l'homme. » Le voilà, l'homme de douleurs, le voilà dans le triste état où l'a mis la synagogue sa mère, ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus! qui vous pourrait reconnaître? « Nous l'avons vu, dit le Prophète, « et il n'était plus reconnaissable » : bien loin de paraître

[1] Joan. XIX. 5.

Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons cherché même en sa présence : *Et desideravimus eum* [1]. » Est-ce lui? est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté : *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmâsti tibi* [2]. » C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités : il nous fallait un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée : il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : « *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* : Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé pour nos crimes ; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies : *et livore ejus sanati sumus* [3]. »

O plaies, que je vous adore ! flétrissures sacrées, que je vous baise ! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ; ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre, ne bois pas ce sang : « *Terra, ne operias sanguinem meum* [4] : Terre, ne couvre pas mon sang, » disait Job ; mais qu'importe du sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants [5]. » Il y sera, race maudite ; tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur, se lassant enfin de ses vengeances,

[1] Isai. LIII. 2. — [2] Ps. LXXIX. 18. — [3] Isai. LIII. 5. — [4] Job. XVI. 19. — [5] Matth. XXVII. 25.

se souviendra, à la fin des siècles, de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut.

(Premier sermon pour le vendredi saint, sur la passion de Jésus-Christ.)

DÉLAISSEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours, ô Jésus? Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père, et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice : de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, la colère

d'un Dieu et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible! Jésus se présente pour le porter: il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie, et que son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie, et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre, et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils, mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité : « Et Dieu était en Christ, dit le saint Apôtre, se réconciliant le monde. »

(Troisième sermon pour le même jour.)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine, semblable à un chemin; dans l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée; il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut avancer sans cesse vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter : marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on

emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir; quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est dissipé. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non; dans ces gouffres, des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens, plus court aux uns qu'aux autres.

(Abrégé d'un sermon pour le jour de Pâques.)

L'IDÉE DE DIEU EN NOUS.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi

les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort) si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles? O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable? Non, Messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu; mais nous avons dit et il est vrai qu'il ne pouvait après cela éviter de se perdre lui-même.

(Sermon pour la Profession de foi de Mme de la Vallière.)

L'AME REVENUE A ELLE-MÊME SE DONNE A DIEU.

L'âme, délivrée, par ses réflexions, de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la sourc de ses maux.

Déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts : des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent, encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés; mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel. Elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif... Et de cette union avec Dieu on voit bientôt naître en elle toutes les vertus.

(*Ibid.*)

LE PRÉDICATEUR INVISIBLE.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir la colère divine? Allez, Messieurs, et pensez-y. Ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit; qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter: c'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au fond du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple; mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique, selon ses besoins, la parole de la vie éternelle. Écoutez-la donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit-Saint, esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole; ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente: descendez maintenant, ô feu invisible, et que ces discours enflammés que vous ferez au dedans des cœurs les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu; donnez-leur un essai de la vision dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une goutte de ce

torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend [1], avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile, vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

(*Ibid.*)

ISRAEL DANS LE DÉSERT,

IMAGE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE PENDANT QU'ELLE VOYAGE SUR LA TERRE.

C'est un grand spectacle de voir l'Église chrétienne dans les anciens Israélites, sortir de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants, nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable, nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature

[1] Mgr l'archevêque de Paris.

stérile pour elle, et aucun bien que par grâce; mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis, ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes, toujours prête à déloger et à combattre; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant sans vouloir jamais s'arrêter; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course : voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre. Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible au milieu d'elle; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur, et figure de Jésus-Christ; le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature, tout en paix par le concours de ces deux puissances; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et, au lieu de la maudire, comme on l'y voulait contraindre, il la bénit; on le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie, et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et, ravi en admiration, il s'écrie : *Quàm*

pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël [1]! Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés! et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie?

(Sermon sur l'unité de l'Église.)

[1] Num. XXIV. 1, 2, 3, 4.

PANÉGYRIQUES.

C'est à ses *Panégyriques* que Bossuet dut sa première réputation de grand orateur, et sans doute il la méritait déjà. Mais quand on regarde les chefs-d'œuvre qui suivirent, on estime ces premières compositions plus encore par ce qu'elles promettent que par ce qu'elles donnent. On peut leur appliquer, ce semble, les mots de Bossuet lui-même sur la bataille de Rocroy : « C'en serait assez « pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui, c'est « le premier pas de sa course. »

LA PAROLE DE SAINT PAUL.

N'attendez pas de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée, « nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu

que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles, faisons-leur des prédications, dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais n'en rougissons pas : le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines; s'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

(Panégyrique de saint Paul.)

PORTRAIT DE LA JEUNESSE.

Vous dirai-je ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là les folles amours, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance, tout s'y fait par une chaleur inconsidérée. Et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a honte que de la modération et « de la pudeur : *Et pudet non esse impudentem* [1]. »

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain; ah! le présent ne nous touche plus

[1] S. Aug. *Confess.* lib. II. cap. IX.

guère. Mais la jeunesse, qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent la vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne se présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes; de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance, qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, de toutes les passions, la plus charmante c'est l'espérance : c'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et souvent nous quitterions des biens effectifs plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et mal avisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment s'ils se départaient de leurs grands desseins; surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un

certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

(Panégyrique de saint Bernard.)

JEUNESSE DE SAINT BERNARD.

Le voyez-vous, comme il est rêveur et pensif, de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude? là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde? y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? les fausses voluptés après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avons le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité? elle fuit, elle fuit comme un fantôme qui, nous ayant donné quelque espèce de con-

tentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

« Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises. Là, tous nos beaux desseins tomberont par terre ; là, s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre qui, durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas ! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui ; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas ; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement, quand le juge sévère qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentera en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite, qui ne passe pas !

« Allons, concluait Bernard ; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure. » Puis retournant à son grand livre qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang,

et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. « Je viens, disait-il, ô mon maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre [1] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême. »

(Panégyrique de saint Bernard.).

PARALLÈLE DE LOUIS XI ET DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la cour de Louis XI devait être la plus raffinée de l'Europe; car, s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé tout le monde raffinait sans doute; c'était la manie du siècle, c'était la fantaisie de la cour.

[1] Coloss. II. 12.

François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses. Ici il me vient une pensée: de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui ait jamais porté la couronne; et, sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui, que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours; et, avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et, sans aucun détour, y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres pour réparer les défauts de sa politique. François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune : et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous

faire voir la royauté de Louis, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Vous entendez bien que c'est la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François ; voyez, voyez si la mort lui fait seulemeut froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. « O mort ! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime, tu ne rompras pas le cours de mes desseins ; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé ; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller ; tu me délivreras de ce corps. O mort ! je t'en remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. » O fermeté invincible de François de Paule ! ô grande âme et vraiment royale ! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence ; il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule.

(Panégyrique de saint François de Paule.)

SUR LA CHARITÉ.

Je vous parlais tout à l'heure des changements que fait dans les cœurs l'amour des enfants, et dont le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Voyez ce père, dit saint Augustin, quand il vient du palais, où il a prononcé

des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence; retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il nous paraît un autre homme; ce ton grave de voix s'est adouci, et s'est changé en bégaiement; ce visage naguère si grave a pris tout à coup un air enfantin. Une troupe d'enfants l'environne, et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut rien leur refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, ne vous étonnez pas si la charité donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance : elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. « La « charité, dit saint Augustin, enfante les uns, s'affaiblit « avec les autres; elle a soin d'édifier ceux-ci, elle craint « de blesser ceux-là; elle s'abaisse vers les uns, et elle « s'élève vers les autres; douce pour certains, sévère à « quelques-uns, ennemie de personne, elle se montre la « mère de tous; elle couvre de ses plumes molles ses « tendres poussins, elle appelle d'une voix pressante « ceux qui se plaignent, et les superbes qui refusent de se « rendre sous ses ailes caressantes, deviennent la proie des « oiseaux voraces. *Ipsa caritas alios parturit, cum aliis « infirmatur; alios curat ædificare, alios contremiscit « offendere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit; aliis « blanda, aliis severa; nulli inimica, omnibus mater... « Languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes « pullos contractâ voce advocat; cujus blandas alas refu- « gientes superbi, præda fiunt alitibus* [1]. »

(Panégyrique de saint François de Sales.)

[1] S. Aug. *De Catechisandis rudibus*, cap. 15.

ORAISONS FUNÈBRES.

C'est ici que Bossuet est sans rival, comme il est sans modèle. L'admiration a épuisé pour les *Oraisons funèbres* toutes ses formules. Nous ne citerons que ces mots d'un grand écrivain : « Que « dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-« nous? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent « point devant ses oraisons funèbres? C'est pour l'orateur chrétien « que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : L'or et les « perles sont assez communs, mais les lèvres savantes sont un vase « rare et sans prix. Sans cesse occupé du tombeau, et comme « penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser « tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort* qui « retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité... Trois choses « se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le « trait de génie ou d'éloquence; la citation si bien fondue avec le « texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui; enfin la réflexion ou « le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté... « L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où « souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expres-« sion la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme « dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes[1]. »

[1] M. de Châteaubriand, *Génie du Christianisme*.

ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Prononcée le 16 novembre 1669.

EXORDE.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. (Psal. 2.)
Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

Monseigneur, celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redou-

tables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois ; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertume, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : « *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* : Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde. »

PORTRAIT DE CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde,

qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jéré-« mie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les « animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît; « et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabucho-« donosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets: « Et j'ordonne, poursuit-il, que « tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux: » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande! Mais écoutez la suite de la prophétie. « Je veux « que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore « à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres « vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses com- « mandements ; car c'est là tout l'homme ; et sache que « le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que « nous aurons fait de bien ou de mal. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de la vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité : la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre.

VANITÉ DE LA GRANDEUR ET DE LA GLOIRE. — MORT DE MADAME. — SA DOUCEUR ENVERS LA MORT.

La grandeur et la gloire ! pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, Messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour

ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le roi-prophète, vous avez fait mes « jours mesurables, et ma substance n'est rien devant « vous. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu « semblable à nous. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature. . . . . .

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris, partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tom-« beront au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : « *Stringebam brachia ; sed jam amiseram quam tenebam :* Je serrais les bras; mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse

leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup : Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs : le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez; le soir nous la vîmes séchée! et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! . . . . . .

Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde; son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle : elle ne la brava pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est là la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir les places. Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas

assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom : même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !

ORAISON FUNÈBRE DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée le 1er septembre 1683.

ÉLOGE DE LOUIS XIV.

Sous lui la France a appris à se connaître ; elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas ; l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il le faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins.

Quand il marche, tout se croit également menacé; un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir; Louis y vient par de longs détours; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement combien la main de Louis était secourable.

Avant lui la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers; maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu cèderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance; mais tu te verras attaqué dans tes murailles comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers, et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves; Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres : dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de

trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

ORAISON FUNÈBRE D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE PALATINE,

Prononcée le 9 août 1685.

TROUBLES DE LA FRONDE. — GUERRE DE POLOGNE.

Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires ; la cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ! quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! la monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux ; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand ; ce prince que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle ; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je ? étaient-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages ? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui allait céder la place à

l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non; c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire, qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'État et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis; tant elle était pénétrante! tant elle s'attirait de confiance! tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée; mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et, en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ces rares talents? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour, d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et

qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même; inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède; on y voit un autre Gustave non moins fier ni moins hardi ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voyait fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts; la reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume; après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre: réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autre-

ment : la Pologne était nécessaire à son Église, et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié; sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée.

SONGE ET CONVERSION DE LA PRINCESSE.

Elle eut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut (c'est elle même qui le raconte), elle crut que, « marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté? — Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet; et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et prenant un ton d'autorité : « Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre

vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. » Alors, faisant l'application des paroles de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie, la princesse, par une soudaine illumination, « se sentit si éclairée (c'est elle-même qui continue à vous parler), et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que celle dont il était privé; et, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire tellement changée, qu'elle avait peine à le croire. »

Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : *Le doigt de Dieu est ici?* La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs la justice divine eut son tour. L'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange

défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et aux approches de la mort elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée et sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telle figure qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il avait fait Joseph et Salomon; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Évangile. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour de ses petits qu'elle conduisait. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il fallait le rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui rendant sa proie : « Non, dit-elle, je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avait été montrée se fit dans un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme si un ange lui eût appris, ce sont encore ses paroles, que Dieu ne l'abandonnerait pas. » Ainsi tomba tout à coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait; et il ne se fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et des douleurs de l'enfer, il lui

fit sentir tout à coup, par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence. Alors une joie céleste saisit tous ses sens, et les os humiliés tressaillirent. Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez dans vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs; tous ensemble commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : *Que Dieu est bon ! que sa miséricorde est éternelle* [1] !

Elle porta ses sentiments religieux jusqu'à l'agonie; et prête à rendre l'âme, on l'entendit qu'elle disait d'une voix mourante: « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; mais j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son âme simple au séjour des justes.

ORAISON FUNÈBRE DE MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée le 25 janvier 1686.

PORTRAIT DE MAZARIN.

Puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs, cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie que nous avons vu, en ébranlant

[1] Ps. CXXXV.

l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs? tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc! n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle de nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais, par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée: ainsi le calme fut rendu à l'État; on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie; Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnaît son roi gardé par la Providence et réservé à ses grands ouvrages: le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable: les pertes de l'État sont réparées: le cardinal fait la paix avec avantage: au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort; intrépide, il domine jusqu'entre ses bras et au milieu de son ombre: il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient faible contre elle,

jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation ; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où parmi tant de divers mouvements elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'État et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils ; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'État, en faisant connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas : car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie ; mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avait unis ; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées ; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

VANITÉ DU MONDE.

Vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc ! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance, où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au roi d'Égypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pèlerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac ni de son aïeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très-court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisque enfin, quand on aurait multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour

couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants! Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance; autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous; ou plutôt que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur qui vous inspireront de la force; et c'est par ce moyen que vous affirmerez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus, qui veillaient pour ainsi dire autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort le plus beau, le plus triomphant et le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ,

Prononcée le 10 mars 1687.

DESSEINS DE DIEU SUR CONDÉ. — BATAILLE DE ROCROY.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? Tu n'es pas encore, lui disait-il, « mais je te vois, et je t'ai nommé « par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant « toi dans les combats; à ton approche je mettrai les rois « en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui « étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce « qui est, » c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, « ce conquérant, avec quelle rapidité il s'élève de l'Oc- « cident comme par bonds, et ne touche pas à terre. » Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes, ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « à sa vue il s'est animé : *efferatus* « *est in eum*, dit le prophète; il l'abat, il le foule aux « pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, « ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles

de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du Ciel, tout cèdera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses États. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai, elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusque alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme, et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblaient avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son na-

turel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés, le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat; jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardon-

ner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit, on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

PARALLÈLE DE CONDÉ ET DE TURENNE.

C'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis; plus encore

par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes ! Que de campements ! que de belles marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de périls ! que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caracteres si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés : l'un, par de vils et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer : l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce

d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle, et, ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel, et, après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : tant est haut son courage! tant est vaste son intelligence! tant ses destinées sont glorieuses!

PÉRORAISON.

Appel à tous les chrétiens. — Adieux de Bossuet au grand Condé et à l'oraison funèbre.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus

que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'ont pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre

d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commençer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra :* La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice ; agréez ces derniers

efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte, heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint !

Nous joignons ici quelque chose des premières oraisons funèbres de Bossuet.

ORAISON FUNÈBRE DU P. BOURGOING.

Contre la vanité des prédicateurs.

Quel désordre ! quelle indignité ! Est-ce ainsi qu'on fait parler Jésus-Christ ? Savez-vous, ô prédicateurs, que ce divin conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole ? Mais ces cœurs sont retranchés contre lui ; et pour les abattre à ses pieds, pour les forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entreprendre ? quels obstacles ne faut-il pas surmonter ? Écoutez l'apôtre saint Paul : « Il faut renverser « les remparts des mauvaises habitudes, il faut détruire les conseils pro- « fonds d'une malice invétérée, il faut abattre toutes les hauteurs qu'un « orgueil indompté et opiniâtre élève contre la science de Dieu, il faut « captiver tout entendement sous l'obéissance de la foi (II. Cor. x. 4. 5). »

Que ferez-vous ici, faibles discoureurs ? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs ? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles ? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de vos périodes mesurées ? et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe ? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts et vaincre tant de résistances, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles, sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes, plus efficaces, celles qu'employait si heureusement le saint prêtre dont nous parlons. La parole de l'Évangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit de l'étude lente et tardive, mais d'une prompte et soudaine illumination.

Sur la mort.

Que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons notre corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps mortel? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* »

Se peut-il faire, mes frères, que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre. Chaque jour elle nous enlève quelque chose comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve, d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté; et alors où serons-nous? que deviendrons-nous? dans quelles ténèbres serons-nous cachés? dans quel gouffre serons-nous perdus? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. « La chair « changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de « cadavre, dit Tertullien, ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra « un je ne sais quoi, qui n'a point de nom dans aucune langue : » tant il est vrai que tout meurt en nos corps, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait nos malheureux restes [1]?

Et vous vous attachez à ce corps, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle! Oh! que la mort vous sera cruelle! oh! que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : « *Siccine separat amara mors?* Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel état! quelle violence!

ORAISON FUNÈBRE DE HENRI DE GORNAY.

Sur la mort.

Enfin, après tout, arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes nos grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes les conditions différentes par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres; de sorte qu'il y a beau-

[1] Voyez l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*

coup de raisons de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car de même que, quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun qu'elles viennent d'une petite origine, que, dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités; dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme des flots; leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle; et enfin, après avoir fait, ainsi que les fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture, qui nous égalent.

DISCOURS

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Il paraît que Bossuet ne se proposait d'abord que de composer un abrégé d'histoire ancienne pour le Dauphin; les réflexions devaient servir de préface à ce tableau historique. Mais des amis éclairés ayant engagé l'auteur à développer davantage son ouvrage, ce qui devait être une préface devint le *Discours sur l'Histoire universelle.* Il fut terminé à l'époque où finit l'éducation du Dauphin, en 1679, et parut pour la première fois en 1681. Il devait être suivi d'un autre ouvrage qui en aurait été la seconde partie et qui aurait conduit jusqu'au règne de Louis XIV; mais le temps sans doute a manqué à Bossuet pour tenir sa promesse.

Le titre de cet ouvrage indique que ce n'est pas simplement une histoire ou un résumé historique, mais une suite de pensées et de faits se rattachant à une pensée unique qui explique et qui éclaire tout. Bossuet étudie les causes générales des événements pour en tirer les lois universelles qui gouvernent les affaires humaines : c'est ce qu'on appelle faire la philosophie de l'histoire. Avant lui, saint Augustin avait aperçu l'action divine dans les faits de l'humanité; mais Bossuet a tellement approfondi, étendu et fixé cette idée, qu'on peut dire qu'elle lui appartient.

Le *Discours sur l'Histoire universelle* se divise en trois parties : la première, *les Époques*, présente un résumé concis depuis la création

du monde jusqu'à Charlemagne; la seconde, *la Suite de la Religion*, nous montre dans une liaison admirable les faits qui préparent la Rédemption, ceux qui l'accomplissent, et la constitution de l'Église chrétienne qui en est la suite; la troisième, *les Empires*, résume ce qu'on peut dire de plus essentiel sur le gouvernement, les mœurs, l'esprit des Égyptiens, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains.

« C'est dans le *Discours sur l'Histoire universelle* que l'on peut « admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de « l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, « éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre « que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un « tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors « dans le début du livre des Machabées. Bossuet est plus qu'un his- « torien, c'est un Père de l'Église, c'est un prêtre inspiré, qui « souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des « Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! il est en mille lieux à « la fois! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour « de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à « Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré, il « passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi « à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle de- « vant lui et Juifs et Gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à « la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé « sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques « à travers la poudre et les débris du genre humain.

« La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle* est ad- « mirable par la narration; la seconde, par la sublimité du style « et la haute métaphysique des idées; la troisième, par la profon- « deur des vues morales et politiques[1]. »

[1] M. de Châteaubriand, *Génie du Christianisme.*

DEUXIÈME PARTIE. — LA SUITE DE LA RELIGION.

Idée que la religion nous donne de Dieu.

Si nous venons à considérer quelle idée cette religion, dont nous révérons l'antiquité, nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections, et même de vices, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions, qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a

écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

(Chapitre 1er.)

Création du monde.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine, en le faisant à plusieurs reprises il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous le voulez, de la chaleur du soleil, avait

produit d'elle-même par sa propre fécondité les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres à se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par sa seule volonté le fond de son être. Par ce droit

souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine : tout dépend immédiatement de lui ; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

(*Ibid.*)

Création de l'homme.

Mais tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant : « Que « la lumière soit; que le firmament s'étende au milieu « des eaux ; que les eaux se retirent ; que la terre soit « découverte, et qu'elle germe ; qu'il y ait de grands « luminaires qui partagent le jour et la nuit ; que les « oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux ; que la « terre produise les animaux selon leurs espèces diffé- « rentes [1]. » Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : « Faisons « l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance [2]. »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même ; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusque alors.

[1] Gen. I. 3. etc. — [2] Ibid. 26.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son Évangile : « Tout ce que le Père « fait, le Fils le fait semblablement [1]. » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel, *faisons.* Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paraître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures, dont Moïse nous avait décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu, dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une

[1] Joan. v. 19.

matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre [1]; et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel : et cette conformation, qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particulière, qui paraît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il produit l'âme est beaucoup plus merveilleuse : il ne la tire point de la matière, il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit : « Que l'eau produise « les poissons; » et il créa de cette sorte les monstres marins, et toute âme vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore : « Que la terre produise « toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les rep- « tiles [2]. »

C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que les mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre; mais cette âme, dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la ma-

[1] Gen. II. 7. — [2] Gen. I. 20. 24.

tière, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création : elle doit venir d'en haut; et c'est ce que signifie ce *souffle de vie* [1] que Dieu tire de sa bouche.

Souvenez-vous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux; ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu aurait des parties, elles ne seraient pas faites; car le créateur, l'être incréé ne serait pas composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine; mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée : c'est ce que veut dire ce souffle divin, c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

(*Ibid.*)

[1] Gen. II. 7.

La suite du péché d'Adam.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre; le ciel n'a plus cet air serein; les animaux, qui lui étaient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses : Dieu, qui avait tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'était tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux [1]. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout était beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudrait pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avait fait à sa ressemblance, et qui lui avait donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisait à se montrer à lui sous une forme sensible : l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts [2], pour se dérober à celui qui faisait auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remède d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avait résolu de récompenser son obéissance

[1] Gen. III. 7. — [2] Ibid. 8.

dans toute sa postérité, aussitôt qu'il s'est révolté, le condamne et le frappe, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe, notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici les règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devait nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine, dont elles sont une ombre ; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

(*Ibid.*)

Les premiers hommes jusqu'à Abraham.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si près de l'origine des choses, n'avaient besoin, pour connaître l'unité de Dieu et le service qui lui était dû, que de la tradition qui s'en était conservée depuis Adam et depuis Noé; tradition d'ailleurs si conforme aux lumières de la raison, qu'il sem-

blait qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion, qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connaître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avaient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison était faible et corrompue; et, à mesure qu'on s'éloignait de l'origine des choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Les enfants indociles ou mal appris n'en voulaient plus croire leurs grands-pères décrépits, qu'ils ne connaissaient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvait plus s'élever aux choses intellectuelles; et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'idolâtrie se répandait par tout l'univers.

L'esprit qui avait trompé le premier homme goûtait alors tout le fruit de sa séduction, et voyait l'effet entier de cette parole : « Vous serez comme des dieux. » Dès le moment qu'il la proféra, il songeait à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissait. Les hommes, ensevelis dans la chair et dans le sang, avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres, qui se faisaient sentir de si loin, le feu et les éléments, dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine eurent bientôt après les honneurs

divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens : les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa première institution, et que l'image de Dieu y était gâtée! Dieu pouvait-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaraient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avait à s'assujettir à toute autre chose qu'à son Seigneur naturel, ne montrait-elle pas trop visiblement la main étrangère par laquelle l'œuvre de Dieu avait été si profondément altérée dans l'esprit humain qu'à peine pouvait-on y en reconnaître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominait, il s'enfonçait dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir. Un si grand mal faisait des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout à fait la connaissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il voulait établir son culte, et conserver l'ancienne croyance tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

(Chapitre 2.)

Principal objet de la loi de Moïse. — Mort de Moïse.

Ce qu'il y avait de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu [1], dit-il,

[1] Deut. xviii. 15. 18.

« vous suscitera, du milieu de votre nation et du nombre « de vos frères, un prophète semblable à moi : écoutez- « le. » Ce prophète, semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devait un jour régler et sanctifier tout l'univers?

Le Christ devait être le premier qui formerait un peuple nouveau, et à qui il dit aussi : « Je vous donne un « nouveau commandement [1]; » et encore : « Si vous m'ai- « mez, gardez mes commandements [2]; » et encore plus expressément : « Il a été dit aux anciens : Vous ne tue- « rez pas; et moi je vous dis [3]; » et le reste, de même style et de même force.

Le voilà donc ce nouveau prophète, semblable à Moïse, et auteur d'une loi nouvelle, dont Moïse dit aussi, en nous annonçant sa venue : « Écoutez-le [4]; » et c'est pour accomplir cette promesse que Dieu, envoyant son Fils, fait lui-même retentir d'en haut comme un tonnerre cette voix divine : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans « lequel j'ai mis ma complaisance : écoutez-le [5]. »

C'était le même prophète et le même Christ que Moïse avait figuré dans le serpent d'airain qu'il érigea dans le désert. La morsure de l'ancien serpent, qui avait répandu dans tout le genre humain le venin dont nous périssons tous, devait être guérie en le regardant, c'est-à-dire en croyant en lui, comme il l'explique lui-même. Mais pourquoi rappeler ici le serpent d'airain seulement? Toute la loi de Moïse, tous ses sacrifices, le souverain Pontife qu'il établit avec tant de mystérieuses cérémonies, son entrée dans le sanctuaire, en un mot tous les sacrés rites de la

[1] Joan. XIII. 34. — [2] Ibid. XIV. 15. — [3] Matth. V. 21 et seq. — [4] Deut. XVIII. 15. — [5] Matth. XVII. 5. Marc. IX. 6. Luc. IX. 35. II. Petr. I. 17.

religion judaïque, où tout était purifié par le sang, l'agneau même qu'on immolait à la solennité principale, c'est-à-dire à celle de Pâque, en mémoire de la délivrance du peuple : tout cela ne signifiait autre chose que le Christ sauveur par son sang de tout le peuple de Dieu.

Jusqu'à ce qu'il fût venu, Moïse devait être lu dans toutes les assemblées comme l'unique législateur. Aussi voyons-nous, jusqu'à sa venue, que le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révérait les lois de Romulus, de Numa, et des douze tables; comme Athènes recourait à celles de Solon; comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue, le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur y avait si bien réglé toutes choses que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu. On ne voit point d'ordonnance de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ézéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avaient qu'à faire observer la loi de Moïse, et se contentaient d'en recommander l'observance à leurs successeurs [1]. Y ajouter ou en retrancher un seul article [2] était un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avait besoin de la loi à chaque moment pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits,

[1] III. Reg. II. etc. — [2] Deut. IV. 2. XII. 32. etc.

et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avait point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il fallait le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'était là que les enfants apprenaient à lire. La seule règle d'éducation qui était donnée à leurs parents était de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvait les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devait être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun en devait faire en particulier, on en faisait tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique, et comme une nouvelle publication, à la fête des Tabernacles [1], où tout le peuple était assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer auprès de l'Arche l'original de la loi [2]; mais de peur que, dans la suite des temps, elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couraient parmi le peuple, on en faisait des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenaient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avait bien prévu que ce peuple voudrait enfin avoir des rois comme tous les autres), les rois, dis-je, étaient obligés, par une loi expresse du Deutéronome [3], à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étaient en singulière vénération à tout le peuple : on les regardait comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu

[1] Deut. xxxi. 10. 11. Esd. viii. 17. 18. — [2] Deut. xxxi. 26. — [3] Ib. xvii. 18.

les avait dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias [1], et peut-être était-ce l'original même que Moïse avait fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot, c'était un livre parfait, qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenait tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtiments rigoureux qui avaient suivi les autres.

(Chapitre 3.)

Prédiction de la venue du Messie.

Du temps de David et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare plus que jamais par des prophéties magnifiques, et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses Psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon, son fils; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au-delà, il a vu celui *qui est plus que Salomon en gloire* aussi bien qu'*en sagesse* [2]. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds *toutes les nations* vaincues, et ensemble *bénites en lui* [3], conformément à la

[1] IV Reg. XXII. 8. etc. II Par. XXXIV. 14. etc. — [2] Matth. VI. 29. XII. 42. — [3] Psal. LXXI. 5. 11. 17.

promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu *dans les lumières des saints, et devant l'aurore, sortant éternellement du sein* de son Père, *pontife éternel*, et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais *selon l'ordre de Melchisédech*, ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu *assis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des cieux *ses ennemis abattus*. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle *son Seigneur* [1].

Il l'a vu *Dieu, que Dieu avait oint* pour le faire régner sur toute la terre *par sa douceur, par sa vérité et par sa justice* [2]. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui;* à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel, « qui s'étendra sur tous les Gentils, et n'aura point d'au- « tres bornes que celles du monde [3]. Les peuples frémis- « sent en vain : les rois et les princes font des complots « inutiles. Le Seigneur se rit du haut des cieux [4] » de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug [5]. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce bénit fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les gran-

[1] Psal. CIX. — [2] Ibid. XLIV. 3. 4. 5. 6. 7. 8. — [3] Ibid. II. 7. 8. — [4] Ibid. I. 1. 2. 4. 9. — [5] Ibid. 10. etc.

deurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit *ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau* [1] par tout le poids de son corps violemment suspendu, *ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang* [2]. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : *tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu,* oublié depuis tant de siècles; *les pauvres venir* les premiers *à la table* du Messie, et ensuite *les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir;* lui présidant *dans la grande* et nombreuse *église,* c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et *y annonçant à ses frères le nom de Dieu* [3] et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de son fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit *Bethléem, la plus petite ville de Juda,* illustrée par sa naissance; et en même temps élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle

[1] Ps. XXI. 17. 18. 19. — [2] Ps. LXVIII. 22. Ps. XXI. 8. 13. 14. 17. 21. 22. — [3] Ps. XXI. 26. 27 et seq.

il sort de toute éternité du sein de son Père [1]; l'autre voit la virginité de sa mère; *un Emmanuel, un Dieu avec nous* [2] sortir de ce sein virginal, et un enfant *admirable* qu'il appelle Dieu [3]. Celui-ci le voit entrer *dans son temple* [4]; cet autre le voit *glorieux dans son tombeau*, où la mort a été vaincue [5]. En publiant ces magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu *vendu*, ils ont su le nombre et l'emploi des *trente pièces d'argent dont il a été acheté* [6]. En même temps qu'ils l'ont vu *grand et élevé* [7], ils l'ont vu *méprisé et méconnaissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde*, autant par sa bassesse que par sa grandeur; *le dernier des hommes; l'homme de douleur, chargé de tous nos péchés; bienfaisant et méconnu; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau* innocent, paisiblement *à la mort; une longue postérité naître de lui* [8] par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue [9]; et, à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en Notre-Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple

[1] Mich. v. 2. — [2] Is. VII. 14. — [3] Ibid. IX. 6. — [4] Mal. III. 1. — [5] Is. XI. 10. LIII. 9. — [6] Zach. XI. 12. 13. — [7] Is. LII. 13. — [8] Ibid. LIII. — [9] Dan. IX.

et des rois, qui, à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur! Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ézéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités, et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans un calice préparé au Fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. *Ce rejeton de Jessé* et de David a paru au saint prophète Isaïe *comme un signe* donné de Dieu *aux peuples et aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent* [1]. L'homme de douleur, dont les plaies *devaient faire notre guérison*, était choisi *pour laver les Gentils par une sainte aspersion*, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. *Les rois*, saisis de respect en sa présence, *n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler* [2]. C'est *le témoin donné aux peuples*; c'est *le chef et le précepteur des Gentils*. Sous lui *un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés* [3]. C'est *le juste de Sion*,

[1] Is. XI. 10. — [2] Ibid. LII. 13. 14. 15. LIII. — [3] Ibid. LV. 4. 5.

qui s'élèvera comme une lumière; c'est son sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion [1].

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement *choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement; les îles attendent sa loi.* C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. *Il ne fera aucun bruit* : à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. *Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée.* Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. *Il ouvrira les yeux aux aveugles, et tirera les captifs de leur prison* [2]. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre, et, sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. *Il n'est ni rebutant ni impétueux;* et celui que l'on connaissait à peine quand il était dans la Judée ne sera pas seulement le fondement *de l'alliance du peuple*, mais encore *la lumière de tous les Gentils* [3]. Sous son règne admirable, *les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu* [4]. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière : c'est l'image d'une nouvelle société, où tous

[1] Is. LXII. 1. 2. — [2] Ibid. XLII. 1, 2, 3, 4, 5, 6. — [3] Ibid. XLIX. 6. — [4] Ibid. XIX. 24, 25.

les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels *Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils.* Les élus, jusque alors appelés du nom d'Israël, *auront un autre nom* où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un *amen* bienheureux. *Les prêtres et les lévites*, qui jusque alors sortaient d'Aaron, *sortiront dorénavant du milieu de la gentilité* [1]. Un nouveau sacrifice, plus pur et plus agréable que les anciens, sera substitué à leur place [2], et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre [3]. *Le juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice* [4]. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre : de nouvelles idées de vertu paraîtront au monde, dans ses exemples et dans sa doctrine; et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu *jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance* [5].

(Chapitre 4.)

Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie.

Comme toutefois la conversion de la gentilité était une œuvre réservée au Messie, et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévalaient partout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens,

[1] Is. LX. 1, 2, 3, 4. 11. LXI. 1, 2, 3, 11. LXII. 1, 2, 11. LXV. 1, 2, 15, 16. LXVI. 19, 20, 21. — [2] Malach. I. 10, 11. — [3] Ps. CIX. 4. — [4] Is. XLV. 8, 23. — [5] Ibid. XLV. 24.

les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion : tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière, et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès, étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux.

Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenait pour athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles [1]; et c'est une des raisons qui avaient fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient pas des dieux comme l'entendait le vulgaire, ils se voyaient contraints de s'en dédire; encore après cela étaient-ils bannis comme des impies par sentence de l'aréopage [2]. Toute la terre était possédée de la même erreur : la vérité n'y osait paraître. Le Dieu créateur du monde n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les Gentils y envoyaient leurs offrandes, ils ne faisaient autre honneur au Dieu d'Israël que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connaissait sa sainte et sévère jalousie, et savait que partager la religion entre lui et les autres dieux était la détruire.

(Chapitre 16.)

[1] Diog. Laert. lib. II. Socr. III. Plat. — [2] Diog. Laert. lib. II. Stilp.

L'immortalité de l'âme clairement connue depuis Jésus-Christ.

Durant les temps d'ignorance, c'est-à-dire durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'âme connaissait de sa dignité et de son immortalité l'induisait le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisait presque tout le fond de l'idolâtrie : presque tous les hommes sacrifiaient aux Mânes, c'est-à-dire aux âmes des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien était ancienne la croyance de l'immortalité de l'âme, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtait tout, en avait étrangement abusé, puisqu'elle le portait à sacrifier aux morts. On allait même jusqu'à cet excès, de leur sacrifier des hommes vivants : on tuait leurs esclaves, et même leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquaient avec beaucoup d'autres peuples [1]; et les Indiens, marqués par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'âme, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuaient eux-mêmes, pour avancer la félicité de la vie future; et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples : tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

C'était faute de connaître Dieu que la plupart des phi-

[1] Cæs. *de Bell. Gall.* lib. VI. cap. 18.

losophes n'ont pu croire l'âme immortelle sans la croire une portion de la Divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avait non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes; qui les faisaient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux; de la félicité à la misère, et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien était obscurcie la justice, la providence, la bonté divine, parmi tant d'erreurs! Et qu'il était nécessaire de connaître Dieu et les règles de sa sagesse, avant que de connaître l'âme et sa nature immortelle!

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité. Nous avons vu l'âme au commencement faite par la puissance de Dieu, aussi bien que les autres créatures; mais avec ce caractère particulier, qu'elle était faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine, et les merveilles de la vie future, ne furent pas alors universellement développées; et c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert.

(Chapitre 19.)

La loi de l'Évangile.

La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais, jusqu'à Jésus-Christ, on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu

n'étaient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le règne de la charité, et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs : il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur : il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie : il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par là que le mariage est réduit à sa forme primitive : l'amour conjugal n'est plus partagé : une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie ; et les enfants ne voient plus chasser leur mère pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoués à leur bien ; les inférieurs reconnaissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité : cette pensée adoucit les peines de la sujétion, et, sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

A ces préceptes il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir ; vivre dans le corps comme si on était sans corps ; quitter tout ; donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul ; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la Providence divine.

(*Ibid.*)

Le mystère de la Croix.

Si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvait pratiquer. Quel autre pouvait comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvait-il trouver, ou parmi les anges ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque, rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni *à Dieu qui était en lui, se réconciliant le monde* [1]? Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où *il devait être baptisé* avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies *le feu* de l'amour divin *qui devait embraser*

[1] II Cor. v. 19.

toute la terre [1]. Mais voici ce qui passe toute intelligence : la justice pratiquée par ce Dieu-Homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et le prince de « ce monde va être chassé [2], » comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avait subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenait captifs : la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles *est anéantie* : Jésus-Christ *l'a attachée à sa croix* [3], pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paraît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui était dû comme sa victime, est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne : ils sont ses membres et son corps : le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef : ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon Père, « je veux, dit-il, qu'ils soient avec moi [4] : » ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône [5].

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances. « O mer-

[1] Luc. XII. 49, 50. — [2] Joan. XII. 31. — [3] Coloss. II. 13, 14, 15. — [4] Joan. XVII. 24, 25, 26. — [5] Apoc. III. 21.

« veille ! s'écrie un grand philosophe et un grand martyr, « ô échange incompréhensible, et surprenant artifice de « la sagesse divine [1] ! » Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. « Le juste paie ce « qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils « doivent; car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos « péchés que sa justice? Comment pouvait être mieux « expiée la rébellion des serviteurs, que par l'obéis- « sance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans « un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs « sont justifiés. » A quoi donc ne devons-nous pas prétendre? « Celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à « donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il après « qu'il nous a réconciliés et justifiés par son sang [2]? » Tout est à nous par Jésus-Christ, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du Fils de Dieu est notre héritage; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

(*Ibid.*)

TROISIÈME PARTIE. — LES EMPIRES.

Les jugements en Égypte.

Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte [3] : tout s'y faisait toujours de même; et l'exactitude qu'on y

[1] Justin. Epist. ad Diognet. n. 9. p. 238. ed. Bened. — [2] Rom. v. 6, 7, 8, 9, 10. — [3] Herod. lib. II. c. 91. Diod. lib. I. sect. 2. u. 22. Plat. de Leg. lib. II.

avait à garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois. L'ordre des jugements servait à entretenir cet esprit. Trente juges étaient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeait tout le royaume [1]. On était accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignait certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiraient rien des procès, et on ne s'était pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignait la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses ; d'où pendait une figure sans yeux, qu'on appelait la Vérité. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance [2]. Il l'appliquait au parti qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Égyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, était de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimaient dans les esprits. Ces cérémonies s'observaient avec réflexion; et l'humeur sérieuse des Égyptiens ne permettait pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avaient point d'affaires, et dont la vie était innocente, pouvaient éviter l'examen de ce sévère tribunal. Mais il y avait en Égypte une espèce de jugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échap-

[1] Diod. lib. I. sect. 2. n. 26. — [2] Ibid.

pait. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'était pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public [1]. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusque après la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement : on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Égypte était noble, et d'ailleurs on n'y goûtait de louanges que celles qu'on s'attirait par son mérite.

(Chapitre 3.)

Éducation des enfants chez les Perses.

La manière dont on élevait les enfants des rois est admirée par Platon [2], et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tirait des mains des eunuques, pour les faire monter à cheval et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'État. Le premier, dit Platon, leur apprenait la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les

[1] Diod. lib. 1. sect. 2. n. 26. — [2] Plat. Alcib. 1.

lois de Zoroastre, fils d'Oromase. Le second les accoutumait à dire la vérité et à rendre la justice. Le troisième leur enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs désirs. Le quatrième fortifiait leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étaient élevés à la porte du roi avec ses enfants [1]. On prenait un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête. On rendait compte au roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendait était suivi, par son ordre, de châtiments et de récompenses. La jeunesse, qui les voyait, apprenait de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution, que ne devait-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avait de les bien instruire dans leur enfance? Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînaient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

(Chapitre 5.)

Les Grecs.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte,

[1] Xenoph. *de Exped. Cyri jun.* lib. I.

la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques. Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder, et à regarder leur famille, comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit, et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Temène, un Cresphonte, un Eurysthène, un Patrocles, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation [1]. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux

[1] Plat. *de Leg.* lib. III.

mêmes y avaient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

(*Ibid.*)

Parallèle de Darius et d'Alexandre.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible, qui se sentait animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux et à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder, comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait, par ce moyen, au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire; et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

(*Ibid.*)

Entrée d'Alexandre à Babylone.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins que l'homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être

dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célèbreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

(*Ibid.*)

Éducation des Romains.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux : on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été,

obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'État, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière que nous avons vu, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Un État qui se sent ainsi formé se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsena, roi d'Étrurie, les affamait dans leurs murailles; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondaient tout leur pays et les tenaient serrés dans le Capitole; ni quand Pyrrhus, roi des Épirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayait par ses éléphants et défaisait toutes leurs armées; ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

(Chapitre 6.)

Politique des Romains.

Les Grecs avaient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissait plutôt par hasard que par conduite [1]. Ils étaient trop passionnés pour leur na-

[1] Polyb. lib. 1. c. 63.

tion, et trop jaloux des peuples qu'ils voyaient s'élever au-dessus d'eux : ou peut-être que voyant de loin l'empire romain s'avancer si vite, sans pénétrer les conseils qui faisaient mouvoir ce grand corps, ils attribuaient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets dont les causes ne leur étaient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisait entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observait de si près la politique romaine durant les guerres puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étaient la suite d'un dessein bien entendu ; car il voyait les Romains, du milieu de la mer Méditerranée, porter leurs regards partout aux environs jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passait, s'avancer régulièrement et de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos ; attendre qu'Annibal fût vaincu, pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avait favorisé ; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contents jusqu'à ce que tout fût fait ; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnaître ; et, après les avoir vaincus, rendre, par un décret public, à la Grèce si longtemps captive, la liberté à laquelle elle ne pensait plus ; par ce moyen répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom : c'en était assez pour conclure que les Romains ne s'avançaient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

(*Ibid.*)

Il faut tout rapporter à une Providence.

Mais souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs? il leur envoie leur esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il

lui plaît le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que « Dieu est « heureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur « des seigneurs [1]. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui

[1] I Tim. VI. 15.

sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce discours vous le fait entendre; et, pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, Monseigneur, qu'il aurait fallu vous dire quelque chose de plus de vos Français, et de Charlemagne qui a fondé le nouvel empire; mais, outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, et que vous avez déjà si fort avancée, je me réserve à vous faire un second discours, où j'aurai une raison nécessaire de vous parler de la France et de ce grand conquérant, qui, étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantés, les surpasse en piété, en sagesse et en justice.

Ce même discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Cet em-

pire, qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, pouvait trouver sa place dans ce discours; mais j'ai cru qu'il valait mieux vous faire voir dans une même suite ses commencements et sa décadence.

Ainsi, je n'ai plus rien à vous dire sur la première partie de l'histoire universelle. Vous en découvrez tous les secrets, et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connaîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance.

(Chapitre 8.)

POLITIQUE

TIRÉE

DES PROPRES PAROLES DE LA SAINTE ÉCRITURE.

Cet ouvrage, composé pour l'éducation du Dauphin, ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1709. Voici ce que Bossuet en dit lui-même dans sa lettre à Innocent XI : « Par le second ouvrage « nous découvrons les secrets de la politique, les maximes du gou- « vernement, et les sources du droit, dans la doctrine et dans les « exemples de la sainte Écriture. On y voit non-seulement avec « quelle piété il faut que les rois servent Dieu, ou le fléchissent « après l'avoir offensé; avec quel zèle ils sont obligés à défendre « la foi de l'Église, à maintenir ses droits et à choisir ses pasteurs; « mais encore l'origine de la vie civile; comment les hommes ont « commencé à former leur société; avec quelle adresse il faut ma- « nier les esprits; comment il faut former le dessein de conduire « une guerre, ne l'entreprendre pas sans bon sujet, faire une paix, « soutenir l'autorité, faire des lois et régler un État. Ce qui fait « voir clairement que l'Écriture sainte surpasse autant en prudence « qu'en autorité tous les autres livres qui donnent des préceptes « pour la vie civile, et qu'on ne voit en nul autre endroit des « maximes aussi sûres pour le gouvernement. »

L'ouvrage se divise en dix livres. « Ce n'est qu'un long extrait

« des Écritures, une suite de citations. Mais Bossuet les enchaîne, « selon sa coutume, dans cet ordre historique où paraît la constance « d'une même doctrine; et il les traduit avec une majesté de style, « un éclat d'imagination qui se communique à ses propres pensées, « et ne permet pas toujours de distinguer des textes sacrés leur « sublime commentaire[1]. »

LES ROIS DOIVENT RESPECTER LEUR PUISSANCE ET NE L'EMPLOYER QU'AU BIEN PUBLIC.

Leur puissance venant d'en haut, ils ne doivent pas croire qu'ils en soient les maîtres pour en user à leur gré; mais ils doivent s'en servir avec crainte et retenue, comme d'une chose qui leur vient de Dieu, et dont Dieu leur demandera compte. « Écoutez, ô rois, et comprenez : apprenez, juges de la terre : prêtez l'oreille, ô vous qui tenez les peuples sous votre empire, et vous plaisez à voir la multitude qui vous environne : « c'est Dieu qui vous a donné la puissance; votre force vient du Très-Haut, qui interrogera vos œuvres et pénètrera le fond de vos pensées; parce qu'étant les ministres de son royaume vous n'avez pas bien jugé et n'avez pas marché selon ses volontés. Il vous paraîtra bientôt d'une manière terrible; car à ceux qui commandent est réservé le châtiment le plus dur. On aura pitié des petits et des faibles; mais les puissants seront puissamment tourmentés; car Dieu ne redoute la puissance de personne, parce qu'il a fait les grands et les petits, et qu'il a soin également des uns et des autres. Et les plus forts seront tourmentés plus fortement. » Je vous le dis, ô rois,

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

« afin que vous soyez sages et que vous ne tombiez pas [1]. » Les rois doivent donc trembler en se servant de la puissance que Dieu leur donne, et songer combien horrible est le sacrilége d'employer au mal une puissance qui vient de Dieu.

Nous avons vu les rois assis dans le trône du Seigneur, ayant en main l'épée que lui-même leur a mise en main. Quelle profanation et quelle audace aux rois injustes, de s'asseoir dans le trône de Dieu pour donner des arrêts contre ses lois, et d'employer l'épée qu'il leur met en main à faire des violences et à égorger ses enfants !

Qu'ils respectent donc leur puissance, parce que ce n'est pas leur puissance, mais la puissance de Dieu, dont il faut user saintement et religieusement. Saint Grégoire de Nazianze parle ainsi aux empereurs : « Respectez votre pourpre : reconnaissez le grand mystère de Dieu dans vos personnes : il gouverne par lui-même les choses célestes ; il partage celles de la terre avec vous. Soyez donc des dieux à vos sujets [2]. » C'est-à-dire, gouvernez-les comme Dieu gouverne, d'une manière noble, désintéressée, bienfaisante, en un mot, divine.

(Liv. III.)

CE QUE C'EST QUE LA MAJESTÉ.

Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire, c'est le rejaillissement de la majesté, et non la majesté elle-même.

[1] Sap. VI. 2, 3, etc. — [2] Greg. Naz.

La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince. Dieu est infini, Dieu est tout. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particulier : c'est un personnage public ; tout l'État est en lui ; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Comme en Dieu est réunie toute perfection et toute vertu, ainsi toute la puissance des particuliers est réunie en la personne du prince. Quelle grandeur qu'un seul homme en comprenne tant !

La puissance de Dieu se fait sentir en un instant de l'extrémité du monde à l'autre. La puissance royale agit en même temps dans tout le royaume. Elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde. Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant : que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion.

Considérez le prince dans son cabinet. De là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les citoyens et les soldats, les provinces et les armées par mer et par terre. C'est l'image de Dieu, qui, assis dans son trône au plus haut des cieux, fait aller toute la nature. « Quel mouvement se fait, dit saint « Augustin [1], au seul commandement de l'empereur ! il « ne fait que remuer les lèvres, il n'y a point de plus « léger mouvement, et tout l'empire se remue. C'est, « dit-il, l'image de Dieu, qui fait tout par sa parole. Il « a dit, et les choses ont été faites ; il a commandé, et « elles ont été créées »

On admire ses œuvres ; la nature est une matière de discourir aux curieux. « Dieu leur donne le monde à

[1] Aug. in Ps. CXLVIII.

« méditer; mais ils ne découvriront jamais le secret de « son ouvrage depuis le commencement jusqu'à la fin [1]. » On en voit quelque parcelle; mais le fond est impénétrable. Ainsi est le secret du prince. Les desseins du prince ne sont bien connus que par l'exécution. Ainsi se manifestent les conseils de Dieu : jusque-là personne n'y entre que ceux que Dieu y admet.

Si la puissance de Dieu s'étend partout, la magnificence l'accompagne. Il n'y a endroit de l'univers où il ne paraisse des marques éclatantes de sa bonté. Voyez l'ordre, voyez la justice, voyez la tranquillité dans tout le royaume : c'est l'effet naturel de l'autorité du prince.

Il n'y a rien de plus majestueux que la bonté répandue; et il n'y a point de plus grand avilissement de la majesté, que la misère du peuple causée par le prince.

Les méchants ont beau se cacher, la lumière de Dieu les suit partout; son bras va les atteindre jusqu'au haut des cieux et jusqu'au fond des abîmes. « Où irai-je devant « votre esprit? et où fuirai-je devant votre face? si je « monte au ciel, vous y êtes; si je me jette au fond des « enfers, je vous y trouve; si je me lève le matin, et « que j'aille me retirer sur les mers les plus éloignées, « c'est votre main qui me mène là, et votre main droite « me tient. Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me « couvriront; mais la nuit a été un jour autour de moi. « Devant vous les ténèbres ne sont pas ténèbres, la nuit « est éclairée comme le jour : l'obscurité et la lumière « ne sont qu'une même chose [1]. » Les méchants trouvent Dieu partout, en haut et en bas, nuit et jour; quelque matin qu'ils se lèvent, il les prévient; quelque loin qu'ils s'écartent, sa main est sur eux.

[1] Eccles. III. 11. — [2] Ps. CXXXVIII. 7, 8, 9, etc.

Ainsi Dieu donne aux princes de découvrir les trames les plus secrètes. Il a des yeux et des mains partout. Nous avons vu que les oiseaux du ciel lui rapportent ce qui se passe. Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine. A-t-il pénétré l'intrigue, ses longs bras vont prendre ses ennemis aux extrémités du monde : ils vont les déterrer au fond des abîmes. Il n'y a point d'asile assuré contre une telle puissance.

Enfin ramassez ensemble les choses si grandes et si augustes que nous avons dites sur l'autorité royale. Voyez un peuple immense réuni en une seule personne; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue; voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans une seule tête : vous voyez l'image de Dieu dans les rois, et vous avez l'idée de la majesté royale.

Dieu est la sainteté même, la bonté même, la puissance même, la raison même. En ces choses est la majesté de Dieu. En l'image de ces choses est la majesté du prince.

Elle est si grande cette majesté, qu'elle ne peut être dans le prince comme dans sa source ; elle est empruntée de Dieu qui la lui donne pour le bien des peuples, à qui il est bon d'être contenus par une force supérieure. Je ne sais quoi de divin s'attache au prince, et inspire la crainte aux peuples. Que le roi ne s'oublie pas pour cela lui-même. « Je l'ai dit, c'est Dieu qui parle; je l'ai dit, vous « êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut; « mais vous mourrez comme des hommes, et vous tom- « berez comme les grands [1]. » Je l'ai dit, vous êtes des

[1] Ps. LXXXI. 6, 7.

dieux; c'est-à-dire vous avez dans votre autorité, vous portez sur votre front un caractère divin. Vous êtes les enfants du Très-Haut : c'est lui qui a établi votre puissance pour le bien du genre humain. Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme les grands. La grandeur sépare les hommes pour un peu de temps ; une chute commune à la fin les égale tous.

O rois ! exercez donc hardiment votre puissance ; car elle est divine et salutaire au genre humain ; mais exercez-la avec humilité. Elle vous est appliquée par le dehors, au fond elle vous laisse faibles, elle vous laisse mortels, elle vous laisse pécheurs, et vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

(Liv. v.)

LE BONHEUR DES PRINCES VIENT DE DIEU, ET A SOUVENT DE GRANDS RETOURS.

Enflé d'une longue suite de prospérités, un prince insensé dit dans son cœur : Je suis heureux, tout me réussit ; la fortune, qui m'a toujours été favorable, gouverne tout parmi les hommes, et il ne m'arrivera aucun mal. « Je suis reine [1], disait Babylone, qui se glorifiait « dans son vaste et redoutable empire ; je suis assise « (dans mon trône heureuse et tranquille). Je serai tou- « jours dominante; jamais je ne serai veuve, jamais privée « d'aucun bien ; jamais je ne connaîtrai ce que c'est que « stérilité et faiblesse. » Tu ne songes pas, insensée, que c'est Dieu qui t'envoie ta félicité, peut-être pour t'aveugler et te rendre ton infortune plus insupportable. « J'ai « tout mis entre les mains de Nabuchodonosor, roi de

[1] Isai. XLVII. 7, 8.

« Babylone; et, jusqu'aux bêtes, je veux que tout fléchisse « sous lui. Les rois et les nations qui ne voudront pas subir « le joug périront, non-seulement par l'épée de ce conqué- « rant, mais, de mon côté, je leur enverrai la famine et « la peste, jusqu'à ce que je les détruise entièrement [1] : » afin que rien ne manque ni à son bonheur ni au malheur de ses ennemis. Mais tout cela n'est que pour un temps, et cet excès de bonheur a un prompt retour. « Car pendant qu'il se promenait dans sa Babylone, dans « ses salles et dans ses cours, et qu'il disait en son cœur: « N'est-ce pas cette grande Babylone que j'ai bâtie dans « ma force et dans l'éclat de ma gloire? sans seulement « jeter le moindre regard sur la puissance suprême d'où « lui venait ce bonheur, une voix partit du ciel, et lui « dit : Nabuchodonosor, c'est à toi qu'on parle. Ton « royaume te sera ôté à cet instant : on te chassera du « milieu des hommes; tu vivras parmi les bêtes, jusqu'à « ce que tu apprennes que le Très-Haut tient en sa main « les empires et les donne à qui il lui plaît [2]. »

O princes, prenez donc garde de ne pas considérer votre bonheur comme une chose attachée à votre personne, si vous ne pensez en même temps qu'il vient de Dieu, qui le peut également donner et ôter. « Ces deux « choses, la stérilité et la viduité viendront sur vous en « un même jour [3], dit Isaïe. Tous les maux vous acca- « bleront. Et pendant que vous n'aurez à la bouche que « la paix et la sécurité, la ruine survient tout à coup [4]. »

Ainsi le roi Balthasar, au milieu d'un festin royal qu'il faisait avec ses seigneurs et ses courtisans en grande joie, ne songeait qu'à « louer ses dieux d'or et d'argent,

[1] Jerem. XXVII. 6, 7, 8. — [2] Dan. IV. 26, 27, 28, 29. — [3] Isai. XLVII. 9. — [4] I Thess. V. 3.

« d'airain et de marbre [1], » qui le comblaient de tant de plaisirs et de tant de gloire, quand ces trois doigts si célèbres parurent en l'air, qui écrivaient sa sentence sur la muraille : *Mané, Thécel, Pharès* : Dieu a compté tes jours, et ton règne est à sa fin. Tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé léger. Ton empire est divisé, et il va être livré aux Mèdes et aux Perses.

(Liv. VI.)

IL N'Y A POINT DE HASARD DANS LE GOUVERNEMENT DES CHOSES HUMAINES, ET LA FORTUNE N'EST QU'UN MOT QUI N'A AUCUN SENS.

C'est en vain que les aveugles enfants d'Israël « dres-« saient une table à la Fortune et lui sacrifiaient [2]. » Ils l'appelaient la reine du ciel, la dominatrice de l'univers; et disaient à Jérémie : « O prophète, nous ne voulons « plus écouter vos discours; nous en ferons à notre vo-« lonté. Nous sacrifierons à la reine du ciel, et nous lui « ferons des effusions, comme ont fait nos pères, nos princes « et nos rois. Et tout nous réussissait, et nous regorgions « de biens. [3] »

C'est ainsi que, séduits par un long cours d'heureux succès, les hommes du monde donnent tout à la fortune et ne connaissent point d'autre divinité; ou ils appellent la reine du ciel, l'étoile dominante et favorable, qui, selon leur opinion, fait prospérer leurs desseins. C'est mon étoile, disent-ils, c'est son ascendant, c'est l'astre puissant et bénin qui a éclairé ma nativité, qui met tous mes ennemis à mes pieds. Mais il n'y a dans le monde ni fortune, ni astre dominant. Rien ne domine que Dieu. « Les étoiles, comme son armée, marchent à son ordre :

[1] Dan. v. 1 et seq. — [2] Isai. LXV. 11. — [3] Jerem. XLIV. 16, 17.

« chacune luit dans le poste qu'il lui a donné. Il les ap-
« pelle par leur nom, et elles répondent : Nous voilà. Et
« elles se réjouissent, et luisent avec plaisir pour celui
« qui les a faites [1]. »

Comme tout est sagesse dans le monde, rien n'est hasard. « Dieu a répandu la sagesse sur toutes ses œu-
« vres [2]. Dieu a tout vu, Dieu a tout mesuré, Dieu a tout
« compté [3]. Dieu a tout fait avec mesure, avec nombre et
« avec poids [4]. » Rien n'excède, rien ne manque. A regarder le total, rien n'est plus grand, ni plus petit qu'il ne faut : ce qui semble défectueux d'un côté, sert à un autre ordre supérieur et plus caché, que Dieu sait. Tout est épandu à pleines mains; et néanmoins tout est fait et donné par compte. « Jusqu'aux cheveux de notre tête,
« ils sont tous comptés [5]. Dieu sait nos mois et nos jours;
« il en a marqué le terme, qui ne peut être passé [6]. Un
« passereau même ne tombe pas sans votre Père céleste [7]. »
Ce qui emporterait d'un côté a son contrepoids de l'autre: la balance est juste, et l'équilibre est parfait.

Où la sagesse est infinie, il ne reste plus de place pour le hasard.

(*Ibid.*)

IL Y A UNE PROVIDENCE PARTICULIÈRE DANS LE GOUVERNEMENT DES CHOSES HUMAINES.

« L'homme prépare son cœur, et Dieu gouverne sa langue [8]. »
« L'homme dispose ses voies, mais Dieu conduit ses pas [9]. »

On a beau compasser dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne

[1] Baruch. III. 34, 35. — [2] Eccl. I. 10. — [3] Ibid. 9. — [4] Sap. XI. 21. — [5] Matth. X. 30. — [6] Job. XIV. 5. — [7] Matth. X. 29. — [8] Prov. XVI. 1. — [9] Ibid. 9.

sais quoi d'imprévu ; en sorte qu'on fait et qu'on dit toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit et le ressort qu'il remue. S'il gouverne de cette sorte les hommes en particulier, à plus forte raison les gouverne-t-il en corps d'État et de royaume. C'est aussi dans les affaires d'État que « nous sommes (principalement) « sous sa main, nous et nos discours, et toute sagesse, et « la science d'agir [1]. » Dieu a fait en particulier les cœurs des hommes ; il entend toutes leurs œuvres. « C'est « pourquoi [2], ajoute le Psalmiste, le roi n'est pas sauvé « par sa grande puissance, ou par une grande armée, mais « par la puissante main de Dieu. » Lui qui gouverne les cœurs de tous les hommes et qui tient en sa main le ressort qui les fait mouvoir, a révélé à un grand roi qu'il exerce spécialement ce droit souverain sur le cœur des rois. « Comme la distribution des eaux (est entre les « mains de celui qui les conduit), ainsi le cœur du roi est « entre les mains de Dieu, et il l'incline où il lui plaît [3]. » Il gouverne particulièrement le mouvement principal, par lequel il donne le branle aux choses humaines.

(*Ibid.*)

[1] Sap. VII. 16. — [2] Ps. XXXII. 15, 16. — [3] Prov. XXI. 1.

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU

ET DE SOI-MÊME.

Dans cet ouvrage, composé pour l'éducation du Dauphin, Bossuet se propose d'introduire son élève à la philosophie. « Nous en « avons[1], dit-il, formé le plan sur ce précepte de l'Évangile : « *Considérez-vous attentivement vous-mêmes*[2] ; et sur cette parole de « David : *O Seigneur, j'ai tiré de moi-même une merveilleuse con-* « *naissance de ce que vous êtes*[3]. Appuyés sur ces deux passages, « nous avons fait un traité *de la connaissance de Dieu et de soi-* « *même*, où nous expliquons la structure du corps et la nature de « l'esprit par les choses que chacun expérimente en soi, et faisons « voir qu'un homme qui sait se rendre présent à lui-même trouve « Dieu plus présent que toute autre chose, puisque sans lui il n'au- « rait ni mouvement, ni esprit, ni vie, ni raison, selon cette parole « vraiment philosophique de l'Apôtre : *Il n'est pas loin de chacun de* « *nous, puisque c'est en lui que nous vivons, que nous sommes mus* « *et que nous sommes*[4]. »

Ce traité se divise en cinq chapitres. Le premier a pour titre : *de l'Ame;* le second, *du Corps;* le troisième, *de l'Union de l'Ame et du Corps;* le quatrième, *de Dieu créateur de l'âme et du corps, et*

[1] Lettre à Innocent XI. — [2] Luc. xxi. 34. — [3] Ps. cxxxviii. 6. — [4] Act. xvii. 27, 28.

auteur de la vie; le cinquième, *de la différence entre l'homme et la bête.*

« Ce livre, remarquable par un habile mélange de Descartes et « des anciens, par l'exposition nouvelle alors dans notre langue des « principes de la physiologie, par une description attentive et exacte « des faits les plus apparents de l'intelligence, par la clarté de la « méthode et la netteté du langage, par la simplicité et l'élévation « des idées, l'est, avant tout, par une force qui se modère, qui, « s'arrêtant où le jour lui manque, s'abstient d'aller plus avant et « de creuser dans l'ombre[1]. »

CHAPITRE IV.

DE DIEU CRÉATEUR DE L'AME ET DU CORPS, ET AUTEUR DE LEUR VIE.

1. L'homme est un ouvrage d'un grand dessein et d'une sagesse profonde.

Dieu, qui a créé l'âme et le corps, et qui les a unis l'une à l'autre d'une façon si intime, se fait connaître lui-même dans ce bel ouvrage.

Quiconque connaîtra l'homme verra que c'est un ouvrage de grand dessein, qui ne pouvait être ni conçu ni exécuté que par une sagesse profonde.

Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises, et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse, par conséquent un dessein formé, une intelligence réglée, et un art parfait.

C'est ce qui se remarque dans toute la nature. Nous voyons tant de justesse dans ses mouvements, et tant de

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

convenance entre ses parties, que nous ne pouvons nier qu'il n'y ait de l'art; car s'il en faut pour remarquer ce concert et cette justesse, à plus forte raison pour l'établir. C'est pourquoi nous ne voyons rien dans l'univers, que nous ne soyons portés à demander pourquoi il se fait : tant nous sentons naturellement que tout a sa convenance et sa fin.

Aussi voyons-nous que les philosophes qui ont le mieux observé la nature nous ont donné pour maxime qu'elle ne fait rien en vain, et qu'elle va toujours à ses fins par les moyens les plus courts et les plus faciles : il y a tant d'art dans la nature, que l'art même ne consiste qu'à la bien entendre et à l'imiter. Et plus on entre dans ses secrets, plus on la trouve pleine de proportions cachées, qui font tout aller par ordre, et sont la marque certaine d'un ouvrage bien entendu et d'un artifice profond.

Ainsi, sous le nom de nature, nous entendons une sagesse profonde, qui développe avec ordre, et selon de justes règles, tous les mouvements que nous voyons.

Mais de tous les ouvrages de la nature, celui où le dessein est le plus suivi c'est sans doute l'homme.

Et déjà il est d'un beau dessein d'avoir voulu faire de toute sorte d'êtres : des êtres qui n'eussent que l'étendue avec tout ce qui lui appartient, figure, mouvement, repos, tout ce qui dépend de la proportion ou disproportion de ces choses; des êtres qui n'eussent que l'intelligence, et tout ce qui convient à une si noble opération, sagesse, raison, prévoyance, volonté, liberté, vertu; enfin des êtres où tout fût uni, et où une âme intelligente se trouvât jointe à un corps.

L'homme étant formé par un tel dessein, nous pouvons

définir l'âme raisonnable : substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie.

L'homme tout entier est compris dans cette définition, qui commence par ce qu'il a de meilleur, sans oublier ce qu'il a de moindre, et fait voir l'union de l'un et de l'autre.

A ce premier trait qui figure l'homme, tout le reste est accommodé avec un ordre admirable.

Nous avons vu que, pour l'union, il fallait qu'il se trouvât dans l'âme, outre les opérations intellectuelles supérieures au corps, des opérations sensitives naturellement engagées dans le corps et assujetties à ses organes. Aussi voyons-nous dans l'âme ces opérations sensitives.

Mais les opérations intellectuelles n'étaient pas moins nécessaires à l'âme, puisqu'elle devait, comme la plus noble partie du composé, gouverner le corps et y présider. En effet, Dieu lui a donné ces opérations intellectuelles, et leur a attribué le commandement.

Il fallait qu'il y eût un certain concours entre toutes les opérations de l'âme, et que la partie raisonnable pût tirer quelque utilité de la partie sensitive. La chose a été ainsi réglée. Nous avons vu que l'âme, avertie et excitée par les sensations, apprend et remarque ce qui se passe autour d'elle, pour ensuite pourvoir aux besoins du corps, et faire ses réflexions sur les merveilles de la nature.

Peut-être que la chose s'entendra mieux en la reprenant d'un peu plus haut.

La nature intelligente aspire à être heureuse. Elle a l'idée du bonheur : elle le cherche ; elle a l'idée du malheur : elle l'évite. C'est à cela qu'elle rapporte tout ce qu'elle fait, et il semble que c'est là son fond. Mais sur

quoi doit être fondée la vie heureuse, si ce n'est sur la connaissance de la vérité? Mais on n'est pas heureux simplement pour la connaître : il faut l'aimer, il faut la vouloir. Il y a de la contradiction de dire qu'on soit heureux sans aimer son bonheur et ce qui le fait. Il faut donc, pour être heureux, et connaître le bien, et l'aimer : et le bien de la nature intelligente, c'est la vérité; c'est là ce qui la nourrit et la vivifie. Et si je concevais une nature purement intelligente, il me semble que je n'y mettrais qu'entendre et aimer la vérité, et que cela seul la rendrait heureuse. Mais comme l'homme n'est pas une nature purement intelligente, et qu'il est, ainsi qu'il a été dit, une nature intelligente unie à un corps, il lui faut autre chose, il lui faut les sens. Et cela se déduit du même principe; car, puisqu'elle est unie au corps, le bon état de ce corps doit faire une partie de son bonheur ; et pour achever l'union, il faut que la partie intelligente pourvoie au corps qui lui est uni, la principale à l'inférieure. Ainsi une des vérités que doit connaître l'âme unie à un corps, est ce qui regarde les besoins du corps, et les moyens d'y pourvoir. C'est à quoi servent les sensations, comme nous venons de le dire, et comme nous l'avons établi ailleurs. Et notre âme étant de telle nature que ses idées intellectuelles sont universelles, abstraites, séparées de toute matière particulière, elle avait besoin d'être avertie, par quelque autre chose, de ce qui regarde ce corps particulier à qui elle est unie, et les autres corps qui peuvent ou le secourir ou lui nuire ; et nous avons vu que les sensations lui sont données pour cela : par la vue, par l'ouïe, et par les autres sens, elle discerne dans les objets ce qui est propre ou contraire au corps. Le plaisir et la douleur la rendent attentive à ses besoins, et

ne l'invitent pas seulement, mais la forcent à y pourvoir.

Voilà quelle devait être l'âme. Et de là il est aisé de déterminer quel devait être le corps.

Il fallait premièrement qu'il fût capable de servir aux sensations, et par conséquent qu'il pût recevoir des impressions de tout côté, puisque c'était à ces impressions que les sensations devaient être unies.

Mais si le corps n'était en état de prêter ses mouvements aux desseins de l'âme, en vain apprendrait-elle par les sensations ce qui est à rechercher et à fuir.

Il a donc fallu que ce corps, si propre à recevoir les impressions, le fût aussi à exercer mille mouvements divers.

Pour tout cela il fallait le composer d'une infinité de parties délicates, et de plus les unir ensemble, en sorte qu'elles pussent agir en concours pour le bien commun.

En un mot, il fallait à l'âme un corps organique, et Dieu lui en a fait un capable des mouvements les plus forts, aussi bien que des plus délicats et des plus industrieux.

Ainsi tout l'homme est construit avec un dessein suivi et avec un art admirable. Mais si la sagesse de son auteur éclate dans le tout, elle ne paraît pas moins dans chaque partie.

II. Le corps humain est l'ouvrage d'un dessein profond et admirable.

Nous venons de voir que notre corps devait être composé de beaucoup d'organes capables de recevoir les impressions des objets et d'exercer des mouvements proportionnés à ces impressions.

Ce dessein est parfaitement exécuté. Tout est ménagé,

dans le corps humain, avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets, sans être blessé. On lui a donné des organes pour éviter ce qui l'offense ou le détruit; et les corps environnants, qui font sur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé et ferme; à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous; les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment: tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur dans de si grands mouvements.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance que, de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites : la disposition des valvules, le battement du cœur et des artères, la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvements, d'où dépendent toutes les autres; la distribution du sang et des esprits; les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans le corps : tout cela est d'une économie, et s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machine qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet, qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin, les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés : il a aussi sa prunelle, qui se dilate et se resserre; tout son globe s'allonge ou s'aplatit selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules tournées en tous sens; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers : les proportions, qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes, y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples; le jeu en est si aisé, et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière en comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit de toute sorte de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des

liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation, et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossière.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite : pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi les autres humeurs. Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal ; que l'estomac, et les eaux qu'il jette par ses glandes, ne sont pas faites pour préparer par la digestion la formation du sang ; que les artères et les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter partout, pour le faire circuler continuellement ; que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation ; qui voudra dire que la langue et les lèvres, avec leur prodigieuse mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations ; ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable pour transmettre la nourriture à l'estomac ; que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture et la rendre capable d'entrer ; que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir, et ne viennent pas pour cela à point nommé ; ou que ce n'est pas pour ménager les organes et la place que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture et à la parole? Qui voudra dire ces choses fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, et que ses appartements, ou engagés, ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie, ou pour faciliter les ministères nécessaires ; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

Si ce n'est peut-être qu'il faille dire que le corps humain n'a point d'architecte, parce qu'on n'en voit pas l'architecte avec les yeux; et qu'il ne suffit pas de trouver tant de raison et tant de dessein dans la disposition, pour entendre qu'il n'est pas fait sans raison et sans dessein.

Plusieurs choses font remarquer combien est grand et profond l'artifice dont il est construit.

Les savants et les ignorants, s'ils ne sont tout à fait stupides, sont également saisis d'admiration en le voyant. Tout homme qui le considère par lui-même trouve faible tout ce qu'il a ouï dire; et un seul regard lui en dit plus que tous les discours et tous les livres.

Depuis tant de temps qu'on regarde et qu'on étudie curieusement le corps humain, quoiqu'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu encore parvenir à en pénétrer le fond. Plus on considère, plus on trouve de choses nouvelles, plus belles que les premières qu'on avait tant admirées : et quoiqu'on trouve très-grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien en comparaison de ce qui reste à chercher.

Par exemple, qu'on voie les muscles si forts et si tendres, si unis pour agir en concours, si dégagés pour ne se point mutuellement embarrasser, avec des filets si artistement tissus et si bien tors, comme il le faut, pour faire leur jeu; au reste, si bien tendus, si bien soutenus, si proprement placés, si bien insérés où il faut: assurément on est ravi, et on ne peut quitter un si beau spectacle; et malgré qu'on en ait, un si grand ouvrage parle de son artisan. Et cependant tout cela est mort, faute de voir par où les esprits s'insinuent, comment ils tirent, comment ils relâchent, comment le cerveau les forme, et comment il les envoie avec leur adresse fixe. Toutes

choses qu'on voit bien qui sont, mais dont le secret principe et le maniement n'est pas connu.

Et parmi tant de spéculations faites par une curieuse anatomie, s'il est arrivé quelquefois, à ceux qui s'y sont occupés, de désirer que pour plus de commodité les choses fussent autrement qu'ils ne les voyaient, ils ont trouvé qu'ils ne faisaient de si vains désirs que faute d'avoir tout vu; et personne n'a encore trouvé qu'un seul os dût être figuré autrement qu'il n'est, ni être articulé autre part, ni être emboîté plus commodément, ni être percé en d'autres endroits, ni donner aux muscles, dont il est l'appui, une place plus propre à s'y enclaver; ni enfin qu'il y eût aucune partie, dans tout le corps, à qui on pût seulement désirer ou une autre constitution, ou une autre place.

Il ne reste donc à désirer, dans une si belle machine, sinon qu'elle aille toujours, sans être jamais troublée et sans finir. Mais qui l'a bien entendue en voit assez pour juger que son auteur ne pouvait pas manquer de moyens pour la réparer toujours, et enfin la rendre immortelle; et que, maître de lui donner l'immortalité, il a voulu que nous connussions qu'il peut la donner par grâce, l'ôter par châtiment, et la rendre par récompense. La religion, qui vient là-dessus, nous apprend qu'en effet c'est ainsi qu'il en a usé, et nous apprend tout ensemble à le louer et à le craindre.

En attendant l'immortalité qu'il nous promet, jouissons du beau spectacle des principes qui nous conservent si longtemps; et connaissons que tant de parties, où nous ne voyons qu'une impétuosité aveugle, ne pourraient pas concourir à cette fin, si elles n'étaient, tout ensemble, et dirigées et formées par une cause intelligente.

Le secours mutuel que se prêtent ces parties les unes aux autres; quand la main, par exemple, se présente pour sauver la tête, qu'un côté sert de contre-poids à l'autre que sa pente et que sa pesanteur entraîne, et que le corps se situe naturellement de la manière la plus propre à se soutenir : ces actions et les autres de cette nature, qui sont si propres et si convenables à la conservation du corps, dès là qu'elles se font sans que notre raison y ait part, nous montrent qu'elles sont conduites, et les parties disposées par une raison supérieure.

La même chose paraît par cette augmentation de forces qui nous arrivent dans les grandes passions. Nous avons vu ce que fait et la colère et la crainte; comme elles nous changent; comme l'une nous encourage et nous arme, et comme l'autre fait de notre corps, pour ainsi dire, un instrument propre à fuir. C'est sans doute un grand secret de la nature, c'est-à-dire de Dieu, d'avoir premièrement proportionné les forces du corps à ses besoins ordinaires; mais d'avoir trouvé le moyen de doubler les forces dans les besoins extraordinairement pressants, et de disposer tellement le cerveau, le cœur et le sang, que les esprits, d'où dépend toute l'action du corps, devinssent dans les grands périls plus abondants ou plus vifs, et en même temps fussent portés, sans que nous le sussions, aux parties où ils peuvent rendre la défense plus vigoureuse, ou la fuite plus légère, c'est l'effet d'une sagesse infinie.

Et cette augmentation de forces proportionnées à nos besoins nous fait voir que les passions, dans leur fond et dans la première institution de la nature, étaient faites pour nous aider; et que si maintenant elles nous nuisent

aussi souvent qu'elles font, il faut qu'il soit arrivé depuis quelque désordre.

En effet, l'opération des passions dans le corps des animaux, loin de les embarrasser, les aide à ce que leur état demande (j'excepte certains cas qui ont des causes particulières); et le contraire n'arriverait pas à l'homme s'il n'avait mérité, par quelque faute, qu'il se fît en lui quelque espèce de renversement.

Que si, avec tant de moyens que Dieu nous a préparés pour la conservation de notre corps, il faut que chaque homme meure, l'univers n'y perd rien, puisque, dans les mêmes principes qui conservent l'homme durant tant d'années, il se trouve encore de quoi en produire d'autres jusqu'à l'infini. Ce qui le nourrit le rend fécond, et rend l'espèce immortelle. Un seul homme, un seul animal, une seule plante suffit pour peupler toute la terre : le dessein de Dieu est si suivi, qu'une infinité de générations ne sont que l'effet d'un seul mouvement continué sur les mêmes règles, et en conformité du premier branle que la nature a reçu au commencement.

Quel architecte est celui qui, faisant un bâtiment ca duc, y met un principe pour se relever dans ses ruines? et qui sait immortaliser, par tels moyens, son ouvrage en général, ne pourra-t-il pas immortaliser quelque ouvrage qui lui plaira en particulier?

Si nous considérons une plante qui porte en elle-même la graine d'où il se forme une autre plante, nous serons forcés d'avouer qu'il y a dans cette graine un principe secret d'ordre et d'arrangement, puisqu'on voit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits s'expliquer et se développer de là avec une telle régularité; et nous verrons, en même temps, qu'il n'y a qu'une profonde

sagesse qui ait pu renfermer toute une grande plante dans une si petite graine, et l'en faire sortir par des mouvements si réglés.

Mais la formation de nos corps est beaucoup plus admirable, puisqu'il y a sans comparaison plus de justesse, plus de variété et plus de rapport entre toutes leurs parties.

Il n'y a rien certainement de plus merveilleux que de considérer tout un grand ouvrage dans ses premiers principes, où il est comme ramassé, et où il se trouve tout entier en petit.

On admire avec raison la beauté et l'artifice d'un monde, où, la matière étant jetée, il s'en forme un visage fait au naturel, ou quelque autre figure régulière. Mais tout cela est grossier en comparaison des principes d'où viennent nos corps, par lesquels une si belle structure se forme de si petits commencements, se conserve d'une manière si aisée, se répare dans sa chute, et se perpétue par un corps si immuable.

Les plantes et les animaux, en se perpétuant sans dessein les uns les autres avec une exacte ressemblance, font voir qu'ils ont été une fois formés avec dessein sur un modèle immuable, sur une idée éternelle.

Ainsi nos corps, dans leur formation et dans leur conservation, portent la marque d'une invention, d'un dessein, d'une industrie explicable. Tout y a sa raison, tout y a sa fin, tout y a sa proportion et sa mesure, et par conséquent tout est fait par art.

HISTOIRE DES VARIATIONS.

Cette Histoire, œuvre de dix années, fut publiée en 1688. Bossuet s'y propose « de démontrer aux protestants, par des principes so- « lides et inébranlables, la fausseté de leur doctrine dans leurs « continuelles variations, et dans la manière changeante dont ils « ont expliqué leurs dogmes[1]. » Du reste, il ne raconte « rien qui « ne soit prouvé clairement par leurs propres témoignages... Cette « histoire, d'un genre particulier, paraît avec toutes ses preuves, « et munie pour ainsi dire de tous côtés[2]. »

L'*Histoire des Variations* est avant tout un modèle de polémique; mais, quoique l'auteur cherche moins à *divertir* qu'à *convaincre*, son éloquence sait encore ici nous intéresser à tout ce qu'elle touche.

« On ne sait en vérité ce que cette admirable production a de « plus surprenant. Est-ce cette sagacité, cette pénétration, ce coup « d'œil perçant, qui démêle les doctrines les plus enveloppées, les « plus obscures, et pour qui leur avenir même n'a pas de secrets? « Est-ce la grandeur du dessein, l'immensité, l'exactitude des re- « cherches, la simplicité de l'exposition, l'enchaînement lumineux « des faits, le mouvement entraînant des pensées, la chaleur, « l'éclat, la franchise du style? Que dirons-nous enfin? Est-ce l'in- « térêt et la vie dont Bossuet a su échauffer une matière en appa- « rence si aride, tous ces débris, toute cette poussière de systèmes « usés, détruits par la dispute, et consumés par le temps? Il les

[1] Préface des *Variations*. — [2] Ibid.

« réveille, il les ranime, il les revêt d'une apparence sensible, il « leur prête un corps et un visage; les voilà devenus une sorte de « personnages abstraits, qu'il fait mouvoir sur cette scène étrange, « ouverte par son art au spectacle tout intellectuel de la lutte des « idées. Mais derrière ce théâtre fantastique, où les conceptions de « l'esprit semblent seules appelées à jouer un rôle, on découvre un « théâtre plus réel, où paraissent avec des formes plus vivantes, « sous des traits plus prononcés, toutes les passions de l'homme, « ses vices et ses vertus, ses talents et son génie. C'est l'ardent, « l'impétueux Luther, qui ravit, qui subjugue, qui entraîne le « monde; c'est le doux, le docile Mélanchton, qui suit, en gémis- « sant de ses excès, ce maître tyrannique; c'est le hardi Zuingle, « le subtil Bucer, le sombre et dur Calvin; ce sont les peuples, les « grands, les rois, emportés par ces conducteurs audacieux dans « la sanglante carrière des persécutions, des révoltes, des guerres « civiles; c'est la société politique ébranlée par le mouvement qui « agite les fondements de l'Église[1]. »

COMMENT LUTHER REJETA L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

Quand je considère tant d'emportement après tant de soumission, je suis en peine d'où pouvait venir cette humilité apparente à un homme de ce naturel. Était-ce dissimulation et artifice? ou bien est-ce que l'orgueil ne se connaît pas lui-même dans ses commencements, et que, timide d'abord, il se cache sous son contraire, jusqu'à ce qu'il ait trouvé occasion de se déclarer avec avantage? En effet, Luther reconnaît, après la rupture ouverte, que dans les commencements il était *comme au désespoir* [1]; et que personne ne peut comprendre « de « quelle faiblesse Dieu l'a élevé à un tel courage, ni « comment d'un tel tremblement il a passé à tant de

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.* — [1] Præf. oper.

« force. » Si c'est Dieu ou l'occasion qui ont fait ce changement, j'en laisse le jugement au lecteur, et je me contente pour moi du fait que Luther avoue. Alors, dans cette frayeur, il est bien vrai, en un certain sens, que *son humilité*, comme il dit, *n'était pas feinte*. Ce qui pourrait toutefois faire soupçonner de l'artifice dans ses discours, c'est qu'il s'échappait de temps en temps jusqu'à dire « qu'il ne changerait jamais rien dans sa « doctrine, et que s'il avait remis toute sa dispute au « jugement du souverain Pontife, c'est qu'il fallait gar- « der le respect envers celui qui exerçait une si grande « charge [1]. » Mais qui considèrera l'agitation d'un homme que son orgueil d'un côté, et les restes de la foi de l'autre, ne cessaient de déchirer au dedans, ne croira pas impossible que des sentiments si divers aient paru tour à tour dans ses écrits. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'autorité de l'Église le retint longtemps; et on ne peut lire sans indignation non plus que sans pitié ce qu'il en écrit. « Après [2], dit-il, que j'eus surmonté tous les arguments « qu'on m'opposait, il en restait un dernier qu'à peine « je pus surmonter par le secours de Jésus-Christ, avec « une extrême difficulté et beaucoup d'angoisse : c'est « qu'il fallait écouter l'Église. » La grâce, pour ainsi dire, avait peine à quitter ce malheureux. A la fin il l'emporta; et, pour comble d'aveuglement, il prit le délaissement de Jésus-Christ méprisé pour un secours de sa main. Qui eût pu croire qu'on attribuât à la grâce de Jésus-Christ l'audace de n'écouter plus son Église, contre son précepte? Après cette funeste victoire, qui coûta tant de peine à Luther, il s'écria comme affranchi d'un joug

[1] Pio lect. — [2] Præf. oper. Luth.

importun : *Rompons leurs liens, et rejetons leur joug de dessus nos têtes* [1]; car il se servit de ces paroles en répondant à la bulle [2], et secouant avec un dernier effort l'autorité de l'Église, sans songer que ce malheureux cantique est celui que David met à la bouche des rebelles, dont les complots s'élèvent *contre le Seigneur et contre son Christ* [3]. Luther aveuglé se l'approprie, ravi de pouvoir dorénavant parler sans contrainte, et décider à son gré de toutes choses. Ses soumissions méprisées se tournent en poison dans son cœur : il ne garde plus de mesures : les excès qui devaient rebuter ses disciples les animent : on se transporte avec lui en l'écoutant. Un mouvement si rapide se communique bien loin au dehors ; et un grand parti regarde Luther comme un homme envoyé de Dieu pour la réformation du genre humain.

(Livre premier.)

CONSTERNATION ET ABATTEMENT DE LUTHER.

Cependant l'autorité que Luther voulait conserver dans la nouvelle réforme, qui s'était soulevée sous ses étendards, s'avilissait Il était pénétré de douleur ; et la fierté qu'il témoignait au dehors n'empêchait pas l'accablement où il était dans le cœur : au contraire, plus il était fier, plus il trouvait insupportable d'être méprisé dans un parti dont il voulait être le seul chef. Le trouble qu'il ressentait passait jusqu'à Mélanchton. « Luther « me cause, dit-il, d'étranges troubles par les longues « plaintes qu'il me fait de ses afflictions. Il est abattu et « défiguré par des écrits qu'on ne trouve pas méprisables.

[1] Ps. II. 3. — [2] Not. in Bull. — [3] Ps. II. 11.

« Dans la pitié que j'ai de lui, je me sens affligé au dernier point du trouble universel de l'Église. Le vulgaire incertain se partage en des sentiments contraires; et si Jésus-Christ n'avait promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles, je craindrais que la religion ne fût tout à fait détruite par ces dissensions; car il n'y a rien de plus vrai que la sentence qui dit que la vérité nous échappe par trop de disputes. »

Étrange agitation d'un homme qui s'attendait à voir l'Église réparée, et qui la voit prête à tomber par les moyens qu'on avait pris pour la rétablir! Quelle consolation pouvait-il trouver dans les promesses que Jésus-Christ a faites d'être toujours avec nous? C'est aux catholiques à se nourrir de cette foi, eux qui croient que l'Église ne peut jamais être vaincue par l'erreur, quelque violente que soit l'attaque, et qui en effet l'ont trouvée toujours invincible. Mais comment peut-on s'attacher à cette promesse dans la nouvelle réforme, dont le premier fondement, quand elle rompait avec l'Église, était que Jésus-Christ l'avait délaissée jusqu'à la laisser tomber dans l'idolâtrie? Au reste, quoiqu'il soit vrai que la vérité demeure toujours dans l'Église et s'y épure d'autant plus qu'elle est plus violemment attaquée, Mélanchton avait raison de penser qu'à force de disputer elle échappait aux particuliers. Il n'y avait point d'erreur si prodigieuse où l'ardeur de la dispute n'entraînât l'esprit emporté de Luther.

(Liv. II.)

ZUINGLE.

Zuingle, pasteur de Zurich, avait commencé à troubler l'Église à l'occasion des indulgences, aussi bien que Luther, mais quelques années après. C'était un homme hardi et qui avait plus de feu que de savoir. Il y avait beaucoup de netteté dans son discours, et aucun des prétendus réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie ; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin, ni avec autant de hardiesse. Comme on connaîtra mieux le caractère de son esprit par ses sentiments que par mes paroles, je rapporterai un endroit du plus accompli de tous ses ouvrages, c'est la confession de foi qu'il adressa un peu devant sa mort à François Ier. Là, expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince « qu'il doit espérer de voir « l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, « courageux, fidèles et vertueux dès le commencement du « monde [1]. Là vous verrez, poursuit-il, les deux Adam, « le racheté et le rédempteur. Vous y verrez un Abel, un « Énoc, un Noé, un Abraham, un Isaac, un Jacob, un « Juda, un Moïse, un Josué, un Gédéon, un Samuel, un « Phinées, un Élie, un Élisée, un Isaïe avec la Vierge mère « de Dieu qu'il a annoncée, un David, un Ézéchias, un « Josias, un Jean-Baptiste, un saint Pierre, un saint Paul. « Vous y verrez Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Anti- « gonus, Numa, Camille, les Caton, les Scipion. Vous y « verrez vos prédécesseurs et tous vos ancêtres qui sont

[1] Christ. fidei clara expos.

« sortis de ce monde dans la foi. Enfin il n'y aura aucun « homme de bien, aucun esprit saint, aucune âme fidèle, « que vous ne voyiez là avec Dieu. Que peut-on penser de « plus beau, de plus agréable, de plus glorieux que ce « spectacle? » Qui jamais s'était avisé de mettre ainsi Jésus-Christ pêle-mêle avec les saints; et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Sauveur même, jusqu'à Numa, le père de l'idolâtrie romaine, jusqu'à Caton qui se tua lui-même comme un furieux; et non-seulement tant d'adorateurs des fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée qu'ils ont adoré! Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus, et Jupiter même : et s'il en a été détourné par les infamies que les poëtes leur attribuent, celles d'Hercule étaient-elles moindres? Voilà de quoi le ciel est composé, selon ce chef du second parti de la réformation : voilà ce qu'il a écrit dans une confession de foi qu'il dédia au plus grand roi de la chrétienté; et voilà ce que Bullinger, son successeur, nous en a donné *comme le chef-d'œuvre et comme le dernier chant de ce cygne* [1] mélodieux. Et on ne s'étonnera pas que de telles gens aient pu passer pour des hommes extraordinairement envoyés de Dieu pour réformer son Église!

(Liv. II.)

ŒCOLAMPADE.

OEcolampade, l'autre défenseur du sens figuré parmi les Suisses, était tout ensemble plus modéré et plus savant; et si Zuingle, dans sa véhémence, parut être en

[1] Præf. Bulling. ibid.

quelque façon un autre Luther, OEcolampade ressemblait plus à Mélanchton, dont il était ami particulier. On voit dans une lettre qu'il écrit à Érasme dans sa jeunesse [1], avec beaucoup d'esprit et de politesse, des marques d'une piété aussi affectueuse qu'éclairée : des pieds d'un crucifix devant lequel il avait accoutumé de faire sa prière, il dit à Érasme des choses si tendres sur les douceurs ineffables de Jésus-Christ, que cette pieuse image retraçait si vivement dans son souvenir, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché. La réforme, qui venait troubler ces dévotions et les traiter d'idolâtrie, commençait alors; car c'était en 1517 que ce jeune homme écrivait cette lettre. Dans les premières années de ces brouilleries, et, comme le remarque Érasme [2], dans un âge déjà assez mûr, pour n'avoir à se reprocher aucune surprise, il se fit religieux avec beaucoup de courage et de réflexion. Aussi les lettres d'Érasme nous font-elles voir qu'il était très-affectionné au genre de vie qu'il avait choisi [3]; qu'il y goûtait Dieu tranquillement, et qu'il y vivait très-éloigné des nouveautés qui couraient. Cependant, ô faiblesse humaine et dangereuse contagion de la nouveauté! il sortit de son monastère, prêcha la nouvelle réforme à Bâle, où il fut pasteur; et, fatigué du célibat, comme les autres réformateurs, il épousa une jeune fille dont la beauté l'avait touché. *C'est ainsi*, disait Érasme [4], *qu'ils se mortifient;* et il ne cessait d'admirer ces nouveaux apôtres qui ne manquaient pas de quitter la profession solennelle du célibat pour prendre des femmes; au lieu que les vrais apôtres de Notre-Seigneur, selon la tradition de tous les Pères, afin de n'être

[1] Ep. Erasm. lib. VII. ep. 42, 43. — [2] Ibid. lib. XIII. ep. 12, 13. — [3] Lib. XIII. 27. — [4] Lib. XIX. ep. 41.

occupés que de Dieu et de l'Évangile, quittaient leurs femmes pour embrasser le célibat. « Il semble [1], disait-il, que la réforme aboutisse à défroquer quelques moines et à marier quelques prêtres; et cette grande tragédie se termine enfin par un événement tout à fait comique, puisque tout finit en se mariant, comme dans les comédies. » Le même Érasme se plaint aussi en d'autres endroits [2] que, depuis que son ami OEcolampade eut quitté, avec l'Église et le monastère, sa tendre dévotion, pour embrasser cette sèche et dédaigneuse réforme, il ne le reconnaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont ce ministre faisait profession tant qu'il agissait par lui-même, il n'y trouva plus que dissimulation et artifices lorsqu'il fut entré dans les intérêts et dans les mouvements d'un parti.

(*Ibid.*)

BUCER.

C'était un homme assez docte, d'un esprit pliant et plus fertile en distinctions que les scolastiques les plus raffinés; agréable prédicateur, un peu pesant dans son style; mais il imposait par la taille et par le son de la voix. Il avait été jacobin, et s'était marié comme les autres, et même, pour ainsi parler, plus que les autres, puisque, sa femme étant morte, il passa à un second et à un troisième mariage. Les saints Pères ne recevaient point au sacerdoce ceux qui avaient été mariés deux fois étant laïques. Celui-ci, prêtre et religieux, se marie trois fois sans scrupule durant son nouveau ministère. C'était une recommandation dans le parti, et on aimait à con-

[1] Ep. Erasm. lib. XIX. 3. — [2] Lib. XVIII. ep. 23. XIX. 111. XXXI. 47.

fondre par ces exemples hardis les observances superstitieuses de l'ancienne Église.

(Liv. III.)

COMMENT MÉLANCHTON FUT ATTIRÉ A LUTHER.

Les commencements de Luther, durant lesquels Mélanchton se donna tout à fait à lui, étaient spécieux. Crier contre des abus, qui n'étaient que trop véritables, avec beaucoup de force et de liberté, remplir ses discours de pensées pieuses, restes d'une bonne institution, et encore, avec cela, mener une vie sinon parfaite, du moins sans reproches devant les hommes, sont choses assez attirantes. Il ne faut pas croire que les hérésies aient toujours pour auteurs des impies ou des libertins qui, de propos délibéré, fassent servir la religion à leurs passions. Saint Grégoire de Nazianze ne nous représente pas les hérésiarques comme des hommes sans religion, mais comme des hommes qui prennent la religion de travers. « Ce sont, dit-il, de grands esprits; car les âmes faibles « sont également inutiles pour le bien et pour le mal. « Mais ces grands esprits, poursuit-il, sont en même « temps des esprits ardents et impétueux qui prennent « la religion avec une ardeur démesurée [1], » c'est-à-dire ont un faux zèle, et qui, mêlant à la religion un chagrin superbe, une hardiesse indomptée et leur propre esprit, poussent tout à l'extrémité; il y faut même trouver une régularité apparente; sans quoi, où serait la séduction tant prédite dans l'Écriture? Luther avait goûté la dévotion. Dans sa première jeunesse, effrayé d'un coup de

[1] Orat. XXVI.

tonnerre, dont il avait pensé périr, il s'était fait religieux d'assez bonne foi. On a su ce qui se passa dans l'affaire des indulgences; s'il avançait des dogmes extraordinaires, il se soumettait au pape. Condamné par le pape, il réclama le concile que toute la chrétienté réclamait aussi depuis plusieurs siècles, comme le seul remède des maux de l'Église. La réformation des mœurs corrompues était désirée de tout l'univers; et quoique la sainte doctrine subsistât toujours également dans l'Église, elle n'y était pas également bien expliquée par tous les prédicateurs. Plusieurs ne prêchaient que les indulgences, les pèlerinages, l'aumône donnée aux religieux, et faisaient le fond de la piété de ces pratiques qui n'en étaient que les accessoires. Ils ne parlaient pas autant qu'il fallait de la grâce de Jésus-Christ, et Luther, qui lui donnait tout d'une manière nouvelle par le dogme de la justice imputée, parut à Mélanchton, jeune encore et plus versé dans les belles-lettres que dans la théologie, le seul prédicateur de l'Évangile.

Il est juste de tout donner à Jésus-Christ. L'Église lui donnait tout dans la justification du pécheur, aussi bien et mieux que Luther, mais d'une autre sorte. On a vu que Luther lui donnait tout en ôtant absolument tout à l'homme, et que l'Église, au contraire, lui donnait tout en regardant comme un effet de sa grâce tout ce que l'homme avait de bien, et même le bon usage de son libre arbitre dans tout ce qui regarde la vie chrétienne. La nouveauté de la doctrine et des pensées de Luther fut un charme pour les beaux esprits. Mélanchton en était le chef en Allemagne. Il joignait à l'érudition, à la politesse, à l'élégance du style, une singulière modération. On le regardait comme seul capable de succéder dans la litté-

rature à la réputation d'Érasme ; et Érasme lui-même l'eût élevé par son suffrage aux premiers honneurs parmi les gens de lettres, s'il ne l'eût vu engagé dans un parti contre l'Église ; mais la nouveauté l'entraîna comme les autres. Dès les premières années qu'il s'était attaché à Luther, il écrivit à un de ses amis : « Je n'ai pas encore « traité comme il faut la matière de la justification, et « je vois qu'aucun des anciens ne l'a encore traitée de « cette sorte [1]. » Ces paroles nous font sentir un homme tout épris du charme de la nouvelle doctrine : il n'a encore qu'effleuré une si grande matière, et déjà il en sait plus que tous les anciens. On le voit ravi d'un sermon qu'avait fait Luther sur le jour du sabbat [2]. Il y avait prêché le repos où Dieu faisait tout, où l'homme ne faisait rien. Un jeune professeur de la langue grecque entendait débiter de si nouvelles pensées au plus véhément et au plus vif orateur de son siècle, avec tous les ornements de sa langue naturelle et un applaudissement inouï. C'était de quoi être transporté. Luther lui paraît le plus grand de tous les hommes, un homme envoyé de Dieu, un prophète. Le succès inespéré de la nouvelle réforme le confirme dans ses pensées. Mélanchton était simple et crédule : les bons esprits le sont souvent ; le voilà pris. Tous les gens de belles-lettres suivent son exemple, et Luther devient leur idole. On l'attaque, et peut-être avec trop d'aigreur. L'ardeur de Mélanchton s'échauffe, la confiance de Luther l'engage de plus en plus, et il se laisse entraîner à la tentation de réformer avec son maître, aux dépens de l'unité et de la paix, et les évêques, et les papes, et les princes et les empereurs.

[1] Lib. IV. ep. 126. — [2] Ibid.

Il est vrai, Luther s'emportait à des excès inouïs : c'était un sujet de douleur à son disciple modéré. Il tremblait lorsqu'il pensait à la colère implacable *de cet Achille*, et il ne craignait « rien moins de la vieillesse « d'un homme dont les passions étaient si violentes, que « les emportements d'un Hercule, d'un Philoctète, d'un « Marius [1]; » c'est-à-dire qu'il prévoyait ce qui arriva en effet, quelque chose de furieux. C'est ce qu'il écrit confidemment et en grec, à son ordinaire, à son ami Camerarius; mais un bon mot d'Érasme (que ne peut un bon mot sur un bel esprit?) le soutenait. Érasme disait que tout le monde opiniâtre et endurci comme il était avait besoin d'un maître aussi rude que Luther [2] : c'était à dire, comme il l'expliquait, que Luther lui paraissait nécessaire au monde, comme les tyrans que Dieu envoie pour le corriger, comme un Nabuchodonosor, comme un Holopherne, en un mot, comme un fléau de Dieu. Il n'y avait pas là de quoi se glorifier; mais Mélanchton l'avait pris du beau côté, et voulait croire, au commencement, que, pour réveiller le monde, il ne fallait rien moins que les violences et le tonnerre de Luther.

(Liv. v.)

MÉLANCHTON TYRANNISÉ.

Combien est-on captif quand on ne peut pas même gémir en liberté! On est quelquefois de mauvaise humeur, je l'avoue, quoiqu'un des premiers et des moindres effets de la vertu soit de se vaincre sur cette inégalité; mais que peut-on espérer quand un homme, et encore un

[1] Lib. IV. ep. 240, 315. — [2] Ibid. XVIII. ep. 25. XIX. 3.

homme qui n'a pas plus d'autorité, ni peut-être plus de savoir que les autres, ne veut rien entendre, et qu'il faut que tout passe à son mot? . . . . . .

Luther n'était pas le seul qui le violentait : chacun est maître à certains moments parmi ceux qui se sont soustraits à l'autorité légitime; et le plus modéré est toujours le plus captif. Quand un homme s'est engagé dans un parti pour dire son sentiment avec liberté, et que cet appât trompeur l'a fait renoncer au gouvernement établi; s'il trouve après que le joug s'appesantisse, et que non-seulement le maître qu'il aura choisi, mais encore les compagnons, le tiennent plus sujet qu'auparavant : que n'a-t-il point à souffrir, et faut-il nous étonner des lamentations continuelles de Mélanchton?

(*Ibid.*)

RÉFLEXIONS SUR LA RÉFORME ANGLICANE.

Je ne m'étonne plus que sous un tel archevêque (Cranmer) on ait méprisé la doctrine de ses saints prédécesseurs, d'un saint Dunstan, d'un Lanfranc, d'un saint Anselme, dont les vertus admirables, et en particulier la continence, ont été l'honneur de l'Église. Je ne m'étonne pas qu'on ait effacé du nombre des saints un saint Thomas de Cantorbéry, dont la vie était la condamnation de Thomas Cranmer. Saint Thomas de Cantorbéry résista aux rois iniques; Thomas Cranmer leur prostitua sa conscience, et flatta leurs passions. L'un, banni, privé de ses biens, persécuté dans les siens et dans sa propre personne, et affligé en toutes manières, acheta la liberté glorieuse de dire la vérité, comme il le croyait, par un mépris courageux de la vie et de toutes ses commodités; l'autre, pour plaire à son prince, a passé sa vie

dans une honteuse dissimulation, et n'a cessé d'agir en tout contre sa croyance. L'un combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Église, et en soutenant ses prérogatives, tant celles que Jésus-Christ lui avait acquises par son sang, que celles que les rois pieux lui avaient données, il défendit jusqu'au dehors de cette sainte cité; l'autre en livre aux rois de la terre le dépôt le plus intime, la parole, le culte, les sacrements, les clefs, l'autorité, les censures, la foi même; tout enfin est mis sous le joug, et toute la puissance ecclésiastique étant réunie au trône royal, l'Église n'a plus de force qu'autant qu'il plaît au siècle. L'un enfin, toujours intrépide et toujours pieux pendant sa vie, le fut encore plus à la dernière heure; l'autre, toujours faible et toujours tremblant, l'a été plus que jamais dans les approches de la mort; et à l'âge de soixante-deux ans il a sacrifié à un misérable reste de vie sa foi et sa conscience. Aussi n'a-t-il laissé qu'un nom odieux parmi les hommes; et, pour l'excuser dans son parti même, on n'a que des tours ingénieux que les faits démentent; mais la gloire de saint Thomas de Cantorbéry vivra autant que l'Église; et ses vertus, que la France et l'Angleterre ont révérées comme à l'envi, ne seront jamais oubliées. Plus la cause que ce saint martyr soutenait a paru douteuse et équivoque aux politiques et aux mondains, plus la divine puissance s'est déclarée d'en haut en sa faveur par les châtiments terribles qu'elle exerça sur Henri II, qui avait persécuté le saint prélat; par la pénitence exemplaire de ce prince, qui seule put apaiser l'ire de Dieu, et par des miracles d'un si grand éclat, qu'ils attirèrent, non-seulement les rois d'Angleterre, mais encore les rois de France, à son tombeau; miracles d'ailleurs si continuels et si attestés par

le concours unanime de tous les écrivains du temps, que, pour les révoquer en doute, il faut rejeter toutes les histoires. Cependant la réforme anglicane a rayé un si grand homme du nombre des saints. Mais elle a porté bien plus haut ses attentats; il faut qu'elle dégrade tous les saints qu'elle a eus depuis qu'elle a été chrétienne. Bède, son vénérable historien, ne lui a conté que des fables, ou en tout cas des histoires peu prisées, quand il lui a raconté les merveilles de sa conversion, et la sainteté de ses pasteurs, de ses rois et de ses religieux. Le moine saint Augustin, qui lui a porté l'Évangile, et le pape saint Grégoire, qui l'a envoyé, ne se sauvent pas des mains de la réforme : elle les attaque par ses écrits. Si nous l'en croyons, la mission des saints qui ont fondé l'Église anglicane est l'ouvrage de l'ambition et de la politique des papes; et, en convertissant les Anglais, saint Grégoire, un pape si humble et si saint, a prétendu les assujettir à son siége plutôt qu'à Jésus-Christ. Voilà ce qu'on publie en Angleterre; et la réformation s'établit en foulant aux pieds, jusque dans la source, tout le christianisme de la nation. Mais une nation si savante ne demeurera pas longtemps dans cet éblouissement; le respect qu'elle conserve pour les Pères, et ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité, la ramèneront à la doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la chaire de saint Pierre, d'où elle a reçu le christianisme. Dieu travaille trop puissamment à son salut en lui donnant un roi incomparable en courage comme en piété. Enfin les temps de vengeance et d'illusion passeront, et Dieu écoutera les gémissements de ses saints.

(Livre VII.)

OSIANDRE.

André Osiandre s'était signalé parmi les luthériens par une opinion nouvelle qu'il y avait introduite sur la justification. Il ne voulait pas qu'elle se fît, comme tous les autres protestants le soutenaient, par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes, fondée sur cette parole souvent répétée en Isaïe et en Jérémie : *Le Seigneur est notre justice* [1]. Car de même que, selon lui, nous vivions par la vie substantielle de Dieu et que nous aimions par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, ainsi nous étions justes par sa justice essentielle qui nous était communiquée; à quoi il fallait ajouter la justice du Verbe incarné qui était en nous par la foi, par la parole et par le sacrement. Dès le temps qu'on dressa la confession à Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette prodigieuse doctrine par tout le parti; et il la soutint avec une audace extrême à la face de Luther. Dans l'assemblée de Smalcalde, on fut étonné de sa témérité; mais comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenait un grand rang par son savoir, on le souffrit. Il avait un talent tout particulier pour divertir Luther; et, au retour de la conférence qu'on eut à Marpourg avec les sacramentaires, Mélanchton écrivait à Camerarius : *Osiandre a fort réjoui Luther et nous tous.* C'est qu'il faisait le plaisant, surtout à table, et qu'il y disait de bons mots, mais si profanes, que j'ai peine à les répéter. C'est Calvin qui nous apprend dans une lettre qu'il écrit à Mélanchton, sur le

[1] Isai. xxiii. 6, 16. xxxiii. 16. Jer. xxiii. 6.

sujet de cet homme, « que toutes les fois qu'il trouvait le vin bon dans un festin, il le louait en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même : *Je suis celui qui suis.* » Et encore : *Voici le Fils du Dieu vivant.* Calvin s'était trouvé au banquet où il proférait ces blasphèmes qui lui inspiraient de l'horreur. Mais cependant cela se passait sans qu'on n'en dît mot. Le même Calvin parle d'Osiandre comme « d'un brutal et d'une bête farouche incapable d'être apprivoisée. Pour lui, disait-il, dès la première fois qu'il le vit, il en détesta l'esprit profane et les mœurs infâmes, et il l'avait toujours regardé comme la honte du parti protestant. » C'en était pourtant une des colonnes : l'Église de Nuremberg, une des premières de la secte, l'avait mis à la tête de ses pasteurs dès l'an 1522, et on le trouve partout dans les conférences avec les premiers du parti; mais Calvin s'étonne « qu'on ait pu l'y endurer si longtemps; et on ne comprend pas, après toutes ces fureurs, comment Mélanchton a pu lui donner tant de louanges. »

(Liv. VIII.)

CALVIN.

Je ne sais si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits et à émouvoir les peuples que le fut celui de Luther; mais, après les mouvements excités, il s'éleva en beaucoup de pays, principalement en France, au-dessus de Luther même, et se fit le chef d'un parti qui ne cède guère à celui des luthériens... Genève, qu'il gouverna, ne fut guère moins considérée que Witemberg, où le nouvel Évangile avait commencé; et il se rendit chef du second parti de la nouvelle réforme.

Combien il fut touché de cette gloire; un petit mot qu'il écrit à Mélanchton nous le fait sentir. « Je me re-« connais, dit-il, de beaucoup au-dessous de vous; mais « néanmoins je n'ignore pas en quel endroit de son « théâtre Dieu m'a élevé, et notre amitié ne peut être « violée sans faire tort à l'Église [1]. »

Se voir exposé aux yeux de toute l'Europe comme sur un grand théâtre, s'y voir par son éloquence dans les premiers rangs, et s'y être fait un nom et une autorité qu'on respecte dans un grand parti, Calvin ne s'en peut taire, c'est pour lui un trop doux appas, et c'est celui qui a fait tous les hérétiques.

C'est ce charme secret qui lui a fait dire dans sa réponse à Baudoin, son grand adversaire [2] : « Il me reproche que « je n'ai point d'enfants, et que Dieu m'a ôté un fils qu'il « m'avait donné. Fallait-il me faire ce reproche à moi, qui « ai tant de milliers d'enfants dans toute la chrétienté! » A quoi il ajoute : « Toute la France connaît ma foi irré-« prochable, mon intégrité, ma patience, ma vigilance, « ma modération et mes travaux assidus pour le service « de l'Église; choses qui sont prouvées par tant de mar-« ques illustres dès ma première jeunesse. Il me suffit de « pouvoir par une telle confiance me tenir toujours dans « mon rang jusqu'à la fin de ma vie. »

Il a tant loué la sainte jactance et la magnanimité de Luther, qu'il était difficile qu'il ne l'imitât; encore que, pour éviter le ridicule où tomba Luther, il se piquât surtout d'être modeste, comme un homme qui voulait pouvoir se vanter *d'être sans faste et de ne craindre rien tant que l'ostentation* [3]; de sorte que la différence entre Luther et

[1] Ep. Calv. — [2] Resp. ad Bald. — [3] Def. adv. Vestph.

Calvin, quand ils se vantent, c'est que Luther, qui s'abandonnait à son humeur impétueuse sans jamais prendre aucun soin de se modérer, se louait lui-même comme un emporté; mais les louanges que Calvin se donnait sortaient par force du fond de son cœur, malgré les lois de modération qu'il s'était prescrites, et rompaient violemment toutes ces barrières.

Combien se goûtait-il lui-même, quand il élève si haut « sa frugalité, ses continuels travaux, sa constance dans « les périls, sa vigilance à faire sa charge, son application « infatigable à étendre le règne de Jésus-Christ, son intégrité à défendre la doctrine de piété, et la sérieuse oc« cupation de toute sa vie dans la méditation des choses « célestes [1] ? » Luther n'en a jamais tant dit, et tout ce que ses emportements lui ont tiré de la bouche n'approche pas de ce que Calvin dit froidement de lui-même.

Rien ne le flattait davantage que la gloire de bien écrire; et Westphale luthérien l'ayant appelé déclamateur, « il « a beau faire, dit-il [2], jamais il ne le persuadera à per« sonne; et tout le monde sait combien je sais presser un « argument et combien est précise la brièveté avec la« quelle j'écris. »

C'est se donner en trois mots la plus grande gloire que l'art de bien dire puisse attirer à un homme. Voilà du moins une louange que jamais Luther ne s'était donnée; car, quoiqu'il fût un des orateurs des plus vifs de son siècle, loin de faire jamais semblant de se piquer d'éloquence, il prenait plaisir de dire qu'il était un pauvre moine, nourri dans l'obscurité et dans l'école, qui ne savait point l'art de discourir. Mais Calvin, blessé sur ce

[1] II Def. adv. Vestph. — [2] Ibid.

point, ne se peut tenir; et, aux dépens de sa modestie, il faut qu'il dise que personne ne s'explique plus précisément ni ne raisonne plus fortement que lui.

Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle; mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther; car, encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix, mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire; l'un et l'autre, par leurs talents, se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs; l'un et l'autre, enflés de ces succès, ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredît, et leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures.

(Liv. XIX.)

LE LANGAGE DE L'ÉGLISE ET CELUI DE LA RÉFORME.

L'Église catholique parle ainsi au peuple chrétien : Vous êtes un peuple, un état et une société; mais Jésus-Christ qui est votre roi ne tient rien de vous, et son autorité vient de plus haut; vous n'avez naturellement non plus de droit de lui donner des ministres que de l'instituer lui-même votre prince : ainsi ses ministres qui sont vos pasteurs viennent de plus haut comme lui-même, et il faut qu'ils viennent par un ordre qu'il ait établi. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et la comparaison

que vous pouvez faire entre ce royaume et ceux de la terre est caduque; en un mot, la nature ne vous donne rien qui ait rapport avec Jésus-Christ et son royaume, et vous n'avez aucun droit que celui que vous trouverez dans les lois ou dans les coutumes immémoriales de votre société. Or, ces coutumes immémoriales, à commencer par les temps apostoliques, sont que les pasteurs déjà établis établissent les autres : *Élisez*, disent les apôtres, *et nous établirons* [1] : c'était à Tite à établir les pasteurs de Crète; c'est de Paul, établi par Jésus-Christ, qu'il en avait reçu le pouvoir. *Je vous ai*, dit-il [2], *laissé en Crète pour y établir des prêtres par les villes selon l'ordre que je vous en ai donné.* Au reste, ceux qui vous flattent de la pensée que votre consentement est absolument nécessaire pour établir vos pasteurs ne croient pas ce qu'ils vous disent, puisqu'ils reconnaissent pour vrais pasteurs ceux d'Angleterre, quoique le peuple n'ait aucune part à leur élection. L'exemple de saint Mathias, élu extraordinairement par un sort divin, ne doit pas être tiré à conséquence; et néanmoins tout ne fut pas permis au peuple, et ce fut Pierre, pasteur déjà établi par Jésus-Christ, qui tint l'assemblée : aussi ne fut-ce pas l'élection qui établit Mathias, ce fut le Ciel qui se déclara. Partout ailleurs l'autorité d'établir est déférée aux pasteurs déjà établis : le pouvoir qu'ils ont d'en haut est rendu sensible par l'imposition des mains, cérémonie imposée à leur ordre. C'est ainsi que des pasteurs s'entre-suivent : Jésus-Christ, qui a établi les premiers, a dit qu'il serait toujours avec ceux à qui ils transmettraient leur pouvoir. Vous ne pouvez prendre de pasteurs que dans cette succession, et

[1] Act. VI. 6, 7. — [2] Tit. I. 5.

vous ne devez non plus appréhender qu'elle manque que l'Église même, que la prédication, que les sacrements.

Voilà comme on parle dans l'Église, et les peuples ne présument pas au-dessus de ce qui leur est donné; mais la réforme leur dit tout le contraire : en vous, leur dit-elle, est la source du pouvoir céleste; vous pouvez non-seulement présenter mais établir les pasteurs. S'il fallait prouver ce pouvoir du peuple par les Écritures, on y demeurerait court. Pour se dispenser de cette preuve, on dit au peuple que c'est un droit naturel de toute société; ainsi, que pour en jouir on n'a pas besoin de l'Écriture, et qu'il suffit qu'elle n'ait pas révoqué le droit que la nature a donné. Le tour est adroit, je le confesse; mais prenez-y garde, ô peuples qui vous flattez de cette pensée! Pour se faire un maître sur la terre il suffit de le reconnaître pour tel, et chacun porte ce pouvoir dans sa volonté. Mais il n'en est pas de même pour se faire un Christ, un Sauveur, un Roi céleste, ni pour lui donner ses officiers. Et en effet leur imposerez-vous les mains, vous peuples, à qui l'on dit qu'il appartient de les établir? Ils n'osent; mais on les rassure en leur disant que cette cérémonie d'imposer les mains n'est pas nécessaire. Quoi donc! n'est-ce pas assez, pour la juger nécessaire, qu'on la trouve si souvent dans l'Écriture, et qu'on ne trouve ni dans l'Écriture, ni dans toute la tradition, que jamais il y ait eu pasteur établi d'une autre sorte, ni qu'il y en ait un seul qui n'ait été fait par les autres? N'importe, faites toujours, ô peuples! croyez que le pouvoir de lier et de délier, d'établir et de détruire, est en vous, et que vos pasteurs n'ont de pouvoir que comme vos représentants; que l'autorité de leurs synodes vient de vous; qu'ils ne sont que vos délégués : croyez, dis-je, toutes ces choses, en-

core que vous n'en trouviez pas un seul mot dans l'Écriture; et croyez surtout que lorsque vous vous croirez inspirés de Dieu pour réformer l'Église, dès que vous serez assemblés en quelque manière que ce soit, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de vos pasteurs sans que personne puisse vous ôter cette liberté à cause qu'elle est naturelle. Voilà comme on prêche la réforme; c'est ainsi qu'on met en pièces le christianisme et qu'on prépare la voie à l'antechrist.

(Liv. xv.)

ÉLEVATIONS A DIEU

SUR

TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Les *Élévations sur les Mystères* nous montrent dans le génie de Bossuet un côté tout nouveau. Ce n'est plus cet orateur qui *s'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu*[1], ce n'est plus cette voix *qui foudroie toutes les grandeurs*[2], « ce sont des accents d'une angélique tendresse, d'une « céleste pureté, qui soupirent, loin des bruits du monde, des « hymnes d'adoration et d'amour; c'est un merveilleux commerce « entre Dieu et sa créature, qui s'en approche, qui le contemple, « qui se perd avec délices dans l'incompréhensible, dans l'ineffable « immensité de ses perfections; c'est un entretien mystérieux où « la conscience converse avec elle-même, s'interroge, se répond, « s'écoute, et recueille, dans la partie la plus secrète de nous-« mêmes, loin des illusions des sens, des fantômes de l'imagina-« tion, ces vérités qui s'y révèlent. Non, Fénelon lui-même ne « prête pas à la piété une parole plus élevée, plus vive, plus « touchante[3]. »

[1] Orais. fun. de la reine d'Angleterre. — [2] Ibid. de la duchesse d'Orléans. — [3] M. Patin, *Éloge de Bossuet.*

Malheureusement ce bel ouvrage n'est pas terminé; il s'arrête à la prédication du Sauveur.

Les *Élévations* n'ont été publiées qu'en 1731, par les soins de J.-B. Bossuet, évêque de Troyes, et neveu de l'évêque de Meaux.

L'ÊTRE DE DIEU.

De toute éternité Dieu est, Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il? Je lui réponds : Pourquoi ne serait-il pas? est-ce à cause qu'il est parfait? la perfection est-elle un obstacle à l'être? erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient pas du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit? si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être? Mais, par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit? et pourquoi *le néant, le Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé* [1], pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu; et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

[1] Ps. XIII. 1.

O Dieu! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu, qu'il veut préférer à l'être de Dieu : et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? âme faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence; pleine, dans ta volonté, de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas?

(Élévations sur les Mystères, 1re semaine, 1re élévation.)

LA PERFECTION ET L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

On dit: le parfait n'est pas; le parfait n'est qu'une idée de notre esprit, qui va s'élevant de l'imparfait, qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées; et que l'imparfait en toute façon n'en est qu'une dégradation. Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être? comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive? comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité? et comment le doute ou

l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière; ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait; comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait; voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible; et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible. D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu, et que tant de nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection? D'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme, livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit, embarrassé d'images grossières, ne peut porter la vérité simple. L'homme ignorant croit connaître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même; et il ne veut pas songer qu'être immuable, c'est être, et que changer, c'est n'être pas : or, l'être est, et il est connu devant la privation, qui est non être. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours

les mêmes, il y en a une qui, toujours la même, ne souffre pas de déclin; et celle-là, non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendrons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité, nous trouverons que la perfection est ce que l'on connaît le premier, puisque, comme nous avons vu, on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

(1re Semaine, 2e élévation.)

IMAGES, DANS LA NATURE, DE LA NAISSANCE DU FILS DE DIEU.

Voyez cette délicate vapeur que la mer, doucement touchée du soleil et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, *la sagesse* que Dieu engendre dans l'éternité *est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très-pure émanation de sa clarté* [1].

On peut entendre encore, par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, *dont nul ne se peut cacher* [2], comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le sage cherche par toutes ces comparaisons à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance; et dans le Père et le Fils une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se

[1] Sap. VII. 25. — [2] Ps. XVIII. 7.

trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles; mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paraît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil; elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. « Ainsi, « disait Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu *est la « délicate vapeur, la très-pure émanation*, le vif rejail- « lissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* [1]; » ou, comme parle saint Paul, *c'est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance* [2]. Dès que la lumière est, elle éclate; si l'éclat et la splendeur du soleil ne sont pas éternels, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus; et, par une contraire raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi.

Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres, une lumière qui, n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil; son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

[1] Sap. VII. 25. — [2] Hebr. I. 3.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul : *Le Fils de Dieu,* dit l'Apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père* [1]. Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé ; et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans lui rien ôter ; il en est la parfaite image, *l'empreinte,* l'expression tout entière, non de sa figure, car Dieu n'en a point; mais, comme parle saint Paul, *de sa substance* : selon la force de l'original, on pourrait traduire *de sa personne;* il en porte tous les traits. C'est pourquoi il dit : *Qui me voit, voit mon Père* [2]; et ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi* [3]; *comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît* [4]. Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance, il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels; en sorte que si on pouvait voir le Fils sans voir le Père, on le verrait tout entier dans son Fils.

Mais qui pourrait expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils? Cela n'est pas de cette vie, et tout ce qu'on en peut dire, c'est que, n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père, que le Fils porte empreints dans sa personne, sont de la substance ou de la personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère

[1] Heb. I. 3. — [2] Joan. XIV. 9. — [3] Ibid. v. 26. — [4] Ibid. 21. v.

de tout ce qu'il est, et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La sagesse, éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tache de sa majesté et l'image de sa bonté* [1].

C'est quelque chose de trop grossier, pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet ou que l'expression de la ressemblance dans une image que l'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat; et voici dans de claires eaux et dans un miroir un nouveau secret pour peindre et faire une image : il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original. C'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie, où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite : un même instant le commence et l'achève, et le dessein comme le fini n'est qu'un seul trait.

(2e Semaine, 3e élévation.)

IMAGE PLUS ÉPURÉE DANS LA CRÉATURE RAISONNABLE.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur; un cachet, son expression; une image ou taillée ou peinte, un miroir et les ressemblances que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération; et, afin

[1] Sap. VII. 26.

qu'elle nous fût connue, c'est en nous-même qu'il l'a faite.

Il l'a faite lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme* [1]. Il voulut alors faire quelque chose où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : *Faisons*. Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui; autrement on ne saurait ce que voudrait dire : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance. A notre image*, dans le fond de la nature; *à notre ressemblance*, par la conformité de ses opérations avec la nôtre, éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole, *faisons l'homme à notre image*, que l'homme pense; et penser, c'est concevoir. Toute pensée est conception et expression de quelque chose; toute pensée est l'expression, et par là une conception de celui qui pense, si celui qui pense pense à lui-même et s'entend lui-même; et c'en serait une conception et expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense était parfait, éternel, et s'il était par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accident en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, connaît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui; c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération; car la nature divine ne connaît rien d'imparfait, et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est

[1] Gen. I. 26.

donc ainsi que Dieu est Père; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal; c'est là cette éternelle et parfaite fécondité dont l'excellence nous a ravis, dès que, sous la conduite de la loi, nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original; et concevoir et enfanter comme nous faisons à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

(2e Semaine, 4e élévation.)

DIEU N'EN EST PAS PLUS GRAND NI PLUS HEUREUX POUR AVOIR CRÉÉ L'UNIVERS.

Recueilli en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection et néant, je vois en même temps au-dessus de moi une nature heureuse et parfaite, et je lui dis en moi-même avec le Psalmiste : *Vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes biens* [1]; vous n'avez besoin d'aucuns biens. *Que me sert*, dites-vous par votre prophète, *la multitude de vos victimes* [2]? Tout est à moi; mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi; il me suffit d'être, et je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges; les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, et je n'en ai pas besoin. Mes *œuvres* me *louent* [3]; mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres. Tout me loue imparfaitement, et nulle louange n'est digne de moi que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même et de ma perfection.

Je suis celui qui suis [4] : c'est assez que je sois; tout le

[1] Ps. xv. 2. — [2] Isai. i. 11. — [3] Ps. xviii. 1. — [4] Exod. iii. 14.

reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, et ne peut faire aucune partie de votre grandeur : vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté, et non par besoin. Il vous convient de pouvoir créer tout ce qui vous plaît; car il est de la perfection de votre être, et de l'efficace de votre volonté, non-seulement que vous soyez, mais que tout ce que vous voulez soit ; qu'il soit dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez; et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer. Rien ne commence en vous, et tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire? Tout cet univers que vous avez fait n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, et après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'être manquerait aux choses que vous n'auriez pas voulu faire ; mais rien ne vous manquerait, parce qu'indépendamment de toutes choses vous êtes celui qui est, et qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux et parfait.

O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose! votre Fils et votre Esprit-Saint sont avec vous! Vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette infinie et éternelle communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou, pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages, qui sont comme

vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

(3e Semaine, 2e élévation.)

AVANT LA CRÉATION, RIEN N'ÉTAIT QUE DIEU.

O Dieu! quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte, et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était coéternelle, informe néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection! Aveugles, qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme! c'est quelque perfection que d'être capable de perfection; et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement. *Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice et y jetez ceux qui vous suivent* [1]! dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même? par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance? et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir? ou, s'il se meut de lui-même, quoique encore confusément ou irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, comment donnera la règle à ces mouvements

[1] Matth. xv. 14.

celui qui ne donne pas la force mouvante? Cette nature indomptable échapperait à ses mains; et, ne s'y prêtant jamais tout entière, elle ne pourrait être formée tout entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce, après tout, que cette matière, si parfaite qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être, et si imparfaite qu'elle attende sa perfection d'un autre? Son ornement et sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, et n'aura pas fait la substance? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, et n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées? O chaos et confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matière et ces mouvements qu'on imagine éternellement irréguliers et confus! Ce chaos, cette erreur, cet aveuglement était pourtant dans tous les esprits, et il n'a été dissipé que par ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre*, et par celles-ci : *Dieu a vu toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes* [1]; parce que lui seul en avait fait toute la bonté; toute la bonté, encore un coup, et non-seulement la perfection et la fin, mais encore le commencement.

(3e Semaine, 2e élévation.)

DIEU N'A EU BESOIN DE TROUVER

NI UN LIEU POUR PLACER LE MONDE, NI UN TEMPS POUR Y ASSIGNER LE COMMENCEMENT DE TOUTES CHOSES.

Faible et imbécile que je suis, qui ne vois que des artisans mortels, dont les ouvrages sont soumis au temps, et

[1] Gen. I. 1. 31.

désignent par certains moments le commencement et la fin de leur travail, qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir, et de trouver une place pour y fabriquer et poser leur ouvrage! je veux imaginer la même chose, ou quelque chose de semblable, dans ce tout-puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre; sans songer que, s'il a tout fait, il a fait le temps et le lieu; et que ces deux choses, que tout autre ouvrier que lui doit trouver faites, font elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer, il y a six ou sept mille ans, et avant que le monde fût, comme une succession infinie de révolutions et de moments entre-suivis, dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde; et je ne veux pas comprendre que Dieu, qui fait tout, ne trouve rien de fait dans son ouvrage avant qu'il agisse; qu'ainsi, avant le commencement du monde, il n'y avait rien du tout que Dieu seul; et que dans le rien il n'y a ni succession, ni durée, ni rien qui soit, ni rien qui demeure, ni rien qui passe; parce que le rien est toujours rien, et qu'il n'y a rien hors de Dieu que ce que Dieu fait.

Élevez donc, Seigneur, ma pensée au-dessus de toute image des sens et de la coutume, pour me faire entendre, dans votre éternelle vérité, que vous êtes celui qui est, êtes toujours le même, sans succession ni changement; et que vous faites le changement et la succession partout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvements et toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vous voyez dans votre éternelle intelligence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire, et les nommant, pour ainsi dire, toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire

aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du soleil, a été la première année; et le premier mouvemeut que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le temps a commencé selon ce qu'il vous a plu, et vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite et la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le temps. Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté! vous n'avez besoin d'aucun lieu; vous habitez en vous-même tout entier. Sans autre étendue que celle de vos connaissances, vous savez tout; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout; ou celle de votre être, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement; et ce qui ne peut pas être et qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection et à la plénitude de l'être que vous possédez seul. Qu'ajouterait à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espèce d'étendue locale que ce soit? rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu qui les forme et qui les soutient; et votre vertu, c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir besoin ni de vous étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit; car le lieu ou l'espace est une étendue; et un espace et une étendue, des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien; et si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessai-

rement coéternel, et ne soit pas votre ouvrage. O Dieu ! dissipez ces fausses idées de l'esprit de vos serviteurs ; faites-leur entendre que, sans avoir besoin d'être nulle part ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même ; et que, lorsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, et le temps et le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance ; et enfin que de toute éternité, et avant le commencement, il n'y avait rien du tout que vous seul ; vous seul, encore une fois, vous seul, n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'était pas ; il n'y avait ni temps ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose ; il n'y avait qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire, et cette possibilité ne subsistait que dans votre toute-puissance. Vous êtes donc éternellement ; et parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez ; et parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible ; et il n'est possible radicalement et originairement que parce que vous le pouvez.

(3e Semaine, 3e élévation.)

ACTES DE FOI ET D'AMOUR SUR LA CRÉATION.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! j'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature ; je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité, c'est-à-dire que je vous regarde comme vous êtes ; car vous êtes ce que vous étiez ; la créature a changé ; mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous

regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes ; avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons ! et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles? Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour et la lune pour présider à la nuit ! que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquait ! avant tout cela, que le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant ! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance, *vous* n'avez fait qu'*ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédiction* [1] le ciel et la terre.

O Dieu, que mon âme est pauvre ! c'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre ; ce n'est qu'un chaos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité, et que vous qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'ayez em-

[1] Ps. CLIV. 16.

brasé de votre amour ! O Dieu, soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois ; sans votre secours, je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : *que la lumière soit faite !*

(3e Semaine, 6e élévation.)

SUR LES SINGULARITÉS DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à te *rendre semblable aux bêtes* [1], et souvent te mettre au-dessous, et envier leur état, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *fiat, que cela soit ;* mais par une parole de conseil : *faciamus, faisons* [2]. Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et, pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où reluisait plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre, ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture ; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son créateur ; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureuse. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et vou-

[1] Ps. XLVIII. 13, 21. — [2] Gen. I. 26.

lant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même, à qui il dit : *faisons;* qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle il avait, à la vérité, fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en créant l'homme.

Faisons l'homme à notre image et ressemblance [1]. A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des cieux et des cieux des cieux, et de tous les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'apprend que pour te former il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux cieux, ni aux astres, ni au soleil, ni aux anges mêmes, ni aux archanges, ni aux séraphins qu'il te veut rendre semblable : *faisons*, dit-il, *à notre image;* et pour inculquer davantage : *faisons à notre ressemblance :* qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.... Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si l'on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé....

Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre et à tout ce qui se remue ou rampe dessus [2]. Troisième caractère particulier de la

[1] Gen. I. 26. — [2] Ibid.

création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement ; s'il commande aux animaux, à plus forte raison se commande-t-il à lui-même, et c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avait sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence qu'il applique à quoi il lui plaît ; à sa propre volonté par conséquent, cause de son libre arbitre ; à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, et qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens ; et dans l'origine il était maître absolu de toutes ces choses. Car telle était la puissance de l'image de Dieu en l'âme, qu'elle tenait tout dans la soumission et dans le respect.

(4e Semaine, 5e, 6e et 7e élévations.)

L'EMPIRE DE L'AME SUR LE CORPS.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps ; et sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter, si elles étaient détachées, toute la masse du corps ; les mouvements que je commande se font comme d'eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette

admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre ; tout suit naturellement : j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête : je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux : j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin : et, sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait dès que je veux regarder ou négligemment, et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement ou fixement quelque objet. Qui a donné cet empire à ma volonté, et comment puis-je mouvoir également ce que je connais et ce que je ne connais pas? Je respire sans y penser et en dormant ; et quand je veux, ou je suspends ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule ; elle va aussi à ma volonté ; et encore que je ne connaisse ni la dilatation, ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache pas même si j'en ai une ; il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même ; en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvements, dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse le plus souvent, puisque je ne sais pas si je les fais ou s'il faut les faire. Mais, ô Dieu ! vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul ; et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos

corps; et vous avez établi ce concert inviolable quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

(4e Semaine, 9e élévation.)

JÉSUS-CHRIST DEVANT TOUS LES TEMPS. — THÉOLOGIE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Où vais-je me perdre! dans quelle profondeur! dans quel abîme! Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des Évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* [1], qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son évangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe* [2]; c'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'Annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement était le Verbe*. Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement? C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, *il était;* il ne commençait pas, *il était;* on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était*. Et qu'était-il? qu'était celui qui, sans être fait, et sans avoir de commencement,

[1] Marc. III. 17. — [2] Joan. I. 1.

quand Dieu commença tout, était déjà? Était-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir, à former? Non, ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse; le discours intérieur, sermo; discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose d'une autre par raisonnement; mais discours où est substantiellement toute vérité et qui est la vérité même.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je? Tais-toi, ma raison : et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours, *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Il était, il subsistait; mais non comme quelque chose détachée de Dieu, car *il était en Dieu*. Et comment expliquerons-nous *être en Dieu* [1]? Est-ce y être d'une manière accidentelle, comme notre pensée est en nous? Non, le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc? comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste : *le Verbe était chez Dieu* [2], *apud Deum*, pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est; et cette personne était une personne divine,

[1] Joan. I. 1. — [2] Ibid.

elle était Dieu. Comment Dieu? était-ce Dieu sans origine? Non, car ce Dieu est Fils de Dieu, est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt. *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du Fils unique* [1], ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant, toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons par ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris : le Fils unique qui est dans le sein du Père* [2]. Il en est produit, puisqu'il est fils; il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante : Dieu comme lui, car le Verbe était Dieu; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu comme* lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles, amen* [3] : il est ainsi, dit saint Paul. Ah! je me perds, je n'en puis plus; je ne puis plus dire qu'*amen, il est ainsi, amen.* Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! Mais quelle ignorance! je ne vois rien, et je vois tout; je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu, et je ne le vois pas, *amen, il est ainsi;* voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité que la foi me montre. *Amen, amen, amen*, encore une fois *amen*, à jamais *amen*. . . . . .

Le Verbe au commencement était subsistant en Dieu [4]. Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au commencement du genre humain, *il était*, *hoc erat* [5]. Allez au

[1] Joan. I. 14. — [2] Ibid. 44. — [3] Rom. IX. 5. — [4] Joan. I. 2. — [5] Ibid. I.

premier jour, lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit! » *il était, hoc erat.* Remontez; élevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout était confusion et ténèbres, *hoc erat, il était.* Lorsque les anges furent créés dans la vérité en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point, *il était, hoc erat.* Au commencement, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat,* il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père; *il était.* Et qu'était-il? qui le pourrait dire? *qui nous racontera,* qui nous expliquera *sa génération* [1]? *Il était,* car, comme son Père, il est *celui qui est* [2]; il est le parfait, il est l'existant, le subsistant, et l'être même. Mais qu'était-il? qui le sait? on ne sait rien autre chose sinon qu'*il était*, c'est-à-dire qu'*il était;* mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu, c'est-à-dire qu'il était Dieu et qu'il était Fils.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes [3]. On appelle vie, dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette! On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance. C'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même, et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui donc était la vie; mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *comme*

[1] Is. LIII. 8. — [2] Exod. III. 14. — [3] Joan. I. 4.

le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi [1], il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant, il lui a donné la vie, de sa vive et propre substance : et comme il est la source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est *la lumière qui éclaire tous les hommes;* c'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

(12e Semaine, 7e, 8e et 9e élévations.)

[1] Joan. v. 26.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

Bossuet adressa cet ouvrage aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, le 6 juillet 1695, comme le prouve la lettre qu'il leur écrivit sous cette date, et qui a été conservée. Mais, ainsi que les *Élévations*, il ne fut communiqué au public qu'après la mort du prélat, par les soins de l'évêque de Troyes, qui le fit imprimer en 1731.

Les *Méditations sur l'Évangile* peuvent être regardées comme une suite des *Élévations*, car elles commencent précisément où celles-ci finissent, c'est-à-dire à la prédication du Sauveur. Mais Bossuet n'a développé ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux ouvrages ce qui concerne la Passion, la Croix, la Mort, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ. On ne saurait trop regretter cette perte. Quelles sublimes et touchantes réflexions n'eût-il pas faites sur des mystères si profonds!

LE PRÉCEPTE D'AIMER.

Écoute, Israël; le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force [1]:

[1] Deut. VI. 4, 5.

c'est ainsi que nous lisons dans la loi. Et l'Évangile interprète : *de tout ton esprit, de toute ton intelligence, de toute ta pensée, de toute ta puissance* [1]. Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer, par exemple, le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance ; encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre que, le langage humain étant trop faible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée ; et lisons encore la suite de ce précepte divin dans le Deutéronome, d'où il est pris. *Écoute donc, Israël;* écoute du cœur ; impose silence à toute autre parole et à toute autre pensée. Écoute, en un mot, comme il faut écouter Dieu quand il parle, et encore quand il parle de la principale chose qu'il exige de l'homme. Écoute, ô vrai Israël, ô chrétien, ô juste, ô fidèle ! *Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur :* il n'y en a pas plusieurs en Israël comme dans les autres nations. Il n'y a pas aussi plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur : en un mot, il n'y a pas plusieurs personnes ni plusieurs choses à aimer. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu,* ce Dieu, ce Seigneur unique, *de tout*

[1] Matth. xxii. 27. Marc, xii. 30. Luc, x. 27.

ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, uniquement, comme il est unique; parfaitement, comme il est parfait; en consacrant à ce premier être, principe et moteur de tout, ce qui est aussi le principe et le moteur, en toi-même, de toutes tes affections. Je le veux, Seigneur, et si je le veux, je le fais; car le vouloir, c'est le faire : le vouloir imparfaitement, c'est le faire imparfaitement; le vouloir parfaitement, c'est le vouloir dans la perfection que vous voulez. Rien n'est plus facile; rien n'est plus présent à la volonté que le vouloir.

Ce précepte n'est pas au-dessus de moi, *ni loin* de moi : *il ne faut point monter au ciel ni passer les mers pour le trouver; mais la parole est fort proche de toi*, dit le Seigneur, *dans ta bouche et dans ton cœur pour l'accomplir* [1]. Dans ta bouche, c'est encore trop loin; car pour cela il faut parler, et la bouche et le cœur sont deux; mais dans le cœur : le cœur te suffit : rien n'est plus proche du cœur que le cœur même : et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône et exercer les œuvres de miséricorde, il faut sortir. Si je veux me réconcilier avec mon frère et réchauffer en lui la charité éteinte, il faut le chercher. Si je veux chanter des psaumes, il faut du moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer, que faut-il faire, sinon aimer? O Dieu, que ce précepte est près de moi! Fais-le donc, accomplis-le dans ce moment, ô cœur humain! Il est vrai que pour l'accomplir j'ai besoin de vous, ô Dieu vivant, qui êtes le seul moteur des cœurs, qui seul y inspirez votre saint amour! Mais, ô Dieu! vous m'êtes plus pré-

[1] Deut. xxx. 11, 14.

sent que je ne suis présent à moi-même. O Dieu ! que ce précepte est encore proche de moi par cet endroit-là. Qu'attends-tu donc, ô mon âme? *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom* [1] : *ô Seigneur, qui êtes ma force, je vous aimerai* [2]. Mais, ô Seigneur ! pourquoi dire : Je vous aimerai ; disons dès à présent : Je vous aime. Oh ! que ce précepte est proche de moi ! mais, ô Dieu ! qu'il est loin de moi, d'une autre manière, et quelle est ma maladie ! . . . .

Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer : c'est commencer à aimer que d'aimer à le relire et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu ! j'ai connu et j'ai senti que pour vous aimer il faut être tiré et attiré ; mais comment m'attirez-vous ? est-ce seulement en me manifestant vos beautés, c'est-à-dire en me montrant tout le bien, comme vous disiez à Moïse : « Je te montrerai « tout le bien [3] en me montrant moi-même à toi ? » Hâtez-vous donc, ô Seigneur ! montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection et tout bien, afin que je coure à vous ravi par l'odeur de vos parfums, par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur ! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence? ne suis-je qu'un ignorant qu'il faut instruire? ma volonté n'est-elle pas aussi malade par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités ? Entrez donc au dedans de moi, ô Seigneur ! saisissez-vous du secret et profond ressort d'où partent mes résolutions et mes volontés : remuez, excitez, animez tout, et du dedans de mon cœur, de cette partie

[1] Ps. CII. 1. — [2] Ibid. XVII. 2. — [3] Ex. XXXIII. 19.

intime de moi-même (si je puis parler de cette sorte) qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et pressante délectation qui fait l'amour, ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille, elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai et je serai vraiment fort pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte, ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez;* je veux aimer. Vous dites : *de tout votre cœur;* c'est de tout mon cœur. Vous dites : *de toute votre pensée;* venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes désirs; venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *de toutes vos forces;* c'est-à-dire de toutes ces forces que vous excitez et que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur! je vous suis, je cours de toute ma force pour m'unir à vous. Mais, ô Seigneur! vous fuyez; plus j'approche, plus je vous vois loin. Vous êtes près et vous êtes loin. Vous êtes en moi plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées; vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait où mon cœur se prend. O Dieu! vous êtes donc bien proche. Mais, ô Seigneur! vos lumières vous rendent inaccessible! O vérité! vous croissez à mesure que je vous approche, et sans cesse vous vous retirez à ma faible intelligence. Il faut que je m'aille perdre dans cette nue où vous vous cachez, dans ce point obscur que je vois de loin, d'où vous vous faites sentir.

Dieu si connu et si inconnu, je veux vous aimer au-delà de mes connaissances, comme un être incompréhensible, que l'on ne connaît qu'en s'élevant au-dessus de toutes ses connaissances, sans jamais pouvoir s'élever assez, ni comprendre, ni connaître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour : vous êtes seul digne de vous connaître et de vous aimer. Je m'unis, autant que je le puis, à vos lumières et à vos attraits incompréhensibles; et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O Seigneur, *le silence est votre louange*. David le chantait ainsi dans le psaume LXIV. 1. Et au lieu de ces paroles de la Vulgate : *Te decet hymnus, la louange vous appartient*, l'original porte : *Tibi silentium laus, le silence est votre louange*. Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer, et reconnaître qu'on ne peut rien dire de digne de vous, ni vous aimer comme il faut.

C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu, non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvait, de toutes les forces de Dieu.

(Méditations sur l'Évangile, 43e et 49e jours.)

ENTRÉE TRIOMPHANTE DE JÉSUS-CHRIST DANS JÉRUSALEM [1].

Au jour des Rameaux il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui, avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai

[1] Joan. XII. Matth. XXI. Marc, XI. Luc, XIX.

fils de David qui devait venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie, et le témoignage sincère de cet âge innocent faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi; ils jetaient leurs habits par terre sur son passage; ils coupaient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout, jusqu'aux arbres, semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées on ordonne aux peuples de parer les rues, et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici, tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux : ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture; ce n'était point ces chevaux fougueux attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur, avec cette pompe sacrée, par le

milieu de Jérusalem, jusqu'à la montagne du Temple. Il y paraît comme le Seigneur et comme le Maître, comme le Fils de la maison, le Fils du Dieu qu'on y sert. Ni Salomon, qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officièrent avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçu de pareils honneurs.

(Dernière semaine du Sauveur, 1er jour.)

JÉRUSALEM FIGURE DE L'AME LIVRÉE AU PÉCHÉ.

NOTRE-SEIGNEUR PRÉDIT SES MALHEURS.

Suivons Jésus, et apprenons de saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, en approchant de ses portes, et en la regardant.

Dans les malheurs de Jérusalem nous voyons ceux des âmes qui périssent. *Il viendra* [1], dit Jésus, *un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts.* Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point. On sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille, qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse, qui la serrait tous les jours de plus en plus, ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeaient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse : serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes, la grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée; elle périra de faim, elle sera accablée de ses péchés, et il n'y restera plus pierre sur pierre. Étrange état de cette âme, renversement universel de tout

[1] Luc. XIX. 45.

l'édifice intérieur! Plus de raison ni de partie haute; tout est abruti, tout est corps, tout est sens, tout est abattu et entièrement à terre. Qu'est devenue cette belle architecture qui marquait la main de Dieu? Il n'y a plus pierre sur pierre, ni suite ni liaison dans cette âme; nulle pierre ne tient à une autre, et le désordre y est universel. Pourquoi? le principe en est ôté : Dieu, la crainte, la conscience, ces premières impressions qui font sentir à la créature raisonnable qu'elle a un souverain : ce fondement renversé, que peut-il rester en son entier?

A ce triste spectacle, Jésus ne peut retenir ses larmes. *Si tu savais*, ô âme! *si tu savais!* Il n'achève pas; les sanglots interrompent son discours; sa langue ne peut exprimer l'aveuglement de cette âme : *Si tu savais, du moins en ce jour qui t'est encore donné*, et où Dieu te visite par sa grâce. Il y a un jour que Dieu sait, et après lequel il n'y a plus pour l'âme aucune ressource, *parce que*, dit Jésus, *tu n'as pas connu le temps où Dieu te visitait* [1]. Quand une lumière intérieure te montre tes crimes; quand tu es invitée à donner gloire à Dieu, et que tout crie en toi qu'il faudrait se donner à lui; comme en ce jour de la visite de Jérusalem, tout le monde, et jusqu'aux enfants, criaient au fils de David : si tu n'écoutes, le moment se passe; cette grâce si vive et si forte ne reviendra plus.

Tout ceci est caché à tes yeux [2]. Ton cœur est appesanti, tes yeux sont fermés et obscurcis, tes passions t'aveuglent; un voile obscur est sur tes paupières; un affreux assoupissement les appesantit. O âme! Jésus en pleure, et tu ne pleures pas toi-même! Pleure, pleure, ô spiri-

[1] Luc. XIX. 42, 44. — [2] Ibid. 42.

tuelle Jérusalem! pleure ta perte, du moins en ce jour que le Seigneur te visite d'une manière si admirable; si jusques ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras; ne perds aucun moment de grâce, parce que tu ne sais jamais si ce ne sera pas le dernier qui te sera donné!

(Dernière semaine du Sauveur, 4e jour.)

A DIEU CE QUI EST A DIEU.

A Dieu ce qui est à Dieu [1]. Si une image pouvait sentir, s'il lui venait un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesserait de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle irait sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvait connaître qu'il lui manquât quelque trait, elle irait, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçait quelqu'un, elle n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli; et, si elle y pouvait contribuer, ce serait là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne serait occupée que du désir de lui ressembler; car c'est là son être. Elle n'aurait point d'autre gloire que celle de le faire connaître; elle ne pourrait souffrir qu'on terminât son amour en elle; mais elle ferait tout passer à son original, surtout si son original était en même temps son auteur, parce qu'elle lui devrait l'être en deux manières : elle le devrait à sa main et à son art, qui l'aurait formée; elle le devrait à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance serait dérivée, et ne subsisterait que par ce double emprunt.

[1] Matth. xxii. 21.

Si les portraits de nos peintres étaient animés, ils seraient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur et le roi ou quelque autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter; car à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je représente, et il n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettrait en pièces, et ne saurait à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits nous a faits à sa ressemblance : il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui!

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même? Lui seul se connaît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre : il nous a faits à sa ressemblance ; et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes, jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer, ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus, de faire tout pour lui et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son verbe, son intelligence, sa sagesse, *le caractère de sa substance et le rejaillissement de sa gloire* [1]. Mais que fait-il sur la terre? *Rien,* dit-il, *que ce qu'il voit faire à son Père;* rien de lui-même, rien pour lui-même; *il ne fait que ce que son Père lui découvre; et tout ce que le Père fait, non-seulement le Fils le fait aussi, mais encore il*

[1] Hebr. I. 3.

le fait semblablement [1], avec la même dignité et la même perfection que lui, parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir, ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous, qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même, mais qui sommes faits à l'image et ressemblance, c'est-à-dire qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du Père, mais un ouvrage tiré du néant, où il a gravé son image, nous devons, à notre manière imparfaite et faible, imiter notre modèle qui est Jésus-Christ, et, toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos désirs. *A Dieu ce qui est à Dieu :* c'est la vérité; venons à la pratique. Cette image, qui est notre âme, et toute créature raisonnable repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois, en nous regardant : « De qui est cette image et cette inscription ? » et notre fond lui répondra : « De Dieu. » C'est pour lui que nous étions faits; nous devions porter son empreinte. Le baptême la devait avoir réparée, et c'était là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divers traits que nous devions porter? L'image de Dieu devait être dans ta raison, ô âme chrétienne! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, *ce qui est une idolâtrie* [2]. Toi, tu l'as sacrifiée à ton ventre, dont tu as fait ton dieu. Parlons avec confiance, quand nous parlons avec l'Écriture.

[1] Joan. v. 19 et seq. — [2] Eph. v. 5.

Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire : au lieu de louer et bénir Dieu nuit et jour, nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. « En vérité, en vérité, dira le Sauveur, je ne vous connais pas ; vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-mêmes à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition ; vous êtes l'ouvrage du diable, dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connaît, et dont vous avez suivi les suggestions; *allez au feu éternel qui lui a été préparé* [1]. » O Dieu ! juste juge, où en serai-je ! me connaîtrai-je moi-même, après que mon créateur m'aura méconnu !

(*Ibid.*, 38e et 39e jours.)

JUGEMENT DERNIER.

Quelle journée ! quelle séance ! qui ne tremblera alors? *Devant ce grand Roi assis dans le trône de son jugement, qui dissipera tout le mal par un coup d'œil, qui osera alors se glorifier d'avoir le cœur pur? qui osera dire : Je suis innocent* [2] ? Qui pourra paraître devant celui *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif; *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* [3]. Toutes les consciences seront ouvertes en un instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront tous ceux qui mettaient toute leur confiance à se cacher, *dont les actions étaient honteuses, même à dire et à penser* [4], et qui

[1] Matth xxv. 41. — [2] Prov. xx. 8, 9. — [3] Apoc. II. 28, 23. — [4] Eph. v. 12.

verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes? et ce qui renferme, en un mot, toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs! Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole? Voilà celui que vous appeliez votre Sauveur : quel usage avez-vous fait de ses grâces? Voilà celui que vous attendiez comme votre juge : comment ne tremblez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement? Vous croyiez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps : vous y voilà maintenant devant ce tribunal; la sentence va être prononcée, sans délai, en dernier ressort; et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution... Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies! Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais; et il épargne les uns pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais? ils se cachent ici parmi la foule, et se mêlent avec les bons : là, que toute leur difformité paraîtra, et qu'on les comparera avec les justes *plus resplendissants que le matin* [1], et avec le Fils de l'homme, qui est la justice même, qui les pourra souffrir, et qui pourra se souffrir soi-même? *O montagnes, cachez-nous! ô collines, tombez sur nous* [2]! Dans quelle compagnie es-tu, malheureux! On a honte de se trouver avec un seul scélérat; tu seras avec tous les méchants et tu en augmenteras le nombre infâme; chacun portera sur le front le caractère

[1] Prov. IV. 18. — [2] Luc. XXIII. 30.

de son péché. Oh! comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour, et comparaître devant ce Fils de l'homme?

Qu'attendons-nous davantage? La séparation est faite. Hypocrite, qui cachais si bien ton iniquité, et qui te joignais à la troupe des gens de bien, te voilà tout d'un coup à la gauche, avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec tous ceux qui ont crucifié Jésus-Christ et massacré ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs; avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs; avec ceux dont le seul nom fait horreur; pis que tout cela, avec les démons, qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faut vivre, si c'est là une vie que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant! je t'invoque; c'est en toi que je mets mon espérance : ô néant! reprends-moi dans tes abîmes. Pourquoi en suis-je sorti? par où y rentrerai-je? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disais : Tout meurt avec moi; mon âme s'en ira comme un souffle. La voilà toute vivante; voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance; te voilà tout entier. Mais pourquoi? *pour un opprobre* éternel, *pour voir toujours* [1], et quoi? son crime, son infamie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société, le peuple ennemi, les démons, une implacable justice contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux! que verrez-vous donc alors? Ah! que ne peut-on être aveugle, pour ne point voir ces horreurs! Mais on verra, mais on

[1] Dan. XII. 2.

sentira tout le mal possible, tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché, puisque, si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps; fléchissons la face du juge; prévenons-le par la confession de nos péchés. *Pleurons, pleurons devant celui qui nous a faits* [1]; pleurons avant que de tomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables; pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et avec tous les méchants.

(*Ibid.*, 91e et 92e jours.)

FRUIT DE L'EUCHARISTIE. — VIVRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Mon âme, tu as établi le fondement, tu as cru en simplicité par un simple acte. Épanche-toi maintenant dans la méditation d'un si grand bienfait : développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur votre ennemi, sur le démon, sur le monde; victoire qui vous fait dire : « Le monde vous affligera; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde [2]. » Si vous vous êtes offert pour moi, donc

[1] Ps. XCIV. 6. — [2] Joan. XVI. 33.

vous m'aimez ; car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice, par conséquent avec votre amour ; je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité ; je le ressens tel qu'il est : j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah ! je vois maintenant et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine ; que vous en avez porté les infirmités pour moi ; que c'est pour moi que vous l'avez offerte, qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle ; maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier : vous vous l'appropriez, elle est à vous ; vous la rendrez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre : premièrement pure, sainte, sans tache ; secondement immortelle, glorieuse. Je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur ; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre ; coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur ! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies ! Je m'unis à toutes ; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez ; c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde? rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas ; tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi : la rupture s'est faite de part

et d'autre. Ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait. Je ne puis souffrir le monde, qui, de son côté, ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira encore que je veux lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise! *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi; et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi* [1].

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore; si je ressens les injures, je vis encore; si je suis touché du plaisir, je vis encore; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu! je m'en vais; je ne suis plus de rien; je ne suis plus pour moi : *c'est pour Jésus-Christ que je vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être; c'est le fruit de l'Eucharistie. Ah! que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

(*Ibid.*, 23e jour.)

L'EUCHARISTIE EST LE VIATIQUE DES MOURANTS.

Considérons ici le corps du Sauveur comme le doux viatique des mourants. Je me meurs, mes sens s'éteignent, ma vie s'évanouit : qu'ai-je à désirer en cet état, que quelque chose qui m'ôte la crainte de la mort et me tire de l'esclavage où cette appréhension m'a tenu durant tout le temps de ma vie? Mon Sauveur, on m'apporte votre corps; ce corps immortel, ce corps spiritualisé, je

[1] Gal. II. 19, 20. VI. 14.

le reçois dans le mien : *je ne mourrai pas, je vivrai* [1]; *qui mange ma chair* [2], dites-vous, *aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*. Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer, il restera une impression de vie que rien ne peut effacer. Tous les jours de ma vie je veux communier dans cette espérance : je veux me regarder comme mourant, et je le suis; je veux vous recevoir en viatique. Je ne craindrai point la mort; vous m'affranchissez de la servitude que cette crainte m'imposait. Pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'antidote? Sans vous, la mort est un joug insupportable; avec vous, elle est un remède et un passage à la vie. Que je suis heureux! on m'apporte votre précieux corps! Vous venez chez moi, hôte céleste! c'est à ce coup que je puis dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* [3]. Vous y venez néanmoins, vous y entrez, vous y êtes, et ce n'est pas encore assez pour votre amour; la maison où vous voulez entrer est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort, de cette mort par laquelle la mort a été vaincue, de cette mort qui nous fait dire avec confiance : *O mort! où est ton aiguillon? ô mort! où est ta victoire* [4]? de cette mort par laquelle est accomplie cette parole : *Je romprai votre pacte avec la mort, et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus* [5]. Et encore : *La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme* [6]. *Faites ceci en mémoire de moi;* souvenez-vous de ma mort; *annoncez-la* [7].

O Seigneur, on m'a annoncé la mienne; mais qu'on

[1] Ps. CXVII. 17. — [2] Joan. VI. 55. — [3] Matth. VIII. 8. — [4] I Cor. XV. 55. — [5] Isai. XXVIII. 10. — [6] Ibid. XXV. 8. — [7] I Cor. XI. 24, 25, 26.

m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant, je pourrai chanter avec le Psalmiste : *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi* [1]. Ah ! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré votre royaume ! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie; je dis avec vous mon *in manus : Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains* [2]; *Seigneur Jésus, recevez mon esprit* [3]. Quoi ! vous le venez querir vous-même pour le présenter à votre Père ! C'en est fait : *Tout est consommé* [4]. Je veux mourir comme vous, en disant cette parole : *Tout est consommé;* je n'ai plus rien sur la terre, et votre royaume va être mon partage : *Tout est consommé;* je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus ! A ce coup sera accomplie cette parole : *Qui me mange demeure en moi, et moi en lui* [5]. Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon maître ! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous; vous m'allez marquer de votre sceau. Ah ! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras !

Et ce corps, que deviendra-t-il ? le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau : je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance, mais j'y meurs; j'y meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme

[1] Ps. XXII. 4. — [2] Luc. XXIII. 46. Ps. XXX. 6. — [3] Act. VII. 58. — [4] Joan. XIX. 30. — [5] Ibid. VI. 57.

une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on; et de tout cela il ne reste plus que mon tombeau, où l'on dira que je suis, et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même, et ce reste, tel quel, diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste! oui, si je n'avais pas votre corps pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort, communier comme un mourant, me disposer, à chaque fois, comme si j'allais mourir. Je meurs : fermez-moi les yeux; que je ne voie plus les vanités; enveloppez-moi de ce drap, je n'ai plus besoin d'autre chose; rendez-moi ma pauvreté naturelle, mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps; c'est la où il faut que je retourne; c'est là ma mère qui m'a engendré pour mourir : elle m'enfantera un jour pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort : ce n'est plus qu'un nom; il n'y a de mort que le péché.

(*Ibid.*, 51e jour.)

JÉSUS-CHRIST TAILLE LA BRANCHE CHARGÉE DE FRUIT[1].

Que de choses à retrancher en toi, chrétien! veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu, cette fécondité de mauvais désirs, cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant. Tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser en dehors, et tu deviens tout extérieur.

[1] Joan. xv. 2.

Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons, le trop agir, l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron; laisse-le trancher jusqu'au vif; *le temps de tailler est venu ! tempus putationis advenit* [1]. Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même, car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne qui se repaît d'elle-même. Ame toute pleine d'Adam et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes!

Qui nous dira ce que c'est que cette âme qui ne cesse point d'agir et de pousser, qui en poussant néanmoins ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperait en dehors et ne garderait rien pour le dedans; qui, à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe, avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus, comme sans action, et mettant son action dans le repos avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne, ni oisive ni empressée; mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant

[1] Cant. II. 1.

Jésus. Oh! qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! Quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent, mais comme ces fleuves bénins qui coulent tranquillement et toujours. Tel est *le fleuve qui réjouit la cité de Dieu* : il a une *impétuosité* [1], une force, un mouvement ferme et durable, mais en même temps doux et tranquille : l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le mène à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté, il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force était en quelque sorte dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez, elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus d'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force; et le paisible animal ne

[1] Ps. XLV. 5.

fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'époux qui te dit : *Je t'ai comparée à une belle cavale* [1], et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action, ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou, pour mieux dire, non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin, qui avertit, qui réveille quelquefois, les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal, fait pour être conduit de Dieu, et le porter pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

(La Cène, 2e partie, 1er jour.)

[1] Cant. I. 8.

TRAITÉ DE LA CONCUPISCENCE.

Le *Traité de la Concupiscence* fut imprimé pour la première fois en 1731. Le but de cet ouvrage est de développer ces paroles célèbres de saint Jean : « N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le « monde; car il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, « concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. » Mais il appartient presque autant à la science humaine qu'à la théologie; c'est à la double lumière de la foi et de la raison que Bossuet y sonde les replis du cœur humain, et qu'il découvre dans toute leur profondeur ces plaies honteuses de notre nature, que le péché a faites. La solidité de pensées, la clarté, la précision, la rapidité d'expression, en un mot les qualités philosophiques, sont le moindre mérite de cet opuscule. Ce qui en fait un chef-d'œuvre, c'est encore cette chaleur, cet entraînement qui n'abandonne jamais le style de Bossuet, c'est la part qu'il prend à cette misère qu'il décrit, c'est ce long gémissement que lui fait pousser la loi impérieuse du péché qui est dans nos membres; c'est ce cri de douleur qui rappelle les paroles du grand apôtre : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort?*

DESCRIPTION DE LA CHUTE DE L'HOMME, QUI CONSISTE PRINCIPALEMENT DANS SON ORGUEIL.

On ne comprendra jamais la chute de l'homme sans comprendre la situation de l'âme raisonnable, et le rang

qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles et matériels dont l'âme raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns ou se rabaisser vers les autres, et faisant, par ce moyen, comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu, infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais, afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle même; et c'est là, sans difficulté, sa première attache; car, ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image, c'est là premièrement qu'elle tombe, et saint Augustin a dit très-véritablement que *l'homme, en tombant d'en haut, et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même* [1]. C'est donc là que, perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas; et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs dont il devient le captif; car, le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujetti aux choses exté-

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV. cap. XIII et seq.

rieures et inférieures, il en est lui-même dépendant et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme tout entière : semblable à une eau qui, d'une haute montagne, coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes, l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, et dans ce plaisir des sens qui nous captive. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, et vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous mêmes ; car, comme cette eau qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa chute et y fait une impression profonde, ainsi l'âme tombant sur elle-même fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle qu'elle ne veuille s'assujettir, d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie ; ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien, d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnaître la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

(Chapitre xv.)

O malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil ? et à cela quel remède, puisque encore on se glorifie du remède même? En un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connaissance qu'on a de son indigence et de son néant, et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

(Chapitre XXIII.)

QUI A INSPIRÉ A L'HOMME CETTE PENTE PRODIGIEUSE A S'ATTRIBUER TOUT LE BIEN QU'IL A DE DIEU.

Mon Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, et qui nous l'a inspirée? Qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle et malheureuse inclination, cette pitoyable facilité d'attribuer à nos propres forces et à nos propres efforts, en un mot à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité? Ne sommes-nous pas assez néant pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, et que nous n'avons rien qui ne soit de vous? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant; je ne suis rien, en voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine, et avant toute autre nature, en avait fait une qui devait être la plus belle et la plus parfaite de toutes; c'était la nature angélique; et, dans une nature si parfaite, il s'était comme délecté à faire un ange plus excellent, plus beau, plus parfait que tous les autres; en sorte que, sous Dieu et après Dieu, l'univers ne devait rien voir de

si parfait ni de si beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle intelligence se plut trop à considérer qu'elle était belle. Elle n'était pas, comme l'homme, attachée à un corps; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même et à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Vraiment toute créature n'est rien; et quiconque s'aime soi-même, et sa propre perfection, excepté Dieu qui est seul parfait, se dégrade en pensant s'élever. Que servirent à ce bel ange tant de lumières, dont son entendement était orné? *Il ne demeura pas dans la vérité* [1] où il avait été créé. C'est ce qu'a prononcé la vérité même. Que veut dire cette parole : *Il ne demeura pas dans la vérité?* est-ce qu'il tomba dans l'erreur ou dans l'ignorance? Point du tout : il connaît encore la vérité dans sa chute même; et, comme dit l'apôtre saint Jacques, *lui et ses anges le croient et en tremblent* [2]. Ainsi, ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet ange superbe la vouloir plutôt regarder en soi-même qu'en Dieu, et la perdre en cessant d'en faire sa règle et de l'aimer comme elle veut et doit être aimée, c'est-à-dire comme la maîtresse et la souveraine de tous les esprits.

Ange malheureux, qui êtes comparé à cause de vos lumières à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du ciel* [3]? dit Isaïe; et Ézéchiel : *Vous étiez le sceau de la ressemblance* [4], nulle créature n'était plus semblable à Dieu que vous; *vous étiez plein de sa sagesse et parfait*

[1] Joan. VIII. 44. — [2] Jac. II. 19. — [3] Isai. XIV. 12. — [4] Ezech. XXVIII. 12, 14 et 15.

dans votre beauté; créé dans les délices du paradis de votre Dieu, vous étiez orné, comme d'autant *de pierres précieuses,* de toutes les plus belles connaissances : *l'or* précieux de la charité *vous avait été donné;* et dès votre création vous aviez été préparé à le recevoir; *vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Et quelle est cette iniquité, sinon de vous trop regarder vous-même et de faire votre piége de votre propre excellence?

Une intelligence si lumineuse, qui perçait tout d'un seul regard, avait aussi une force dans sa volonté, qui, dès sa première détermination, fixait ses résolutions et les rendait immuables; qui était l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il l'admire trop, et qu'il en est trop épris, il pèche, et en même temps il se rend inflexible dans le mal; et sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur, encore une fois et cent fois malheur à la créature qui ne veut pas se voir en Dieu, et, se fixant en elle-même, se sépare de la source de son être, qui l'est aussi, par conséquent, de sa perfection et de son bonheur! Ce superbe, qui s'était fait son dieu à lui-même, mit la révolte dans le ciel; et Michel, qui se trouva à la tête de l'ordre où la rébellion faisait peut-être le plus de ravages, s'écria : *Qui est comme Dieu?* D'où lui vient le nom de Michel; Michel, c'est-à-dire qui est comme Dieu? Comme s'il eût dit : Quel est celui qui nous veut paraître comme un autre Dieu, et qui a dit dans son orgueil : *Je m'élèverai jusqu'aux cieux;* je dominerai tous les esprits, et j'*exalterai mon trône par-dessus les astres de Dieu; je monterai sur les nuées les plus hautes,*

dont Dieu fait son char, et *je serai semblable au Très-Haut* [1]? Qui est donc ce nouveau dieu qui se veut ainsi élever au-dessus de nous? Mais il n'y a qu'un seul Dieu; rallions-nous tous à le suivre, disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu?* Car voyez ce que devient tout à coup ce faux dieu qui se voulait faire adorer : Dieu l'a frappé, et il tombe avec les anges ses imitateurs. Toi qui t'élevais au plus haut du ciel, *tu es précipité dans les enfers, dans les cachots les plus profonds : In infernum detraheris, in profundum laci* [2]. Dans sa chute, il conserve tout son orgueil, parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les anges, pour étendre le plus qu'il pouvait ce règne d'orgueil, dont il est le malheureux fondateur, il attaque l'homme, que *Dieu avait mis au-dessous des anges; mais seulement un peu au-dessous*, parce que c'était, après eux, la créature la plus excellente, une créature où l'image de Dieu reluisait comme dans les anges mêmes, quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis* [3].

Cet ange, devenu rebelle, devenu Satan, devenu le diable, vient donc à l'homme dans le paradis où Dieu l'avait fait heureux et saint. Chaque chose qui en touche une autre la pousse par l'endroit par où elle est elle-même le plus en mouvement. Le mouvement par lequel ce mauvais ange est entraîné, c'est l'orgueil; et jamais il n'y en eut, ni il ne peut y en avoir de plus violent ni de plus rapide que le sien. Il pousse donc l'homme par l'endroit par où il était tombé lui-même, et l'impression qu'il lui communique est celle qui était en lui la plus puissante, c'est-à-dire celle de l'orgueil : *Unde cecidit,*

[1] Isai. XIV. 13, 15. — [2] Ibid. 15. — [3] Ps. VIII. 6.

inde dejecit [1]. L'homme se trouva trop faible pour y résister, et l'empire de l'orgueil, qui avait commencé dans le ciel par un seul coup, s'étendit sur toute la terre.

(Chapitre XXIV.)

DE CES PAROLES DE SAINT JEAN :

LE MONDE PASSE, ET SA CONCUPISCENCE PASSE; MAIS CELUI QUI FAIT LA VOLONTÉ DE DIEU DEMEURE ÉTERNELLEMENT.

Après avoir parlé du monde et des plaies de la concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur, et en même temps le remède de tout le désordre, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le monde passe avec sa concupiscence, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* [2]. Comme s'il disait : A quoi vous arrêtez-vous, insensés? au monde? à son éclat? à ses plaisirs? Ne voyez-vous pas que le monde passe? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux; les saisons sont tantôt réglées, tantôt déréglées; les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses; et, pour passer du monde naturel au monde moral, qui est celui qui nous éblouit et qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses, la fortune toujours inconstante. Le monde passe, *la figure de ce monde passe* [3]. Le monde que vous aimez n'est point une vérité, une chose, un corps; c'est une figure, et une figure creuse, volage, légère, que le vent emporte, et, ce qui est encore plus faible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le monde passe, et sa concupiscence. Non-seulement le

[1] S. Aug., serm. CLXIV. — [2] I Joan. II. 17. — [3] I Cor. VII. 31.

monde est variable de soi, mais encore la concupiscence varie elle-même; le changement est des deux côtés. Souvent le monde change pour vous; ceux qui vous favorisaient, qui vous aimaient, ne vous favorisent plus, ne vous aiment plus; mais souvent même, sans qu'ils changent, vous changez; le dégoût vous prend; une passion, un plaisir, un goût en chasse un autre, et de tous côtés vous êtes livré au changement et à l'inconstance. Écoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* [1], une tromperie des yeux; on croit voir ce qu'on ne voit pas; on voit tout avec des yeux malades. Mais vous l'aimiez si éperdument, et maintenant vous ne l'aimez plus! J'étais ébloui, j'avais les yeux fascinés, je les avais troubles. Qui vous avait fasciné les yeux? une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé.

Ajoutez à la déception la folie, la niaiserie, la stupidité : *Fascinatio nugacitatis* [2]. Ajoutez-y l'inconstance de la concupiscence, *inconstantia concupiscentiæ*. Voilà son propre caractère; elle va par des mouvements irréguliers, selon que le vent la pousse. Non-seulement on veut autre chose malade que sain, autre chose dans la jeunesse que dans l'enfance, et autre chose dans l'âge plus avancé que dans la jeunesse, et dans la vieillesse que dans la force de l'âge; autre chose dans le beau temps que dans le mauvais; autre chose pendant la nuit, qui vous présente des idées sombres, que dans le jour qui les dissipe; mais encore dans le même âge, dans le même état, on change sans savoir pourquoi; le sang s'émeut, le corps s'altère, l'humeur varie; on se trouve

[1] Sap. IV. 12. — [2] Ibid.

aujourd'hui tout autre qu'hier, on ne sait pourquoi, si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit, elle désennuie; on change pour n'être pas mieux; mais la nouveauté nous charme pour un moment : *inconstantia concupiscentiæ*.

Prenez garde [1], disait Moïse, *à vos yeux et à vos pensées; ne les suivez pas, car elles vous souilleront sur divers objets.* Souvenons-nous [2], dit saint Paul, *quels nous étions tous autrefois, lorsque nous vivions dans les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées.* Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur; elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour; nous allons au gré de nos désirs; il n'y a plus de pilote; la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre qui, s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène. « Tels, dit-« il, sont les hommes sensuels et voluptueux; ils semblent « se jouer avec les vents, et jouir d'un certain air de « liberté en promenant deçà et delà leurs vagues désirs. » Tels sont donc les hommes du monde; ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur égarement, comme un enfant qui se croit libre, lorsque, échappé à son conducteur, il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme! ne verras-tu jamais ton erreur? Tous ces désirs, qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant

[1] Num. xv. 39. — [2] Ephes. II. 3.

de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux ; il ne faudrait que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme ! c'est de faire la volonté du Seigneur et de t'attacher à sa parole : *Le monde passe, la concupiscence passe* [1], dit saint Jean ; *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement ;* rien ne passe plus, tout est fixe, tout est immuable.

O homme ! tu étais fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité ; tu étais fait pour être avec Dieu un même esprit, et participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend ; au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse et malheureuse te sera donnée ; et l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devait être : *Et factus est malo dignus æterno, qui hoc in se peremit bonum, quod esse posset æternum* [2].

Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfants, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde,* parce que tout y passe et s'en va en pure perte. *Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas, parce que ce qui se voit est temporel, mais les choses qui ne se voient point sont éternelles. Ce moment si court et si léger des afflictions de cette vie,* que nous pleurons tant, et qui nous fait perdre patience, *produira en nous, dans un excès surprenant, l'excès inespéré, et tout le poids éternel d'une gloire qui ne finira jamais* [3].

(Chapitre XXIX.)

[1] I Joan. II. 17. — [2] S. Aug. *De Civit. Dei*, lib. XXI. cap. XII. — [3] II Cor. IV. 17, 18.

DE LA RACINE COMMUNE DE LA TRIPLE CONCUPISCENCE, QUI EST L'AMOUR DE SOI-MÊME :

A QUOI IL FAUT OPPOSER LE SAINT ET PUR AMOUR DE DIEU.

Souvenons-nous, malheureux enfants d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes, et que c'est dans ce malheureux et aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans cet amour de notre excellence propre; puisque c'est celui qui nous fait véritablement dieux à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus mêmes, incapables de porter, je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent, mais encore les vrais biens, qui viennent de Dieu ; parce que, au lieu de nous élever à celui qui nous les donne afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sais comment, de même que s'ils nous étaient propres, ou que nous en fussions les auteurs. Notre libre arbitre, qui a trompé nos premiers parents, nous séduit encore; et parce que vous avez voulu, ô mon Dieu, qu'il concourût à votre grand œuvre, qui est notre sanctification, sans songer que c'est vous, ô moteur secret, qui lui inspirez le bon choix qu'il fait, il s'arrête, je ne sais comment, en lui-même, et croit être quelque chose quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous en vérité; que nous soyons saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres; cachez-nous à nous-mêmes, et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David, *pour voir vos cieux qui sont l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* [1]. Qu'ai-je vu, Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançait, et son approche se faisait connaître par une certaine blancheur qui se répandait de tous côtés : les étoiles avaient disparu, et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et lumineuse par le côté qu'elle tournait vers lui; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté-là, elle reçoit une teinture de lumière : plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit tout entière, elle est dans son plein; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître; le faible croissant diminuait peu à peu, et quand le soleil se fut montré tout entier, la pâle et débile lumière s'évanouissant se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande, et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

[1] Ps. VIII. 4.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez; partout où vos rayons ne pénétrent pas, ce n'est que ténèbres; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnaître de vous toute la lumière que je reçois? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur* [1]? Nous sommes de ceux à qui l'Apôtre a écrit: *Vous avez été autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière en Notre-Seigneur* [2]. Comme s'il eût dit: Si vous étiez par vous-mêmes pleins de sainteté, de vérité et de vertu, si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous aurait jamais quittés. Mais maintenant vous reconnaissez, par tous vos égarements, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en haut; et si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur.

O lumière incompréhensible, par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde, et d'une façon particulière ceux de qui il est écrit : *Marchez comme des enfants de lumière* [3]; outre l'hommage que nous vous devons de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous qui êtes le vrai Père des lumières, nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lu-

[1] Ps. xxvi. 1. — [2] Ephes. v. 8. — [3] Ibid.

mière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre, et s'évanouir devant nous. Oui, Seigneur, toute lumière créée et qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit ce sacrifice de s'anéantir, de disparaître en votre présence, et disparaître principalement à nos propres yeux; en sorte que s'il y a quelque lumière en nous, nous la voyions, non point en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné *pour nous être sagesse et justice, et sainteté, et rédemption* [1]; afin *que celui qui se glorifie se glorifie* non point en lui-même, mais uniquement *en Notre-Seigneur* [2].

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre, et l'oblation pure de la nouvelle alliance, qui vous doit être offerte en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel! autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous, et que vous soyez tout mon amour, car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux; mais, si j'ouvre les yeux pour voir la lumière que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu, qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour; envoyez-moi du plus haut des cieux, et de votre sein éternel, votre Saint-Esprit, ce Dieu d'amour qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez; qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour, d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

[1] I Cor. I. 30, 31. — [2] II. Cor. X. 17.

O Dieu ! votre Saint-Esprit peut seul opérer cette merveille; qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres et mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi, et que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent que vous allumerez au fond de mon âme, sans qu'il m'en demeure rien, s'exhale tout en vapeurs vers le ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me délecte qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur et ma vie, maintenant et aux siècles des siècles.

(Chapitre XXXII.)

DISCOURS

SUR LA VIE CACHÉE EN DIEU.

Ce discours fut composé pour Mme de Luynes, religieuse de Jouarre. C'est l'exposition de ces paroles de saint Paul : « Vous « êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. « Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous « apparaîtrez en gloire avec lui [1]. » Cet opuscule eut le sort de presque tous les ouvrages de piété composés par Bossuet; il ne fut publié qu'après sa mort par les soins de son neveu.

Le *Discours sur la vie cachée en Dieu* est plein de cette douce et pénétrante éloquence qui n'ébranle pas tant l'âme qu'elle en captive et enchaîne, pour ainsi dire, toutes les puissances. On aime à le lire dans la retraite et le silence, loin du bruit du monde, comme on se plaît à croire que Bossuet l'a écrit. C'est sans doute un de ces discours que Dieu, comme il le dit souvent, lui mettait dans l'esprit pendant la nuit, pour celles dont il était chargé de diriger les âmes. Nous donnons ce discours tout entier, parce qu'il nous a été impossible d'en rien retrancher.

Vous êtes morts, à quoi? *au péché.* Vous y êtes morts par le baptême, par la pénitence, par la profession de la vie chrétienne, de la vie religieuse. Vous êtes *morts au péché;*

[1] Aux Coloss. ch. III. v. 3 et 4.

et comment pourriez-vous donc *maintenant y vivre* [1]? Mourez-y donc à jamais et sans retour. Mais, pour mourir parfaitement au péché, il faudrait mourir à toutes nos mauvaises inclinations, à toute la flatterie des sens et de l'orgueil; car tout cela, dans l'Écriture, s'appelle péché, parce qu'il vient du péché, parce qu'il incline au péché, parce qu'il ne nous permet pas d'être absolument sans péché.

Quand est-ce donc que s'accomplira cette parole de saint Paul : *Vous êtes morts*? A quel bienheureux endroit de notre vie? quand serons-nous sans péché? Jamais dans le cours de cette vie, puisque nous avons toujours besoin de dire : *Pardonnez-nous nos péchés.* A qui donc parle saint Paul, quand il dit : *Vous êtes morts*? Est-ce aux esprits bienheureux? Sont-ils morts, et ne sont-ils pas, au contraire, dans la terre des vivants? Sans doute, ce n'est point à eux à qui saint Paul dit : *Vous êtes morts;* c'est à nous, parce qu'encore qu'il y ait en nous quelque reste de péché, le péché a reçu le coup mortel. La convoitise du mal reste en nous, et nous avons à la combattre toute notre vie. Mais nous la tenons atterrée : nous la tenons? mais la tenons-nous atterrée et abattue? Nous le devrions, nous le pouvons avec la grâce de Dieu; et alors elle recevrait le coup mortel; et si, pendant le combat, elle nous donnait quelque atteinte, nous ne cesserions de gémir, de nous humilier, de dire avec saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort* [2]? Vous en êtes donc délivrée, âme chrétienne! vous en êtes délivrée en espérance et en vœu. *Vous êtes morts;* il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de

[1] Rom. VI. 2. — [2] Ibid. VII. 24.

tombeau; il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient bannies à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité; cela est fait : *vous êtes morts.*

Et votre vie est cachée. Ce n'est donc pas une mort entière; c'est ce que disait saint Paul : *Si Jésus-Christ est en vous, votre corps est mort à cause du péché* qui y a régné, et dont les restes y sont encore; *mais votre esprit est vivant à cause de la justice* qui a été répandue dans vos cœurs avec la charité [1]. C'est à raison de cette vie de la justice que saint Paul nous dit aujourd'hui : *Et votre vie est cachée.* Qu'on est heureux, qu'on est tranquille! Affranchi des jugements humains, on ne compte plus pour véritable que ce que Dieu voit en nous, ce qu'il en sait, ce qu'il en juge. Dieu ne juge pas comme l'homme. L'homme ne voit que le visage, que l'extérieur; Dieu pénètre le fond des cœurs. Dieu ne change pas comme l'homme; son jugement n'a point d'inconstance; c'est le seul sur lequel il faut s'appuyer. Qu'on est heureux alors, qu'on est tranquille! On n'est plus ébloui des apparences; on a secoué le joug des opinions; on est uni à la vérité, et on ne dépend que d'elle. On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connaît pas ou l'on m'oublie; tout cela ne me touche pas; je n'en suis pas moins ce que je suis.

L'homme se veut mêler d'être créateur; il me veut donner un être dans son opinion ou dans celle des autres; mais cet être qu'il me veut donner est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre,

[1] Rom. VIII. 10.

une apparence; c'est-à-dire, dans le fond, un néant? Qu'est-ce que mon ombre qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté? Est-ce mon être ou quelque chose de mon être? Ainsi en est-il du jugement des hommes qui veut me suivre partout, me peindre, me figurer, me faire mouvoir à sa fantaisie; et il croit par là me donner une sorte d'être. Mais au fond, je le sens bien, ce n'est qu'une ombre, qu'une lumière changeante qui me prend tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, allonge, apetisse, augmente, diminue cette ombre qui me suit, la fait paraître en diverses sortes à ma présence, et la fait aussi disparaître en se retirant tout à fait, sans que je perde rien du mien. Et qu'est-ce que cette image de moi-même que je vois encore plus expresse, et en apparence plus vive que cette eau courante? Elle se brouille et souvent elle s'efface elle-même; elle disparaît quand cette eau est trouble. Qu'ai-je perdu? rien du tout; qu'un amusement inutile. Ainsi en est-il des opinions, des bruits, des jugements fixes, si vous voulez, où les hommes avaient voulu me donner un être à leur mode. Cependant, non-seulement je m'y amusais comme à un jeu, mais encore je m'y arrêtais comme à une chose sérieuse et véritable; et cette ombre fragile me troublait et m'inquiétait en se changeant; et je croyais perdre quelque chose. Désabusé maintenant d'une erreur dont jamais je ne me devais laisser surprendre, et encore moins entêter, je me contente d'une vie cachée, et je consens que le monde me laisse tel que je suis. Qu'on est tranquille alors! encore un coup, qu'on est heureux!

O homme, qui me louez, que voulez-vous faire? Je ne parle pas de vous, homme malin, qui me louez artificieusement d'un côté, pour montrer mon faible de l'autre; ou

qui me donnez froidement de fades, de faibles louanges, qui sont pires que des blâmes; ou qui me louez fortement, peut-être pour m'attirer de l'envie, ou pour me mener où vous voulez par la louange, ou pour faire dire que j'aime à être loué, et ajouter ce ridicule, le plus grand de tous, aux autres que j'ai déjà! Ce n'est pas de vous que je parle, louangeur faible ou malin, je parle à vous qui me louez de bonne foi, et c'est à vous que je demande : Que voulez-vous faire de moi? me cacher mes défauts, m'empêcher de me corriger, me faire fol de moi-même, m'enfler de mon mérite prétendu? dès là me faire perdre, et m'attirer trois ou quatre fois de la bouche du Sauveur cette terrible sentence : *En vérité, en vérité, je vous le dis; ils ont reçu leur récompense.* Taisez-vous, ami dangereux; montrez-moi plutôt mes faiblesses, ou cessez du moins de m'empêcher d'y être attentif, en m'étourdissant du bruit de vos louanges. Hélas! que j'ai peu de besoin d'être averti de ces vertus, telles quelles, que vous me vantez! Je ne m'en parle que trop à moi-même; je ne m'entretiens d'autre chose; mais à présent je veux changer : *ma vie est cachée;* s'il y a quelque bien en moi, Dieu, qui l'y a mis, qui l'y conserve, le connaît; c'est assez. Je ne veux être connu d'autre que de lui. Je veux me cacher à moi-même. *Malheureux l'homme qui se fie à l'homme* [1], et attend sa gloire de lui! par conséquent malheureux l'homme qui se fie ou qui se plaît à lui-même, parce que lui-même n'est qu'un homme, et un homme à son égard plus trompé et plus trompeur que tous les autres. Taisez-vous donc, pensers trompeurs, qui me faites si grand à mes yeux. *Ma vie est ca-*

[1] Jerem. XVII. 5.

chée; et si je vis véritablement de cette vie chrétienne, dont saint Paul me parle, je ne le sais pas : je l'espère, je le présume de la bonté de Dieu; mais je ne le puis savoir avec certitude.

On me blâme, on me méprise, on m'oublie. Quel est le plus rude à la nature ou plutôt à l'amour-propre? Je ne sais. Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez? Cela lui est indifférent; on n'y songe seulement pas. Peut-être aimerait-on mieux être tenu pour quelque chose étant blâmé, que d'être ce pur néant qu'on laisse là. Vous n'êtes pas fait, vous, dit-on, pour cet oubli du monde, pour cette obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de votre personne, s'il est permis de parler ainsi; vous étiez né pour toute autre chose, ou vous méritiez toute autre chose; que n'occupez-vous quelque place, comme celui-ci, comme celle-là, qui n'ont rien au-dessus de vous? Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe? pour moi ou pour les autres? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi; je n'en voudrais pas si on ne me comparait avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véritable de me regarder moi-même, par rapport avec moi-même, que de m'attacher bassement à l'opinion d'autrui, et en faire dépendre mon bonheur? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. Que ne suis-je, si je ne suis rien que par rapport aux autres hommes aussi indigents que moi? Si, pour être heureux, chacun de nous a besoin de l'estime et du suffrage d'autrui, qu'est-ce autre chose que le genre humain qu'une troupe de pauvres et de misérables, qui croient pouvoir s'enrichir les uns les autres, quoique chacun y sente qu'il n'a rien pour soi, et que tout y soit à l'emprunt?

Vous voulez que je fasse du bruit dans le monde, que je sois dans une place regardée, en un mot qu'on parle de moi. Quoi donc? afin que je dise, comme faisait ce conquérant parmi les travaux immenses que lui causaient ses conquêtes : « Que de maux pour faire parler les Athéniens, pour faire parler des hommes que je méprise en détail, et que je commence à estimer quand ils s'assemblent pour faire du bruit de ce que je fais! » Hélas! encore une fois, que ce que je fais est peu de chose, s'il y faut ce tumultueux concours des hommes et cet assemblage de bizarres jugements pour y donner du prix.

Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite et ces autres distinctions de votre personne : faites paraître vos talents; car pourquoi les enterrer et les enfouir? De quels talents me parlez-vous, et à qui voulez-vous que je les fasse paraître? Aux hommes? Est-ce là un digne objet de mes vœux? Que devient donc cette sentence de saint Paul : *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* [1]? Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paraisse? aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou aux hommes vertueux et pleins de Dieu? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire? Si les derniers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite. Éteignons donc tout désir de plaire à autre qu'à Dieu.

Voulez-vous que je montre mes talents? Quels talents? la véritable et solide vertu, qui n'est autre chose que la piété? Irai-je donc, avec l'hypocrite, sonner de la trompette devant moi? prierai-je dans les coins des rues, afin qu'on me voie? défigurerai-je mon visage, et ferai-je paraître

[1] Gal. I. 10.

mon jeûne par une triste pâleur? oublierai-je, en un mot, cette sentence de Jésus-Christ : Prenez garde! A quoi, mon Sauveur? à ne point faire de péché, à ne scandaliser point votre prochain. Ce n'est pas là ce qu'il veut dire en ce lieu : prenez garde à un plus grand mal que le péché même : prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes pour en être vu; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père céleste [1]. Ces vertus, qu'on veut montrer, sont de vaines et fausses vertus : on aime à cacher les véritables, car on y cherche son devoir, et non pas l'approbation d'autrui; la vérité, et non l'apparence; la satisfaction de la conscience, et non des applaudissements; à être parfait et heureux, et non pas à le paraître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux ne sait ce que c'est de perfection et de félicité. Ces vertus, ces rares talents, que vous voulez que je montre, sont donc ceux que le monde prise : l'esprit, l'agrément, le savoir, l'éloquence, si vous le voulez, la sagesse du gouvernement, l'adresse de manier les esprits, c'est-à-dire, le plus souvent, l'adresse de tromper les hommes, de les mener par leurs passions, par leurs intérêts, de les amuser par des espérances. Hélas! est-ce pour cela que je suis fait? Que je suis donc peu de chose! que ces talents sont vils et de peu de poids! Est-ce la peine de me charger du soin des autres, de mendier leur estime, d'écouter leurs importuns discours, de flatter leurs passions, de les satisfaire quelquefois, de les tromper le plus souvent? car c'est là ce qu'on appelle gouverner les hommes; c'est ce qu'on appelle supériorité de génie, puissance, autorité, crédit; et pour cela je me chargerai

[1] Matth. vi. 1.

devant les hommes de soins infinis, de mille chagrins envers moi-même, et devant Dieu d'un compte terrible? Qui le voudrait faire, s'il n'était trompé par des opinions humaines? ou qui voudrait étaler ces vains talents, s'il considérait qu'ils ne sont rien que l'appât de la vanité, la nourriture de l'amour-propre, la matière des feux éternels? Ah! que ma vie soit cachée, pour n'être point sujette à ces illusions!

Dites ce que vous voudrez : il est beau de savoir forcer l'estime des hommes, de se faire une place où l'on se fasse regarder, ou, si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée, si vous le voulez, disait quelqu'un; mais elle est douce : c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. Est-ce aussi celui du Dieu du ciel? s'en croit-il plus grand, plus heureux pour être loué et adoré? a-t-il besoin de cet encens et l'exige-t-il des hommes et des anges pour autre raison que parce qu'il leur est bon de le lui offrir? Et que dit-il à ceux qui se font des dieux par leur vanité, sinon *qu'il brisera leur fragile image dans sa cité sainte, et la réduira au néant* [1], *afin que nulle chair ne se glorifie devant lui* [2], et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui qui soit?

Et pour ceux qu'il a faits des dieux, véritables en quelque façon, en imprimant sur leur front un caractère de sa puissance, les princes, les magistrats, les grands de la terre, que leur dit-il du haut de son trône, et dans le sein de son éternelle vérité? *J'ai dit : Vous êtes*

[1] Ps. LXXII. 20. — [2] I Cor. I. 30.

des dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-Haut; mais vous mourrez comme les hommes, et comme ont fait tous les autres grands [1]; car personne n'en est échappé. *Terre et poudre, pourquoi donc vous enorgueillissez-vous* [2]? Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit, encore plus terre et cendre au-dedans de l'âme, c'est-à-dire un pur néant, plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de faiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misère; car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences; j'en ressens dans les occasions les effets funestes. Je résiste dans les petites et faibles tentations, par orgueil plutôt que par vertu; et je voudrais bien me pouvoir dire à moi-même que je suis quelque chose, un grand homme, une grande âme, un homme de cœur et de courage. Mais qui m'a dit que je me tiendrais si j'étais plus haut? Est-ce qu'à cause que je serais vain à me produire et téméraire à m'élever, Dieu se croira obligé à me donner des secours extraordinaires? Voilà donc les talents que vous voulez que j'étale: mes faiblesses, mes lâchetés, mes imprudences. Non, non, ma vie est cachée; laissez-moi dans mon néant; laissez-moi décroître aux yeux du monde comme aux miens; que je connaisse le peu que je suis, puisque je n'ai que ce seul moyen de me corriger de mes vices. Les yeux ouverts sur moi-même, sur mes péchés et sur mes défauts, en un mot, sur mon indignité, je jouirai sous les yeux de Dieu de la justice que me fait le monde de me blâmer,

[1] Ps. LXXXI. 6 et 7. — [2] Eccl. X. 9.

de me décrier, de me déchirer, s'il le veut; de me mépriser, de m'oublier, s'il l'aime mieux de la sorte; et de me tenir pour indifférent, pour un rien à son égard. Et plût à Dieu! car je pourrais espérer par là de devenir quelque chose devant Dieu.

Et ma vie est cachée; cachée en Dieu; quel mystère! cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de vie! Oui; cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu, je ne suis vu que de Dieu; je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet : attaché à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrais être; s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être. O Dieu! *mes yeux s'affaiblissent, s'éblouissent, se confondent, à force de regarder en haut* [1]. *Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant que j'espère en vous* [2]! O Seigneur, soutenez ces yeux défaillants, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions, des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre, afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Ajoutez ce qui suit : *In viâ tuâ vivifica me* [3], donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies, que je ne voie pas les vanités; que j'en retire tout jusqu'à mes yeux. C'est par là qu'en m'attachant à vos voies vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

Celui qui aime Dieu, disait saint Paul, *en est connu* [4].

[1] Isai. XXXVIII. 14. — [2] Ps. LXVIII. 4. — [3] Ps. CXVIII. 37. — [4] I Cor. VIII. 3.

Maintenant que vous connaissez Dieu, ou plutôt que vous en êtes connu, comment pouvez-vous retourner à ces faibles et stériles observances où vous voulez vous assujettir de nouveau [1] ? C'est ce que disait saint Paul en parlant des observances de la loi; et on le peut dire de même de tous les stériles attachements de la terre et de toute la gloire du monde. Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connu de lui; que votre vie est cachée en lui; que vous ne voyez que lui, et qu'il est, pour ainsi parler, attentif à vous regarder, comme s'il n'avait que vous à voir : comment pouvez-vous voir autre chose, et comment pouvez-vous souffrir d'autres yeux que les siens?

Et votre vie est cachée en Dieu. Je vous vois donc, Seigneur, et vous me voyez; et plût à Dieu que vous me vissiez de cette tendre et bienheureuse manière dont vous privez justement ceux à qui vous dites : *Je ne vous connais pas* [2]; plût à Dieu que vous me vissiez de cette manière dont vous voyiez votre serviteur Moïse, en lui disant : *Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi* [3], et un peu après : *Je ferai ce que tu demandes, car tu plais à mes yeux, et je te connais par ton nom* [4], c'est-à-dire je t'aime, je t'approuve! Mon Dieu, si vous me connaissez de cette sorte, si vous m'honorez de tels regards, qu'ai-je à désirer davantage? Si vous m'aimez, si vous m'approuvez, qui serait assez insensé pour ne se pas contenter de votre approbation, de vos yeux, de votre faveur? Je ne veux donc autre chose : content de vous voir, ou plutôt d'être vu de vous, je vous dis avec le même Moïse : *Montrez-moi votre gloire.* Mon-

[1] Gal. IV. 9. — [2] Matth. VII. 23. XXV. 12. — [3] Exod. XXXIII. 12. — [4] Ibid. 17.

trez-vous vous-même. Et si vous me répondez comme à lui : *Je te montrerai tout le bien*, tout le bien qui est en moi, et toute ma perfection, tout mon être ; *et je prononcerai mon nom devant ta face, et tu sauras que je suis le Seigneur, qui ai pitié de qui je veux, et qui fais miséricorde à qui il me plaît* [1] ; que me faut-il de plus pour être heureux autant qu'on le peut être sur la terre? Et quand vous me direz comme à Moïse : *Tu ne verras point maintenant ma face ;* tu la verras un jour, mais ce n'en est pas ici le temps ; *car nul mortel ne la peut voir ; mais je te mettrai sur la pierre ;* je t'établirai sur la foi, comme sur un immuable fondement ; *et je te laisserai une petite ouverture,* par laquelle tu pourras voir mon incompréhensible lumière ; *et je mettrai ma main devant toi ;* moi-même je me couvrirai des ouvrages de ma puissance ; *et je passerai devant toi, et je retirerai ma main* un moment, et je te ferai outre-passer tout ce que j'ai fait, *et tu me verras par derrière* [2], obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un rejaillissement de ma lumière ; comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite ; n'est-ce pas de quoi me contenter, en attendant que je voie la beauté de votre face désirable que vous me faites espérer? Qu'ai-je besoin d'autres yeux? N'est-ce pas assez de vos regards et du témoignage secret que vous me rendez quelquefois dans ma conscience, que vous voulez bien vous plaire en moi, et que j'ai trouvé grâce devant vous? Et si cette approbation, si ce témoignage me manque, que mettrai-je à la place, et à quoi me servira le bruit que le monde

[1] Exod. xxxiii. 18, 19. — [2] Ibid. 20, 21, 22, 23.

fera autour de moi? Cette illusion me consolera-t-elle de la perte de la vérité? ou faudra-t-il que je me laisse étourdir moi-même par ce tumulte pour oublier une telle perte, et faire taire ma conscience, qui ne cesse de me la reprocher? Non, non, quand vous cesserez de me regarder, il ne me restera autre chose que de m'aller cacher dans les enfers. Car qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon d'être privé de votre faveur? Qu'aurai-je donc à faire, que d'en pleurer la perte nuit et jour? Et où trouverai-je un lieu assez sombre, assez caché, assez seul, pour m'abandonner à ma douleur et rechercher votre face, pour cacher de nouveau ma vie en vous, ainsi que dit notre Apôtre?

Et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ. Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont en lui;* mais *ils y sont cachés* [1]; c'est le premier pas. Le second, il se cache dans le sein d'une vierge; la merveille de sa conception virginale se trouve cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste et perce-t-il le sein maternel où était ce saint enfant, c'est à la voix de sa mère que cette merveille est opérée. *A votre voix,* dit Élisabeth, *l'enfant a tressailli dans mes entrailles* [2]. Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifestera? Oui, à des bergers; mais, au reste, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, *qu'il est venu dans le monde, et que le monde avait été fait par lui, et que le monde ne le con-*

[1] Col. II. 3. — [2] Luc. I. 44.

naissait pas [1]. Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre : on parle du moins des études des autres enfants ; mais on dit de celui-ci : *Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a jamais étudié* [2], et n'a pas été vu dans les écoles? Il paraît une seule fois à l'âge de douze ans; mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât, *il écoutait les docteurs et les interrogeait* [3], doctement à la vérité, mais il ne paraît pas qu'il décidât, quoique c'était en partie pour cela qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que *tout le monde*, et les docteurs comme les autres, *étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses* [4]; mais il avait commencé par entendre et par demander; et tout cela ne sortait pas de la forme de l'instruction enfantine. Et, quoi qu'il en soit, après avoir éclaté un moment, comme un soleil qui fend une nue épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parents qui le cherchaient : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père? Ils n'entendirent pas ce qu'il leur disait* [5]. Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savait pas encore entièrement elle-même ce que c'était que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale, qu'elle sentait en elle-même; ni sa naissance divine, que l'ange lui avait annoncée; ni son règne, dont le même ange lui avait appris la grandeur et l'éternité; c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on dit de son fils, en paraissant

[1] Joan. I. 10. — [2] Ibid. VII. 15. — [3] Luc. II. 46. — [4] Ibid. 47. — [5] Ibid. 49, 50.

étonnée comme les autres, comme si elle n'en eût point été instruite, ainsi que dit saint Luc : *Son père et sa mère étaient en admiration de tout ce qu'on disait de lui* [1]. Car c'était le temps de cacher ce dépôt qui leur avait été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il était fils d'un charpentier, charpentier lui-même, et travaillant à la boutique de celui qu'on croyait son père; obéissant à ses parents, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfants des autres artisans. Quel était donc alors son état, sinon qu'il était caché en Dieu, ou plutôt que Dieu était caché en lui? et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, si notre vie est cachée en Dieu avec lui.

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paraît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvrait ses mauvaises œuvres, a envoyé de tous côtés, comme de noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportait au monde, et la gloire que lui donnaient ses miracles et sa doctrine. On ne savait que croire de lui : *C'est un prophète, c'est un trompeur; c'est le Christ, ce ne l'est pas; c'est un homme qui aime le plaisir, la bonne chère et le bon vin; c'est un Samaritain* [2], un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint : *il délivre les possédés au nom de Béelzébut, c'est un possédé lui-même* [3], le malin esprit agit en lui. *Peut-il venir quelque chose de bon de Galilée? Nous ne savons*

[1] Luc. II. 33. — [2] Joan. VII. 12, 20, 40, 41. Matth. XI. 19. Luc, XI. 15. — [3] Joan. VIII. 48.

d'où il vient [1], mais certainement *il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat* [2], qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. *Qui est cet homme* qui entre aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple? Nous ne le connaissons point : *et il y avait parmi le peuple une grande dissension sur son sujet* [3]. Qui vous connaissait, ô Jésus? *Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël* [4].

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. *C'était le dernier des hommes; ce n'était pas un homme, mais un ver; il n'avait ni beauté ni figure d'homme* [5]. On ne le connaissait pas; il semble s'être oublié lui-même. *Mon Dieu! mon Dieu!* ce n'est plus son Père : *Pourquoi m'avez-vous délaissé* [6]? Quoi donc! n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disait autrefois : *Je ne suis pas seul, mais nous sommes toujours ensemble, moi et mon Père qui m'a envoyé; et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne me laisse pas seul* [7]? Et maintenant il dit : *Pourquoi me délaissez-vous?* Couvert de nos péchés et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même; et c'est pourquoi le Psalmiste ajoute en son nom : *Mes péchés*, les péchés du monde que je me suis appropriés, *ne me laissent point espérer que vous me sauviez des maux que j'endure* [8]; je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paie tout entière.

Il expire : il descend dans le tombeau, et jusque dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Madeleine ne le trouve plus; elle a perdu jusqu'au cadavre de son

[1] Joan. IX. 16, 29.—[2] Matth. XXI. 10.—[3] Joan. VII. 43.—[4] Isai. XLV. 15. — [5] Ibid. LIII. 34. — [6] Matth. XXVII. 46. Ps. XXI. 1. — [7] Joan. VIII. 16, 29. — [8] Ps. XXI. 2.

maître. Après sa résurrection, il paraît et il disparaît huit ou dix fois ; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux. Nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers ; mais *s'il est la vertu de Dieu pour les croyants, il est scandale aux Juifs, folie aux Gentils. Le monde ne le connaît pas* [1], et ne le veut pas connaître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies du sein même de son Église, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde ; et, jusqu'à ses disciples, tout le méconnaît. *Nul ne le connaît*, dit-il lui-même, *que celui qui garde ses commandements*. Et qui sont ceux qui les gardent ? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô mon Sauveur ! combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Église même ! Les scandales augmentent, et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit : *Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre* [2] ? Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites pas sentir votre puissance. Le genre humain blasphème impunément contre vous ; et, à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque et de plus douteux que votre gloire ; elle ne subsiste qu'en Dieu, où vous êtes caché. Et moi aussi je veux donc être *caché en Dieu avec vous*.

En cet endroit, mon Sauveur, où m'élevez-vous ? Quelle nouvelle lumière me faites-vous paraître ? Je vois l'accomplissement de ce qu'a dit le saint vieillard : *Celui-ci*

[1] Rom. I. 16. I. Cor. I. 23, 24. Joan. I. 10. — [2] Luc. XVIII. 8.

est établi pour être en ruine et en résurrection à plusieurs, et comme un signe de contradiction à toute la terre [1]. Mais, ô mon Sauveur, que vois-je dans ces paroles? un caractère du Christ qui devait venir; un caractère de grandeur, de divinité. C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connaissable par tant d'endroits, et d'être si peu connu; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres, et d'être ignoré de ses créatures. Car il était de sa bonté de se communiquer aux hommes, et de ne se pas laisser sans témoignage; mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes, qui ne daignent, pour ainsi dire, ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il affaire de leur connaissance? Il n'a besoin que de lui; si on le connaît, ce n'est pas une grâce qu'on lui fait, c'est une grâce qu'il fait aux hommes, et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même; et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux, et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux, et le plus grand de tous les maux, de ne le pas glorifier; et, en refusant de le glorifier, ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte, parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnaissant. Qu'importe au soleil qu'on le voie? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée! Malheur aux yeux faibles qui ne la peuvent soutenir! Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant; et il demandera : Qu'est-ce qui me brûle? On lui dira : C'est le soleil! Quoi! ce soleil que je vous entends tous les jours tant louer et tant admirer, c'est lui qui me tourmente! Maudit soit-il! Et il déteste ce bel astre, parce qu'il ne le voit pas; et ne le pas voir sera sa punition; car s'il le

[1] Luc. II. 34.

voyait, lui-même il lui montrerait, avec sa lumière bénigne, où il pourrait se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil, qui, après tout, n'est qu'un grand corps insensible, que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête? Parlons d'une autre lumière, toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme, et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrivera-t-il à l'aveugle volontaire qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres, et de se rendre malheureux. Et vous, ô éternelle lumière, vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat; et vous manifestez votre grandeur en ce que nul ne vous perd que pour son malheur! Vous donc, Père des lumières, vous avez donné à votre Christ un caractère semblable, afin de manifester qu'il était Dieu comme vous, *l'éclat de votre gloire, le rejaillissement de votre lumière, le caractère de votre substance* [1]. *Et il est en ruine aux uns, et en résurrection aux autres;* et, par son éclat immense, *il est en butte aux contradictions* [2]; car quiconque n'a pas la force ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphème.

O mon Dieu, ce qui a paru dans le chef et dans le maître paraît aussi sur les membres et sur les disciples! Le monde superbe n'est pas digne de voir les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, ni de les connaître; et il faut qu'il les méprise et les contredise, et qu'il les mette au rang des insensés, des gens outrés, des gens qui ont un travers et un secret déréglement dans l'esprit; qui font un beau semblant, et au-dedans se nourrissent de

[1] Heb. I. 3. — [2] Luc. II. 34.

gloire ou de vanité, comme les autres. Et que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs? Et vous voulez, par là, leur donner part au caractère de votre Fils et au vôtre. Je veux donc être caché en vous avec Jésus - Christ, jusqu'à ce que la vérité paraisse en triomphe.

Quand Jésus-Christ, votre gloire, apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui [1]. Je ne veux pas paraître quand mon Sauveur ne paraîtra pas. Je ne veux de gloire qu'avec lui; tant qu'il sera caché, je le veux être; car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse, et je n'en veux point, puisque mon Sauveur la méprise, et ne la veut pas. Quand Jésus - Christ paraîtra, je veux paraître, parce que Jésus-Christ paraîtra en moi. *Quand vous verrez arriver ces choses*, et que la gloire de Jésus-Christ sera proche, *regardez et levez la tête; car alors votre rédemption, votre délivrance approche* [2]. La gloire que nous aurons alors sera véritable, parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux, je veux être caché, mais en Dieu avec Jésus-Christ, dans sa crèche, dans ses plaies, dans son tombeau, dans le ciel, où est Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père, sans vouloir paraître sur la terre. Je ne veux plus de louanges; qu'on les rende à Dieu, si je fais bien; si je fais mal, si je m'endors dans mon péché, dans la complaisance du monde enchanté, ou de ses honneurs et de son éclat, ou de ses plaisirs et de ses joies, qu'on me blâme, qu'on me condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je m'endorme

[1] Col. III. 4. — [2] Marc. XIII. 29. Luc. XXI. 28.

dans la mort. Que me profitent ces louanges qu'on me donne? elles achèvent de m'enivrer et de me séduire. Si le monde loue le bien, tant mieux pour lui. *Mes frères* [1], disait ce saint, *ce serait vous porter envie, de ne vouloir pas que vous louassiez les discours où je vous annonce la vérité.* Louez-les donc; car il faut bien que vous les estimiez et les louiez, afin qu'ils vous profitent: je veux donc bien vos louanges, parce que, sans elles, je ne puis vous être utile. Mais pour moi, qu'en ai-je affaire? ma vie et ma conscience me suffisent. L'approbation que vous me donnez vous est utile, mais elle m'est dangereuse. Je la crains, je vous la renvoie, je ne la veux que pour vous; et pour moi, *ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ;* c'est là ma sûreté, c'est là mon repos. *Pour moi* [2], disait saint Paul, *je me mets fort peu en peine d'être jugé par les hommes, ou par le jugement humain.* Les hommes me veulent juger, et ils m'ajournent, pour ainsi dire, devant leur tribunal pour subir leur jugement; mais je ne reconnais pas ce tribunal, et le jour qu'ils ont marqué, comme on fait dans le jugement, pour prononcer leur sentence, ne m'est rien. Qu'on me mette devant ou après celui-ci ou celui-là, au-dessus ou au-dessous; qu'on me mette en pièces, qu'on m'anéantisse comme par un jugement dernier, je me laisse juger sans m'en émouvoir; ou si je m'en émeus, je plains ma faiblesse; car ce n'est pas aux hommes à me juger. *Je ne me juge même pas moi-même* [3]. Le premier des jugements humains, dont je suis désabusé, c'est le mien propre; *car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne me tiens pas justifié pour cela. C'est le Seigneur seul qui me juge* [4]. Soyez

[1] S. Aug. *Serm. Eccl.* — [2] 1 Cor. IV. 3. — [3] Ibid. — [4] Ibid. 4.

donc cachés aux hommes sous les yeux de Dieu, comme *inconnus*, disait le même saint Paul, *et toutefois bien connus*, puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, *et toutefois nous vivons* [1]; et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde* [2], mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles, et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous : tranquilles et indifférents à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche*, du bon ou du mauvais côté; *dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation;* nous allons toujours le même train : *comme tristes*, par la gravité et le sérieux de notre vie, par la tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations; *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout* [3], parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu, qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde; car ce n'est que corruption. *Vanité des vanités*, dit l'Ecclésiaste, *vanité des vanités, et tout est vanité* [4]... *Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme*, ou, comme d'autres traduisent, *c'est le tout de l'homme* [5].

Allez, ma fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit; et vous, qui que vous soyez, à

[1] III Cor. VI. 8, 9. — [2] I Cor. IV. 13. — [3] II Cor. VI. 7, 8, 10. — [4] Eccl. 1, 2. — [5] Ibid. XII. 13.

qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse, ou vivant dans la vie commune, allez à l'instant au pied de l'autel; contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache; demeurez-y en silence; ne lui dites rien; regardez-le, et attendez qu'il vous parle; et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur: Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu, jusqu'à ce que je paraisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi, et ne pense point à paraître que je ne paraisse. Si tu es seul, je serai ta compagnie; si tu es faible, je serai ta force; si tu es pauvre, je serai ton trésor; si tu as faim, je serai ta nourriture; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien. *Je suis à la porte, et je frappe: celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui,* et j'y ferai ma demeure avec mon Père; *et je souperai avec lui, et lui avec moi* [1]; mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. *Et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu, avec la manne cachée dont nul ne connaît le goût, sinon celui qui la reçoit* [2]. *Que celui qui est altéré vienne à moi, et que celui qui voudra reçoive de moi gratuitement l'eau que donne la vie* [3]. Ainsi soit-il, ô Seigneur, qui vivez et régnez, avec le Père et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles! Amen.

[1] Apoc. III. 20. — [2] Ibid. II. 7, 17. — [3] Ibid. XXII. 17.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS

SUR LA COMÉDIE.

Voici à quelle occasion Bossuet composa cet ouvrage. Le poëte Boursault avait fait imprimer à la tête de ses Comédies une apologie du spectacle, qu'il attribuait au Père Caffaro, religieux théatin. Le fait est que la dissertation ne contenait que quelques fragments traduits d'un écrit latin que ce religieux avait composé quelques années auparavant sur cette matière, sans avoir l'intention de le publier. Quoi qu'il en soit, Bossuet, trompé par le bruit public, crut devoir solliciter du religieux la réparation d'un si grand scandale. Il lui écrivit donc une lettre confidentielle. Le Père Caffaro se justifia pleinement dans une réponse pleine d'humilité et de modestie, et ensuite désavoua publiquement les maximes qu'on lui attribuait. Bossuet, de son côté, fut fidèle aux règles de discrétion et de charité qu'il s'était prescrites, et sa lettre au Père Caffaro ne fut connue qu'en 1758. Mais, pour prémunir le public contre la mauvaise impression d'une si fâcheuse affaire, il fit paraître la même année, 1694, ses *Maximes et réflexions sur la Comédie*. Cet ouvrage contient les principes exposés dans sa lettre, avec une explication plus étendue de la doctrine de saint Thomas.

On doit ranger ces quelques pages de Bossuet « parmi ses pre-
« miers titres à la gloire de grand écrivain. Jamais peut-être les
« séductions de l'art dramatique n'ont été peintes avec des couleurs

« plus animées que dans la sévère censure qu'il en a faite. C'est sa « puissance même qu'il redoute; s'il le condamne en chrétien, il « le loue en poëte : comme Platon, il ne l'exile qu'après l'avoir « couronné[1]. »

DES COMÉDIENS ET DE CEUX QUI FRÉQUENTENT LE THÉATRE.

Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre? Quoi, l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précaution pour cet opprobre? L'a-t-elle tenue nuit et jour, pour ainsi parler, sous ses ailes, avec tant de soin, pour la livrer au public, et en faire un écueil de la jeunesse? Qui ne regarde pas ces malheureuses chrétiennes, si elles le sont encore dans une profession si contraire aux vœux de leur baptême; qui, dis-je, ne les considère pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent; elles que leur sexe avait consacrées à la modestie, dont l'infirmité naturelle demandait la sûre retraite d'une maison bien réglée? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre, avec tout l'attirail de la vanité, comme *ces sirènes*[2] dont parle Isaïe, qui font leur demeure *dans les temples de la volupté*, dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. Mais n'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en

[1] M. Patin, *Éloge de Bossuet.* — [2] Isai. XIII. 22.

proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir?...

Vous ne trouvez pas, dites-vous, que les riches qui vont à la comédie soient plus sujets aux grands crimes que les pauvres qui n'y vont pas. Vous n'avez encore qu'à dire que le luxe, que la mollesse, que l'oisiveté, que les excessives délicatesses de la table, et la curieuse recherche du plaisir en toutes choses, ne font aucun mal aux riches, parce que les pauvres, dont l'état est éloigné de tous ces attraits, ne sont pas moins corrompus par l'amour des voluptés. Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre. Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait: « Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer [1]. » Il cherchait, continue-t-il, quelque piége où il prît et où il fût pris; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *vitam sine muscipulis*. Tout en est semé dans ce monde : il fut pris selon son souhait; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait « l'image de ses misères, l'a- « morce et la nourriture de son feu [2]. » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comé-

[1] *Conf.* lib. III. cap. I. — [2] Ibid. cap. II.

die, combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

MALIGNITÉ DE LA CONCUPISCENCE.

Selon la doctrine de saint Augustin [1], cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe, les yeux, et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet : les sens se prêtent la main mutuellement ; le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre, et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Il faut, dit saint Augustin, distinguer, dans l'opération de nos sens, la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment, et enfin l'attachement au plaisir sensible : *libido sentiendi.* De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment ; on en éprouve l'utilité, dit saint Augustin, particulièrement dans le goût qui facilite le choix des aliments et en prépare la digestion ; la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur ; mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu que l'attache

[1] *Conf. Jul.* lib. IV. cap. XIV.

forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence, introduite par le péché, établit son siége. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus. Les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur ces objets, et par où elle en reçoit les impressions; mais ce Père a démontré qu'elle est la même partout, parce que partout c'est le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots, quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte; à la fin, on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en danger évident de tomber avant qu'on tombe; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute. Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées, et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, avec l'auteur de la dissertation, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités, et non-seulement de celles des

tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes, par là, et trop faibles et trop sensibles; pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien; et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête; et, pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord où vous êtes porté sans peine, et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait que tôt après quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

Pour ce qui est de ces *gens de poids et de probité* qui, selon l'auteur de la dissertation, fréquentent les comédies *sans scrupule*, que je crains que leur probité ne soit de celle des sages du monde, qui ne savent s'ils sont chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu lorsqu'ils vivent en gens d'honneur sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ce sont de tels sages et de tels prudents à qui Jésus-Christ déclare que « les secrets de son royaume « sont cachés, et qu'ils sont seulement révélés aux faibles « et aux petits, qui tremblent aux moindres discours qui « viennent flatter leurs cupidités [1]. » Mais ce sont gens, dit

[1] Matth. xi. 25.

l'auteur, *d'une éminente vertu*, et il les compte par milliers. Qu'il est heureux d'en trouver tant sous sa main, et que la voie étroite soit si fréquentée. « Mille « gens, dit-il, d'une éminente vertu, et d'une conscience « fort délicate, pour ne pas dire scrupuleuse, approuvent « la comédie et la fréquentent sans peine. » Ce sont des âmes invulnérables, qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres, sans en être émus; et des gens d'une *si éminente vertu* n'écoutent pas ce que dit saint Paul : « Que celui qui « croit être ferme craigne de tomber [1]; » ils ignorent que, quand ils seraient si forts, et tellement à toute épreuve qu'ils n'auraient rien à craindre pour eux-mêmes, ils auraient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres, selon ce que dit ce même apôtre : « Pourquoi « scandalisez-vous votre frère infirme? ne perdez point, « par votre exemple, celui pour qui Jésus-Christ est mort [2]. » Ils ne savent pas même ce que prononce le même saint Paul : « Que ceux qui consentent au mal y participent [3]. » Des âmes *si délicates et si scrupuleuses* ne sont point touchées de ces règles de la conscience. Que je crains, encore une fois, qu'ils ne soient de ces scrupuleux « qui coulent « le moucheron et qui avalent le chameau [4] »; ou que l'auteur ne nous fasse des vertueux à sa mode, qui croient pouvoir être ensemble au monde et à Jésus-Christ!

[1] I Cor. x. 12. — [2] Rom. xiv. 15. — [3] Ibid. i. 32. — [4] Matth. xxiii. 24.

LES SPECTACLES CONDAMNÉS PAR LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Je ne veux pas me jeter sur les passages des Pères, ni faire une longue dissertation sur un si ample sujet. Je dirai seulement que c'est les lire trop négligemment, que d'assurer, comme fait l'auteur, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps que l'idolâtrie et les scandaleuses et manifestes impudicités. C'est être trop sourd à la vérité de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin. Ils blâment dans les jeux et dans les théâtres l'inutilité, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un chrétien, dont le cœur est le sanctuaire de la paix; ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornements qu'ils mettent au rang des pompes que nous avons abjurées par le baptême, le désir de voir et d'être vu, la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres, la trop grande occupation à des choses vaines, les éclats de rire qui font oublier et la présence de Dieu, et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles, et enfin tout le sérieux de la vie chrétienne. Dites que les Pères ne blâment pas toutes ces choses, et tout cet amas de périls que les théâtres réunissent; dites qu'ils n'y blâment pas même les choses honnêtes qui enveloppent le mal et lui servent d'introducteur; dites que saint Augustin n'a pas déploré dans les comédies ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, et ces larmes que nous arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute

cette illusion qu'il appelle une misérable folie [1]. Parmi ces commotions où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu? qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui et pour lui plaire? qui ne craint pas dans ces folles joies et dans ces folles douleurs d'étouffer en soi l'esprit de prière et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ [2], doit être perpétuel dans un chrétien, du moins en désir et dans la préparation du cœur. On trouvera dans les Pères toutes ces raisons et beaucoup d'autres. Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?

[1] *Conf.* lib. III. cap. II. — [2] Luc. XVIII. 1.

LETTRES.

Nous avons de Bossuet un très-grand nombre de lettres. Les unes peuvent être considérées encore comme des ouvrages de controverse; d'autres sont exclusivement consacrées à la piété; il y en a qui traitent d'affaires ecclésiastiques; plusieurs enfin sont ce qu'on peut appeler des lettres familières. Ce sont celles qui, d'ordinaire, font le mieux voir dans un auteur le côté de l'homme. Parmi ces dernières, il faut placer au premier rang les lettres adressées au maréchal de Bellefonds[1]. On y trouve un aimable abandon, une noble fidélité au malheur, des consolations comme la religion sait en donner, de touchants détails sur la conversion de Mme de la Vallière, et partout une douce mélancolie mêlée à de graves réflexions.

AU MARÉCHAL DE BELLEFONDS.

Sur sa disgrâce[2] et la manière dont il devait la recevoir.

Je ne veux point vous représenter, Monsieur, combien je ressens vivement la perte que j'ai faite en vous per-

[1] Bernard Gigault, marquis de Bellefonds, un des meilleurs généraux de son siècle, signala, par une multitude de beaux exploits, ses vertus militaires. Quoique revêtu de toutes les dignités qui peuvent illustrer un grand personnage, il fut encore plus distingué par sa religion et sa haute piété que par les charges et les emplois qu'il remplit.

[2] M. de Bellefonds éprouva deux disgrâces. Voici quelle fut l'occasion

dant; je ne songe qu'à vous regarder vous-même dans un état de douleur extrême, de vous être trouvé dans des conjonctures où vous avez cru ne pouvoir vous empêcher de déplaire au roi. Ce n'est pas une chose surprenante pour vous, d'être éloigné de la cour et des emplois: votre cœur ne tenait à rien en ce monde-ci qu'à la seule personne du roi. Je vous plains d'autant plus dans le malheur, que vous avez eu de vous croire forcé de le fâcher. Que Dieu est terrible et profond dans les voies qu'il tient sur vous. Il semble qu'il ne vous tient ici, lorsque vous voulez quitter, qu'afin de vous en arracher par un coup soudain, lorsqu'il paraît que vous y êtes le mieux. Regardez, Monsieur, avec les yeux de la foi la conduite de Dieu sur vous; adorez les dispositions de la Providence divine, impénétrables au sens humain; mettez entre ses mains et votre personne et votre famille : quiconque espère en Dieu ne sera pas confondu à jamais. Je le prie d'être votre consolation et votre conseil; je vous offrirai sans cesse à lui. Si vous voyez quelque petit endroit que ce soit, par où je puisse vous être tant soit peu utile, ne m'épargnez pas. La mère Agnès [1] me fera tenir vos lettres. J'étais à Paris, contre mon ordinaire, quand la chose arriva, et je n'arrivai ici qu'après votre départ. Cela me priva de la consolation de vous voir. On attend

de la première, dont il est ici question. Il commandait sous M. de Créqui. Croyant le moment favorable pour attaquer l'ennemi, il en donna avis à son chef; celui-ci n'en tint compte : il insista de nouveau; on ne l'écouta pas. Il crut alors pouvoir s'élever au-dessus des règles ordinaires, et attaqua l'ennemi avec le corps qu'il commandait. Il remporta une victoire complète. Mais M. de Créqui, piqué de la désobéissance de son inférieur, s'en plaignit en cour, et M. de Bellefonds fut exilé.

[1] Sœur du maréchal de Bellefonds, prieure des Carmélites de Saint-Jacques.

les réponses de M. le maréchal de Créqui. Je prie Dieu, encore une fois, qu'il conduise toutes choses à votre salut éternel.

J. BÉNIGNE,
Ancien évêque de Condom.

A Saint-Germain-en-Laye, ce 25 avril 1672.

AU MÊME.

Il le console dans sa disgrâce, et lui donne différents avis pour l'aider à la porter avec courage.

J'ai fait de fréquentes et sérieuses réflexions sur les conduites de Dieu sur vous : elles sont profondes et bien éloignées des pensées des hommes. J'ai fort considéré par quelles voies il vous avait préparé de loin, et ensuite de plus près, à ce qui vous est arrivé. Enfin vous voyez sa main bien marquée : que reste-t-il autre chose que d'abandonner à sa bonté et vous et votre famille ! Je loue la résolution où vous êtes d'attendre en patience ce que la Providence disposera pour vous dégager avec vos créanciers. Vous avez pris les voies droites, malgré toute la prudence humaine qui s'y opposait : la chose a tourné autrement, et vous voilà en état de ne pouvoir presque plus rien faire. Vous êtes donc, par nécessité, dans une aveugle dépendance des ordres de Dieu ; vous ne pouvez répondre à ses desseins qu'en vous abandonnant à lui seul. Confiez-vous à lui, Monsieur, et voyez que tout est à vous, pourvu que vous marchiez avec foi et avec confiance. Dieu vous fait des grâces infinies, de vous donner les sentiments qu'il vous donne. Nous parlerons à fond,

M. de Troisville [1] et moi, sur votre sujet; et je vous ferai savoir toutes mes pensées. Tout ira bien, Monsieur, car Dieu s'en mêle; et, par des coups imprévus, il veut renverser en vous tous les restes de l'esprit du monde, et vous arracher à vous-même. Voilà votre grand ouvrage et la seule chose nécessaire. Lisez l'Évangile, si vous me croyez; et écoutez Dieu en le lisant : il vous parlera au fond du cœur, et une lumière secrète de son Saint-Esprit vous conduira dans toutes vos voies. Je ne cesserai de vous offrir à la divine bonté; et tout ce qui me viendra dans l'esprit pour vous, je le recueillerai avec soin pour vous. Ne m'oubliez pas devant Dieu; et marchons ensemble en foi et en confiance dans la voie de l'éternité, chacun suivant la route qui lui est ouverte.

A Saint-Germain, ce 1er juin 1672.

AU MÊME.

Il l'entretient des grâces que Dieu lui a faites, et lui montre la vanité et le péril de la gloire du monde.

Les miséricordes que Dieu vous fait sont inexprimables. Il vous apprend qu'il est le souverain et le fort qui renverse tout, et le sage à qui cèdent tous les conseils; mais en même temps sa miséricorde et sa bonté se déclarent par-dessus tous ses autres ouvrages, comme disait le Psalmiste : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* [2]. Il vous a élevé aux yeux du monde; il vous a porté par terre; il vous soutient par les sentiments qu'il vous in-

[1] Henri-Joseph de Peyre, comte de Troisville, qu'on prononce Tréville, mort à Paris le 13 août 1708. — [2] Ps. CXLIV. 9.

spire. Un esprit de justice, qui venait de sa grâce, vous avait fait rompre avec le monde : il s'est alors contenté du sacrifice volontaire; il n'a pas voulu l'effet par cette voie. Il fallait que votre dignité vous abattît, et qu'elle vous fît sentir que le monde est aussi amer dans ses dégoûts, qu'il est vain et trompeur dans ses présents.

Mais voyez quelles causes de miséricorde! Il semble que vous n'aviez pas besoin de ces amertumes pour vous dégoûter du monde, dont le goût était comme éteint dans votre cœur; mais Dieu n'a pas voulu qu'il pût revivre; il vous a arraché aux occasions qui font revenir ce goût du monde par l'endroit le plus sensible, c'est-à-dire par la gloire. Quelle campagne voyons-nous? et combien est-on en danger d'être flatté quand on a part à des choses aussi surprenantes que celles qu'on exécute? Et cependant il n'y a rien qui soit plus vain devant Dieu, ni plus criminel, que l'homme qui se glorifie de mettre les hommes sous ses pieds : il arrive souvent, dans de telles victoires, que la chute du victorieux est plus dangereuse que celle du vaincu.

Dieu châtia une orgueilleuse république qui avait mis une partie de sa liberté dans le mépris de la religion et de l'Église. Fasse sa bonté suprême que sa chute l'humilie! fasse cette même bonté que la tête ne tourne pas à ceux dont il se sert pour la châtier! Tous les présents du monde sont malins et font d'autant plus de mal à l'homme, qu'ils lui donnent plus de plaisirs; mais le plus dangereux de tous, c'est la gloire; et rien n'étourdit tant la voix de Dieu, qui parle au-dedans, que le bruit des louanges, surtout lorsque ces louanges, ayant apparemment un sujet réel, font trouver de la vérité dans les flatteries les plus excessives. O malheur! ô malheur! ô mal-

heur ! Dieu veuille préserver d'un si grand mal notre maître et nos amis ! Priez pour eux tous dans la retraite où Dieu vous a mis.

Considérez ceux qui périssent, considérez ceux qui restent : tout vous instruit, tout vous parle. On parlerait de vous à présent par toute la terre ; peut-être en parleriez-vous vous-même à vous-même. Qu'il vaut bien mieux écouter Dieu en silence, et s'oublier soi-même en pensant à lui ! Je souhaite que cet oubli aille jusqu'au point de vous reposer sur lui de toutes choses ; et je le loue de la résolution qu'il vous donne d'attendre en patience que sa volonté se déclare. Il le fera, sans doute ; il préparera secrètement toutes choses pour vous dégager. Je l'en prie de tout mon cœur ; et qu'il vous conduise, par les voies qu'il sait, à la sainte simplicité, qui seule est capable de lui plaire.

M. de Troisville m'a promis de venir passer ici quelques jours, avant que de vous aller voir. Vous ferez la plus grande partie de notre entretien ; il sera ici plus solitaire qu'à *l'Institution* [1]. Priez pour moi, je vous en conjure, et croyez que je ne vous oublie pas.

A Saint-Germain, ce 30 juin 1672.

[1] L'Institution des Pères de l'Oratoire, où M. de Troisville s'était retiré.

AU MÊME.

Il lui détaille les raisons qui l'ont porté à accepter l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais; lui marque l'usage qu'il prétend faire de ses revenus; se justifie sur ce qu'on a blâmé dans sa conduite; lui parle de la conversion de M. de Troisville; l'entretient des heureuses dispositions de M. le Dauphin, et des dangers auxquels il est exposé, et lui témoigne combien il espère d'heureux effets de son livre de *l'Exposition*.

Je commencerai ma réponse par où vous avez commencé votre lettre du 28 août. Je ne m'attends à aucune conjouissance sur les fortunes du monde, étant de ceux à qui Dieu a ouvert les yeux pour en découvrir la vanité. L'abbaye que le roi m'a donnée me tire d'un embarras et d'un soin qui ne peut pas compatir longtemps avec les pensées que je suis obligé d'avoir. N'ayez pas peur que j'augmente mondainement ma dépense : la table ne convient ni à mon état ni à mon humeur. Mes parents ne profiteront point du bien de l'Église. Je paierai mes dettes le plus tôt que je pourrai : elles sont pour la plupart contractées pour des dépenses nécessaires, même dans l'ordre ecclésiastique : ce sont des bulles, des ornements et autres choses de cette nature. Pour ce qui est des bénéfices, assurément ils sont destinés pour ceux qui servent dans l'Église. Quand je n'aurai que ce qu'il faut pour soutenir mon état, je ne sais si je dois en avoir du scrupule. Je ne veux pas aller au delà; et Dieu sait que je ne songe point à m'élever. Quand j'aurai achevé mon service ici, je suis prêt à me retirer sans peine, et à travailler aussi, si Dieu m'y appelle. Quant à ce nécessaire pour soutenir son état, il est malaisé de le déterminer ici fort précisément, à cause des dépenses imprévues. Je

n'ai, que je sache, aucun attachement aux richesses; et je puis peut-être me passer de beaucoup de commodités; mais je ne me sens pas encore assez habile pour trouver tout le nécessaire, si je n'avais précisément que le nécessaire; et je perdrais plus de la moitié de mon esprit, si j'étais à l'étroit dans mon domestique. L'expérience me fera connaître de quoi je me puis passer; alors je prendrai mes résolutions, et je tâcherai de n'aller pas au jugement de Dieu avec une question problématique sur la conscience.

Je vous serai fort obligé de m'écrire souvent de la manière que vous avez faite. Ce n'était pas une chose possible de me tirer d'affaire par les moyens dont vous me parlez. Je tâcherai qu'à la fin tout l'ordre de ma conduite tourne à l'édification de l'Église. Je sais qu'on y a blâmé certaines choses sans lesquelles je vois tous les jours que je n'aurais fait aucun bien. J'aime la régularité; mais il y a certains états où il est fort malaisé de la garder si étroite. Si un certain fonds de bonne intention domine dans les cœurs, tôt ou tard il y paraît dans la vie; on ne peut pas tout faire d'abord. Nous avons souvent parlé de ces choses, M. de Grenoble [1] et moi; nous sommes assez convenus des maximes. Je prie Dieu qu'il me fasse la grâce d'imiter sa sainte conduite.

Je me réjouis avec vous, et avec M. de Troisville, de ce que vous serez tous deux ensemble; je vous porte souvent devant Dieu tous les deux. Consolez-vous ensemble, avec l'Écriture, de toutes les misères de ce lieu d'exil. Vous ne pouvez suivre une meilleure conduite que celle de M. de Grenoble : je veux bien venir en second, je veux dire pour les lumières, mais non pour l'affection.

[1] Étienne Le Camus, évêque de Grenoble en 1671, depuis cardinal, mort en 1707.

Le livre qu'on a écrit contre moi servira considérablement à notre cause. Je répondrai quelque chose, non pour faire des contredits, mais pour aider nos frères à ouvrir les yeux. Hélas! que les hommes les ont fermés! J'ai peur que l'habitude de voir des aveugles et des endurcis ne fasse qu'on perde quelque chose de l'horreur et de la crainte d'un si grand mal. Quelles glaces et quelles ténèbres! On n'a ni oreilles, ni yeux, ni cœur, ni esprit, ni raison pour Dieu. Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur; car les eaux ont passé par-dessus nos têtes et pénètrent jusqu'à nos entrailles! Je laisse aller ma main où elle veut; et mon cœur cependant s'épanche en admirant les miséricordes que Dieu vous a faites, en des manières si différentes, à vous et à M. de Troisville.

J'interromps, pour vous prier de lui dire que j'ai fait ses remerciements au roi, qui les a bien reçus. Il me demanda s'il était bien affermi; je lui dis que je le voyais fort désireux de son salut, et y travailler avec soin; que les grâces que Dieu lui faisait étaient grandes. Il s'enquit qui l'avait converti. Je répliquai : une profonde considération sur les misères et sur ses vanités souvent repassées dans l'esprit; j'ajoutai que m'ayant communiqué son dessein, j'avais tâché de l'affermir dans de si bonnes pensées.

Il faut que je vous dise un mot de Monseigneur le Dauphin. Je vois, ce me semble, en lui le commencement de grandes grâces, une simplicité, une droiture et un principe de bonté : parmi ses rapidités, une attention aux mystères, je ne sais quoi qui se jette au milieu des distractions pour le rappeler à Dieu. Vous seriez ravi si je vous disais les questions qu'il me fait, et le désir qu'il me fait paraître de bien servir Dieu. Mais le monde, le monde,

le monde, les plaisirs, les mauvais conseils, les mauvais exemples! Sauvez-nous, Seigneur; sauvez-nous. J'espère en votre bonté et en votre grâce : vous avez bien préservé les enfants de la fournaise; mais vous envoyâtes votre ange. Et moi, hélas! qui suis-je? humilité, tremblement, enfoncement dans son néant propre, confiance, persévérance, travail assidu, patience. Abandonnons-nous à Dieu sans réserve et tâchons de vivre selon l'Évangile. Écoutons sans cesse cette parole : « Or, il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porrò unum est necessarium* [1]. »

Je ne demande pas mieux que d'entretenir à fond Mme de Schomberg. Tôt ou tard mon petit ouvrage [2] servira aux huguenots : la contradiction de deçà et l'approbation incroyable qu'il reçoit à Rome, me font comme voir, d'un côté, le diable qui le traverse, et de l'autre, Dieu qui le soutient.

Je ne finirais pas si je ne me retenais. Je ne parle point ici; il faut donc bien que j'écrive, et que j'écrive, et que j'écrive. Eh! ne voilà-t-il pas un beau style pour un si grand prédicateur? Riez de ma simplicité et de mon enfance, qui cherche encore des jeux. J'embrasse M. de Troisville. On me reproche tous les jours que je le laisse à l'abandon à ces messieurs : je soutiens toujours qu'il est de mon parti, et sérieusement. Quand sa théologie sera parvenue jusqu'à examiner les questions de la grâce, je lui demande une heure ou deux d'audience, et, en attendant, une grande suspension de jugement et de pensées. Priez pour mon enfant et pour moi.

A Versailles, ce 9 septembre 1672.

[1] Luc. x. 42. — [2] L'*Exposition de la Foi catholique*.

AU MÊME.

Il lui montre comment tout dans le monde tourne à bien au chrétien, et lui parle de M. de Troisville et de M. le Dauphin.

Dieu vous tient par la main au dehors, et il vous change puissamment et insensiblement au dedans. Laissez-vous conduire, laissez-vous abattre; apprenez à renaître et à vous oublier tous les jours vous-même. Tout le monde est plein de tentations et d'instructions : sés attraits engagent les uns, ses bizarreries éclairent les autres. Le chrétien se voit au milieu de tout; et s'il se tourne à Dieu, tout lui tourne à bien. Les chutes, les aveuglements, les vanités, les bassesses, les fausses hauteurs qui l'environnent, le réveillent en lui-même. Tout l'étonne, et rien ne l'étonne; il s'attend à tout, de peur d'être surpris au dépourvu; et ne se fonde sur rien que sur Dieu, de peur qu'un appui indigne de lui n'ébranle sa fermeté. J'ai eu une singulière et extraordinaire consolation de tenir ici quelques jours M. de Troisville. Je trouve que tout va bien, excepté qu'il s'est laissé emporter par le désir de savoir plus tôt qu'il ne fallait, et il a fait bien des pas dont il aura peine à revenir; cela soit dit entre nous. Je lui ai parlé sincèrement et bonnement, j'espère qu'il reviendra, et je le suivrai de près. Dieu veuille bénir mes desseins; ils sont bons, mais mes péchés sont un grand obstacle au succès; je lui demande continuellement pour vous sa sainte grâce.

Monseigneur le Dauphin se fait tous les jours fort joli; j'espère que le roi et la reine le trouveront fort avancé à

leur retour. Nous sommes fort en inquiétude de la santé de la reine.

A Saint-Germain, ce 7 juillet 1673.

AU MÊME.

Il lui parle des ménagements qu'exigeait la faiblesse de la duchesse de la Vallière, lui marque les raisons qu'elle avait de retarder l'exécution de son dessein, et lui rend compte de ce qu'il a fait pour en faciliter l'accomplissement.

Ne laissez pas, s'il vous plaît, finir l'année sans me donner de vos nouvelles; j'ai un extrême désir d'en apprendre. J'ai vu plusieurs fois, depuis votre départ, Mme la duchesse de la Vallière; je la trouve dans de très-bonnes dispositions, qui, à ce que j'espère, auront leur effet. Un naturel un peu plus fort que le sien aurait déjà fait plus de pas; mais il ne faut point l'engager à plus qu'elle ne pourrait soutenir. C'est pourquoi, ayant vu qu'on souhaitait avec ardeur du retardement à l'exécution de son dessein, jusqu'au départ de la cour, et que peut-être on pourrait employer l'autorité à quelque chose de plus, si on rompait subitement, j'ai été assez d'avis qu'on assurât le principal, et qu'on rompît peu à peu des liens qu'une main plus forte que la sienne aurait brisés tout à coup. Ce qui me paraît de très-bon en elle, c'est qu'elle n'est effrayée d'aucune des circonstances de la condition qu'elle a résolu d'embrasser, et que son dessein s'affermit de jour en jour. Je fais ce que je puis pour entretenir de si saintes dispositions; et si je trouve quelque occasion d'avancer les choses, je ne la manquerai pas. Du reste, tout va ici à l'ordinaire. M. de Turenne y est arrivé avec

une grande augmentation d'embonpoint. Il est fort content du roi, et le roi de lui. Mme la duchesse de la Vallière m'a obligé de traiter le chapitre de sa vocation avec Mme de Montespan. J'ai dit ce que je devais; et j'ai, autant que j'ai pu, fait connaître le tort qu'on aurait de la troubler dans ses bons desseins. On ne se soucie pas beaucoup de la retraite; mais il semble que les Carmélites font peur. On a couvert, autant qu'on a pu, cette résolution d'un grand ridicule : j'espère que la suite en fera prendre d'autres idées. Le roi a bien su qu'on m'avait parlé, et Sa Majesté ne m'en ayant rien dit, je suis aussi demeuré jusqu'ici dans le silence. Je conseille fort à Mme la duchesse de vider ses affaires au plus tôt. Elle a beaucoup de peine à parler au roi, et remet de jour en jour. M. de Colbert, à qui elle s'est adressée pour le temporel, ne la tirera d'affaire que fort lentement, si elle n'agit avec un peu plus de vigueur qu'elle n'a accoutumé.

Vivez avec Dieu et sous ses yeux; que l'action du dehors laisse, s'il se peut, le repos au dedans; prenez garde de revivre, et songez où est la véritable vie. Je prie Dieu qu'il vous protége et qu'il vous dirige.

A Saint-Germain, ce 25 décembre 1673.

AU MÊME.

Sur Mme de la Vallière, et sur les funestes effets de la contagion du siècle.

J'ai reçu votre lettre, et j'ai rendu moi-même à Mme la duchesse la lettre que vous m'avez adressée pour elle. Le monde lui fait de grandes traverses, et Dieu de grandes miséricordes; j'espère qu'il l'emportera, et que nous la

verrons un jour dans un haut degré de sainteté. C'est de sa chambre que je vous écris. Elle m'a fait voir votre lettre, où j'ai vu des traits puissants de M. de Grenoble.

Hélas! quand réparerons-nous le mal que nous faisons et que nous faisons faire? Toutes nos paroles et tous nos regards sont féconds en maux, et les répandent de tous côtés : aux uns nous causons du chagrin; nous portons les autres à aimer le monde. Nous témoignons ou des attachements faibles, ou des dégoûts dédaigneux : nous n'avons rien de mesuré, parce que nous n'avons pas en nous la charité qui règle tout; et notre déréglement dérègle les autres. Nous inspirons insensiblement ce que nous sentons en nous-mêmes, et nous paraissons en tout nous aïmer si fort, que nous poussons par là tous les autres à s'aimer eux-mêmes. Voilà ce qui s'appelle la contagion du siècle; car il y a une corruption qu'on fait dans les autres de dessein : celle-là est fort grossière et se peut aisément apercevoir. Mais cette autre sorte de corruption que nous inspirons sans y penser, qui se communique en nous voyant faire les uns les autres, qui se répand par l'air du visage et jusque par le son de la voix, c'est celle-là, plus que toutes les autres, qui doit nous faire écrier souvent : « Ah! qui connaît les péchés? Pardonnez-moi, Seigneur, les fautes cachées et celles que je fais commettre aux autres. » Jusqu'à ce que la vérité règne en nous, le mensonge et la vanité sortent de nous de toutes parts, pour infecter tout ce qui nous environne.

Je crois que, parmi le tumulte où vous êtes, vous êtes encore plus loin de cette corruption qu'on n'est ici. L'action nous fait un peu sortir de nous-mêmes; mais que nous y rentrons bien vite et que nous nous y enfonçons bien avant! Cependant c'est s'abîmer dans la

mort que de se chercher soi-même : sortir de soi-même pour aller à Dieu, c'est la vie.

A Saint-Germain, ce 27 janvier 1674.

AU MÊME.

Il lui explique de quelle manière une âme peut conserver le repos au milieu de l'agitation des affaires.

J'ai rendu vos lettres à Mme la duchesse de la Vallière : il me semble qu'elles font un bon effet. Elle est toujours dans les mêmes dispositions; et il me semble qu'elle avance un peu ses affaires à sa manière, doucement et lentement. Mais, si je ne me trompe, la force de Dieu soutient intérieurement son action; et la droiture qui me paraît dans son cœur entraînera tout. Pour vous, Monsieur, que vous dirai-je? J'ai été touché des sentiments que Dieu vous inspire; mais, quoiqu'il soit rare de bien penser sur les choses de piété, qu'on ne veut guère toute pure, il est encore beaucoup plus rare et plus difficile de bien faire; mais surtout comment trouver ce repos et cette consistance d'âme dans le mouvement et dans les affaires, puisqu'il est vrai qu'elles ont cela de malin, qu'elles font perdre la vue de Dieu? Je conçois un état que je ne puis presque exprimer; je le vois de loin pour la pratique, bien que j'en sente la vérité dans la spéculation. Une âme qui se sent n'être rien, et qui est contente de son néant, en sort néanmoins par un ordre qu'elle a sujet de croire émané de Dieu : elle se prête à l'action par l'obéissance, et soupire intérieurement après le repos, où elle goûte Dieu et la vérité sans distraction.

Cependant, respectant son ordre, elle agit au dehors sans goût de son action, ni de son emploi, ni d'elle-même; prête à agir, prête à n'agir pas; agissant néanmoins avec vigueur, parce que c'est l'ordre de Dieu qu'on ne fasse rien mollement; et elle aime l'ordre de Dieu, qui l'anime de telle sorte, qu'elle entreprend et exécute tout ce qu'il faut, non point, comme autrefois, pour contenter le monde, ou pour se contenter elle-même, mais pour remplir un devoir imposé d'en haut; car, pour cette âme, elle veut bien n'être rien à ses yeux et aux yeux du monde, pourvu que Dieu la regarde. Écoutez la sainte Vierge, avec quelle joie elle dit : « Il a « regardé la bassesse de sa servante [1]. » Ainsi cette âme, que je tâche ici de représenter, simple, craignant de sortir de son rien par empressement, pour être ou paraître quelque chose au monde ou à elle-même, ne veut rien être que devant Dieu, et n'agit qu'autant qu'il veut. Elle se fait un trésor de ce qu'il y a de rebutant dans tous les emplois, afin de mieux voir le néant de tout; et elle voit encore un plus grand néant pour ceux qui ne trouvent plus de pareils rebuts, parce qu'ils sont plus enchantés, plus déçus, en un mot plus épris d'une illusion et plus attachés à une ombre. Je dis beaucoup de paroles, parce que je ne suis pas encore au fond que je cherche; il ne faudrait qu'un seul mot pour expliquer; et au défaut des paroles humaines, il faut seulement considérer la parole incarnée, Jésus-Christ trente ans caché, trente ans charpentier, trente ans en apparence inutile, mais, en effet, très-utile au monde, à qui il fait voir que le réel est de n'être que pour Dieu. Il sort de ce néant

[1] Luc, I. 48.

quand Dieu le veut; mais, quoique occupé autour de la créature, c'est Dieu qu'il y trouve. Heureuse l'âme qui entend ce repos et cette action d'un Dieu, et qui sait trouver en l'un et en l'autre le fond de vérité qui en fait voir la sainteté! Que l'action est tranquille, que l'action est réglée, que l'action est pure et innocente quand elle sort de ce fond! mais tout ensemble qu'elle est efficace! parce qu'animée par le seul devoir, ni elle ne se ralentit par des jalousies ou des mécontentements, ni elle ne se continue et s'épuise par des empressements précipités. La vérité y est en tout. On ne donne rien au théâtre ni à l'apparence. Si le monde s'y trompe, tant pis pour le monde : tout va bien si Dieu est content; et il est aisé à contenter, puisqu'il commence à être content d'abord qu'on a du regret de ne l'avoir pas contenté.

Plaise à celui dont je tâche d'exprimer la vérité simple par tant de paroles, faire qu'il y en ait quelqu'une, dans un si grand nombre, qui aille trouver au fond de votre cœur le principe secret que je cherche! Il est en nous dans le fond de notre raison; il est en nous par la foi et par la grâce du christianisme. Notre raison n'est raison qu'en tant qu'elle est soumise à Dieu ; mais la foi lui apprend à s'y soumettre, et pour penser, et pour agir; c'est la vie.

J'ai fait vos compliments à Mme B^***^. Elle est meilleure que le monde ne la croit, et pas si bonne qu'elle se croit elle-même; car elle prend encore un peu la volonté d'être vertueuse pour la vertu même, qui est une illusion dangereuse de ceux qui commencent. Nous ne lui parlons jamais de vos lettres, nous craignons trop les échos fréquents.

Priez pour moi, je vous en conjure. Au reste, une fois

pour toutes, ne me parlez jamais de mon innocence, et ne traitez pas de cette sorte le plus indigne de tous les pécheurs. Je vous parle ainsi de bonne foi, par la seule crainte que j'ai d'ajouter l'hypocrisie à mes autres maux.

A Versailles, ce 8 février 1674.

AU MÊME.

Sur la conduite de Dieu à l'égard de Mme de la Vallière, et sur l'horreur que nous devons avoir de nous-mêmes lorsque nous nous considérons à la lumière de la vérité.

Je vous ai gardé longtemps une réponse de moi, avec deux lettres de Mme la duchesse de la Vallière, que je prétendais donner à M. Desvause, et que j'ai à la fin données à la mère Agnès. Il ne m'a pas été malaisé de faire agréer à Mme de la Vallière les lettres que vous lui écrivez; elle les reçoit avec une grande joie et en est touchée. Il me semble que, sans qu'elle fasse aucun mouvement, ses affaires s'avancent. Dieu ne la quitte point, et sans violence il rompt ses liens. Elle ne parle pourtant point pour finir ses affaires; mais j'espère qu'elles se feront, et que sa grande affaire s'achèvera, du moins la vois-je toujours très-bien disposée.

Que Dieu est grand et saint! et qu'on doit trembler quand on n'est pas fidèle à sa grâce! qu'il aime la simplicité d'un cœur qui se fie à lui, et qui a horreur de soi-même! car il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît. Nous ne pouvons souffrir le faux ni le travers de tant d'esprits : considérons le nôtre; nous nous trouverons gâtés dans le principe. Nous ne cherchons ni la

raison ni le vrai en rien ; mais après que nous avons choisi quelque chose pour notre humeur, ou plutôt que nous nous y sommes laissé entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix. Nous voulons nous persuader que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. Nous appelons souvent retenue ce qui en effet est timidité ; ou courage, ce qui est orgueil et présomption ; ou prudence et circonspection, ce qu n'est qu'une basse complaisance. Enfin nous ne songeons point à avoir véritablement une vertu, mais ou à faire paraître aux autres que nous l'avons, ou à nous le persuader à nous-mêmes. Lequel est le pis des deux ? je ne sais ; car les autres sont encore plus difficiles à contenter que nous-mêmes, et nous n'allons guère avant quand il n'y a que nous à tromper. Nous en avons trop bon marché, et l'hypocrisie, qui veut contenter les autres, se trouve obligée de prendre beaucoup plus sur soi. Cependant c'est là votre but ; et pourvu que, par quelques pratiques superficielles de vertu, nous puissions nous amuser nous-mêmes, en nous disant : Je fais bien ; nous voilà contents. Nous ne songeons pas que si nous faisions quelque chose par vertu, ce même motif nous ferait tout faire ; au lieu que, ne prenant dans la vertu que ce qui nous plaît, et laissant le reste qui ne s'accommode pas si bien à notre humeur, nous montrons que c'est notre humeur, et non la vertu que nous suivons. Comment donc soutiendrons-nous les yeux de Dieu ? et le faux qui paraît en tout dans notre conduite, comment subsistera-t-il dans le règne de la vérité ?

Je tremble, dans la vérité, jusque dans la moelle des os, quand je considère le peu de fond que je trouve en moi : cet examen me fait peur ; et cependant, sorti de

là, si quelqu'un va trouver que je n'ai point raison en quelque chose, me voilà plein aussitôt de raisonnements et de justifications. Cette horreur que j'avais de moi-même s'est évanouie, je ressens l'amour-propre, ou plutôt je montre que je ne m'en étais pas défait un seul moment. O quand sera-ce que je songerai à être en effet, sans me mettre en peine de paraître ni à moi ni aux autres? quand serai-je content de n'être rien, ni à mes yeux ni aux yeux d'autrui? quand est-ce que Dieu me suffira? O que je suis malheureux d'avoir autre chose que lui en vue! Quand est-ce que sa volonté sera ma seule règle, et que je pourrai dire avec saint Paul : « Nous n'avons pas reçu l'esprit « qui vient de ce monde, mais un esprit qui vient de « Dieu? » Esprit du monde, esprit d'illusion et de vanité, esprit d'amusement et de plaisir, esprit de raillerie et de dissipation, esprit d'intérêt et de gloire. Esprit de Dieu, esprit de pénitence et d'humilité, esprit de charité et de confiance, esprit de simplicité et de douceur, esprit de mortification et de componction, esprit qui hait le monde, et que le monde a en aversion, mais qui surmonte le monde : Dieu veuille nous le donner.

A Versailles, ce 3 mars 1674.

AU MÊME.

Il lui annonce le prochain départ de Mme de la Vallière pour les Carmélites, lui marque quelle est son ardeur pour la pénitence et les austérités du cloître, et en prend occasion de lui témoigner de grands sentiments d'humilité.

Je vous envoie une lettre de Mme la duchesse de la Vallière, qui vous fera voir que, par la grâce de Dieu, elle va exécuter le dessein que le Saint-Esprit lui avait

mis dans le cœur. Toute la cour est édifiée et étonnée de sa tranquillité et de sa joie, qui s'augmente à mesure que le temps approche. En vérité, ses sentiments ont quelque chose de si divin, que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces : et la marque du doigt de Dieu, c'est la force et l'humilité qui accompagnent toutes ses pensées; c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Ses affaires se sont disposées avec une facilité merveilleuse : elle ne respire plus que la pénitence; et sans être effrayée de l'austérité de la vie qu'elle est prête d'embrasser, elle en regarde la fin avec une consolation qui ne lui permet pas d'en craindre la peine. Cela me ravit et me confond : je parle, et elle fait; j'ai les discours, elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher; et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation. Je suis bien aise que mes lettres vous aient édifié. Dieu m'a donné cela pour vous, et vous en profiterez mieux que moi, pauvre canal où les eaux du ciel passent, et qui à peine en retient quelques gouttes. Priez Dieu pour moi sans relâche, et demandez-lui qu'il me parle au cœur.

A Versailles, ce 6 avril 1674.

AU MÊME.

Il lui demande des instructions sur la cause de sa nouvelle disgrâce, et le porte à prendre les moyens convenables pour l'empêcher, s'il est encore temps[1].

Quels que soient les ordres et les desseins de la divine Providence sur vous, je les adore, et je crois que vous n'avez point de peine à vous y soumettre. Le christianisme n'est pas une vaine spéculation : il faut s'en servir dans l'occasion, ou plutôt il faut faire servir toutes les occasions à la piété chrétienne, qui est la règle suprême de notre vie. Je ne sais que penser de votre disgrâce : elle est politique; et cependant vous commandez encore l'armée, et j'apprends que vous avez ordre de faire un siége. Pour la cause, autant que j'entends parler, on dit que vous avez manqué par zèle et à bonne intention : personne n'en doute; mais personne ne se paie de cette raison. Je voudrais bien avoir vu quelqu'un qui me pût dire le fond; mais ici nous n'entendons rien que ce qui paraît en public. Si vous avez quelque occasion bien sûre, donnez-moi un peu de détails; mais je crains que ces occasions ne soient rares. Quoi qu'il en soit, je vous prie, s'il y a quelque ouverture au retour, ne vous abandonnez pas : fléchissez, contentez le roi; faites qu'il soit en repos sur votre obéissance. Il y a des humiliations qu'il faut souffrir pour une famille; et quand elles ne blessent

[1] Cette seconde disgrâce du maréchal de Bellefonds fut occasionnée par sa fermeté à défendre quelques places qu'il avait reçu ordre d'évacuer. L'ennemi s'étant présenté pour les occuper, il l'attaqua, le battit, et se maintint dans la possession de ces places, qu'il jugeait importantes pour la France.

pas la conscience, Dieu les tient faites à lui-même. Je vous parlerais plus en détail si j'en savais davantage. Je prie Dieu qu'il vous dirige et qu'il vous affermisse dans son saint amour.

A Dijon, ce 21 mai 1674.

AU MÊME.

Sur la conduite admirable de Dieu à l'égard de ce maréchal, la malignité du monde et la persévérance de Mme de la Vallière.

C'est trop garder le silence. A la fin, l'amitié et la charité en seraient blessées; car, encore que je vous croie dans le lieu où vous avez le moins besoin des avis de vos amis, étant immédiatement sous la main de Dieu, il ne faut pas laisser de vous dire quelque chose sur votre état présent. J'adore en tout la Providence; mais je l'adore singulièrement dans la conduite qu'elle tient sur vous. Elle vous ôte au monde, elle vous y rend; elle vous y ôte encore : qui sait si elle ne vous y rendra pas quelque jour? Mais ce qui est certain et ce qu'on voit, c'est qu'elle prend soin de vous montrer à vous-même, afin que vous connaissiez jusqu'aux moindres semences du mal qui reste en vous. Elle vous montre le monde et riant et rebutant. Vous l'avez vu en tous ces états, déclaré en faveur, déclaré en haine : vous l'avez vu honteux, afin que rien ne manquât à la peinture que Dieu vous en fait par vos propres expériences. Que résulte-t-il de tout cela, sinon que Dieu seul est bon, et que le monde est mauvais, et consiste tout en malignité, comme dit l'apôtre saint Jean [1]?

[1] 1 Joan. v. 19.

Vivez donc, Monsieur, dans votre retraite; travaillez à votre salut; priez pour le salut et la conversion du monde. O qu'il est dur! ô qu'il est sourd! car c'est trop peu de dire qu'il est endormi : ô qu'il sent peu que Dieu est!

Mme de la Vallière persévère avec une grâce et une tranquillité admirable. Sa retraite aux Carmélites leur a causé des tempêtes : il faut qu'il en coûte pour sauver les âmes. Priez pour moi, Monsieur, je vais vous offrir à Dieu.

A Versailles, ce 5 août 1674.

AU MÊME.

Sur les avantages de la retraite, la véritable grandeur de l'homme, et le mépris qu'il doit faire du monde.

Votre silence est trop long, je vous prie de me donner de vos nouvelles. Je crois, sans que vous me le disiez, que vous goûtez encore plus la solitude qu'après votre première disgrâce. Une nouvelle expérience du monde fait trouver quelque chose de nouveau dans la retraite, et enfonce l'âme plus profondément dans les vues de la foi. Il me souvient de David, qui, touché vivement de l'esprit de Dieu, lui adresse cette parole : « O Seigneur! « votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette « prière [1]. » Heureux qui trouve son cœur, qui retire deçà et delà les petites parcelles de ses désirs épars de tous côtés. C'est alors que se ramassant en soi-même on apprend à se soumettre à Dieu tout entier et à pleurer ses égarements.

[1] II Reg. VII. 27.

Puissiez-vous donc, Monsieur, trouver votre cœur, et sentir pour qui il est fait; et que sa véritable grandeur, c'est d'être capable de Dieu; et qu'il s'affaiblit, et qu'il dégénère et se ravilit quand il descend à quelque autre objet! O que le Seigneur est grand! Par combien de détours, par combien d'épreuves, par combien de dures expériences nous fait-il mener pour redresser nos égarements! La croix de Jésus-Christ comprend tout : là est notre gloire, là est notre force, là nous sommes crucifiés au monde, et le monde l'est à nous.

Qu'avons-nous affaire du monde, et de ses emplois, et de ses folies, et de ses empressements insensés, et de ses actions toujours turbulentes? Considérons dans l'ancienne loi Moïse, et dans la nouvelle Jésus-Christ. Le premier, destiné à sauver le peuple de la tyrannie des Égyptiens, et à faire luire sur Israël la lumière incorruptible de la loi, passe quarante ans à mener paître les troupeaux de son beau-père, inconnu aux siens et à lui-même, ne sachant pas à quoi Dieu le préparait par une si longue retraite; et Jésus-Christ, trente ans obscur et caché, n'ayant pour tout exercice que l'obéissance, et n'étant connu du monde que comme le fils d'un charpentier. O quel secret! ô quel mystère! ô quelle profondeur! ô quel abîme! ô que le tumulte du monde, que l'éclat du monde est enseveli et anéanti!

Tenez-vous ferme, Monsieur, embrassez Jésus-Christ et la retraite; goûtez combien le Seigneur est doux : laissez-vous oublier du monde; mais ne m'oubliez pas dans vos prières, je ne vous oublierai jamais devant Dieu.

A Versailles, ce 29 septembre 1674.

AU MÊME.

Il lui parle de la manière forte et puissante dont Dieu sait agir pour gagner les cœurs; lui explique en quoi consiste la droiture du cœur, et ce qu'il faut faire pour l'acquérir; se plaint de ce que le maréchal l'avait soupçonné d'être changé à son égard.

Il y a si longtemps que je n'ai point eu de vos nouvelles, que je ne puis plus tarder à vous en demander. J'attends que Dieu vous continue ses miséricordes, et je n'en doute pas; car il étend ses bontés jusqu'à l'infini, et il ne vous quittera pas qu'il ne vous ait mis entièrement sous le joug. Sa main est forte et puissante, et il sait bien atterrer ceux qu'il entreprend; mais il les soutient en même temps; et enfin il fait si bien qu'il gagne tout à fait les cœurs. Il faut souvent se donner à lui pour le prier d'exercer sur nous sa puissance miséricordieuse, et de nous tourner de tant de côtés, qu'à la fin nous nous trouvions ajustés parfaitement à la vérité, qui est notre règle et qui fait notre droiture. « Ceux qui sont droits « vous aiment [1], » dit l'épouse dans le Cantique : car ceux qui sont droits aiment la règle; ceux qui sont droits aiment la justice et la vérité; et tout cela c'est Dieu même. Mais pour ajuster avec cette règle si simple et si droite notre cœur si étrangement dépravé, que ne faut-il point souffrir, et quels efforts ne faut-il point faire! Il faut aller assurément jusqu'à nous briser, et à ne plus rien laisser en son entier dans nos premières inclinations. C'est le changement de la droite du Très-Haut, c'est ce qu'il a entrepris de faire en vous, c'est ce qu'il achè-

[1] Cant. I. 3.

vera, si vous êtes fidèle à sa grâce, qui vous a prévenu si abondamment.

Mandez-moi, je vous supplie, si la longue solitude ne vous abat point, et si votre esprit demeure dans la même assiette; et ce que vous faites pour vous soutenir, et pour empêcher que l'ennui ne gagne. Une étincelle d'amour de Dieu est capable de soutenir un cœur durant toute l'éternité. Dites-moi comme vous êtes; et, je vous prie, ne croyez jamais que je change pour vous. J'ai toujours un peu sur le cœur le soupçon que vous en eûtes : et qu'auriez-vous fait qui me fît changer? Quoi! parce que vous êtes moins au monde, et par conséquent plus à Dieu, je serais changé à votre égard! Cela pourrait-il tomber dans l'esprit d'un homme qui sait si bien que les disgrâces du monde sont des grâces du Ciel les plus précieuses? Priez Dieu pour moi, je vous en supplie; remerciez-le des miséricordes qu'il fait si abondamment à ma sœur Louise de la Miséricorde [1].

A Saint-Germain, ce 19 mars 1675.

AU MÊME.

Sur la maladie de son fils et les leçons que Dieu donne aux hommes dans de pareilles épreuves, et sur les dispositions que demandait l'affaire dont le prélat s'était trouvé chargé.

Je viens de voir M. votre fils, qui, Dieu merci, est sans fièvre, le pouls fort réglé, nulle chaleur, et qui même, à ce que je vois, n'est pas si faible qu'on le de-

[1] Mme de la Vallière; c'était le nom de religion qu'elle avait pris en se faisant Carmélite.

vrait craindre après une si grande maladie. Il y a eu deux jours d'une extrême inquiétude. Dieu a voulu se contenter de votre soumission ; et sans en venir à l'effet, il a reçu votre sacrifice. Vous savez ce que veulent dire de telles épreuves. Il remue le cœur dans le plus sensible ; il fait voir la séparation toute prochaine, après il rend tout d'un coup ce qu'il semblait vouloir ôter, afin qu'on sente mieux de qui on le tient, et de qui on possède dorénavant ce qu'on a d'une autre sorte. Il faut souvent songer, durant ces états, à cette leçon de saint Paul : « Le temps est court ; que ceux qui pleurent soient comme « ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent comme ne se « réjouissant pas ; car la figure de ce monde passe [1]. » Il faut avoir des enfants comme ne les ayant pas pour soi ; mais songer que celui qui leur donne l'être les met entre les mains de leurs parents, pour leur donner le digne emploi de lui nourrir et de lui former des serviteurs : du reste, les regarder comme étant à Dieu, et non à nous ; car qu'avons-nous à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes ? Et plût à Dieu que, comme en effet nous sommes au Seigneur, nous nous donnions à lui de tout notre cœur, rompant peu à peu tous les liens par lesquels nous tenons à nous-mêmes !

Que je vous ai souhaité souvent parmi toutes les choses qui se sont passées, et qu'une demi-heure de conversation avec vous m'aurait été d'un grand secours ! J'ai eu cent fois envie de vous écrire ; mais, outre qu'on craint toujours pour ce qu'on expose au hasard que courent les lettres, on s'explique toujours trop imparfaitement par cette voie.

[1] I Cor. VII. 29, 30, 31.

Priez Dieu pour moi, je vous en conjure; et priez-le qu'il me délivre du plus grand poids dont un homme puisse être chargé, ou qu'il fasse mourir tout l'homme en moi, pour n'agir que par lui seul. Dieu merci, je n'ai pas encore songé, durant tout le cours de cette affaire [1], que je fusse au monde; mais ce n'est pas tout, il faudrait être comme un saint Ambroise, un vrai homme-dieu, un homme de l'autre vie, où tout parlât, dont tous les mots fussent des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite fût céleste. Dieu choisit ce qui n'est pas pour détruire ce qui est [2]; mais il faut donc n'être pas, c'est-à-dire n'être rien du tout à ses yeux, vide de soi-même et plein de Dieu. Priez, je vous en conjure; donnez-moi de vos nouvelles. Ma sœur Louise de la Miséricorde a enfin achevé son sacrifice : c'est un miracle de la grâce. Recommandez-moi aux prières de M. de Grenoble; j'entends tous les jours de lui des merveilles. Il faudra bien quelque jour faire pénitence à son exemple.

A Saint-Germain, ce 20 juin 1675.

AU MÊME.

Il l'exhorte à avoir les yeux tournés vers la lumière intérieure, et lui parle du dessein qu'on avait eu de le rappeler après la mort de M. de Turenne.

Je vous écris peu, Monsieur; car il y a peu à vous dire : Dieu vous parle, et vous l'écoutez. Les hommes ont peu à vous dire quand cela est ainsi. Prêtez l'oreille au dedans, ayant les yeux de l'esprit toujours tournés et

[1] Il paraît qu'il s'agit ici des avis qu'il avait donnés au roi au sujet de Mme de Montespan, et des exhortations qu'il faisait à cette dame pour la porter à mener une vie vraiment chrétienne. — [2] I Cor. I. 28.

toujours attachés à cette lumière intérieure, où l'on voit que Dieu est tout, et que tout le reste n'est rien. Heureux qui, caché au monde et à soi-même, ne voit que cette première vérité !

Après la mort de M. de Turenne, on a ici fort pensé à vous rappeler; cela a été détourné : en apparence, les hommes l'ont fait, et nous en savons la raison. En effet, c'est Dieu qui a tout conduit; et nous savons aussi la raison qui est de vous renfermer avec lui. Voilà, Monsieur, quel doit être votre exercice. Dieu fera de vous ce qu'il lui plaira : peut-être veut-il vous appliquer un jour à quelque bien; peut-être vous veut-il tenir sous sa main retiré du monde. Qui sait les conseils de l'Éternel? ses pensées ne sont pas les nôtres : adorons-le, soumettons-nous; n'attendons rien que sa gloire et son règne; ne l'attendons pas de nous-mêmes, qui ne sommes et ne pouvons rien; soyons prêts à tout ce qu'il voudra; écoutons-le dans le fond du cœur; qu'il soit notre conducteur et notre lumière, il le sera si nous l'aimons et si nous mettons en lui seul notre confiance.

Je travaille sans relâche, dans les heures de loisir que j'ai, à faire quelque chose pour le salut des hérétiques. Ce n'est que le peu de temps qui me reste qui empêche le progrès de cet ouvrage. Priez Dieu qu'il me fasse la grâce de le continuer pour l'amour de lui, et qu'il me donne des lumières pures. J'ai fort dans le cœur M. et Mme de Schomberg : ils sont encore bien loin; mais Dieu est bien près. Adorons-le en secret et en public; écoutons-le dans la solitude et dans le silence de toutes choses; souffrons ce qu'il veut, faisons ce qu'il veut : c'est là tout l'homme.

A Saint-Germain, ce 16 mars 1676.

AU MÊME.

Sur la nécessité de s'oublier soi-même, l'esprit qu'on prend dans l'Écriture sainte, et les dispositions de M. le Dauphin.

L'occasion est trop favorable pour la laisser passer sans vous écrire et sans vous demander de vos nouvelles. Je crois que Dieu vous continue ses grâces, et que vous apprenez tous les jours, de plus en plus, à être moins content de vous-même, à mesure que vous le devenez de lui. En vérité, c'est un état désirable de vouloir s'oublier soi-même à force de se remplir de Dieu. Je trouve qu'on se sent trop, et de beaucoup trop, lors même qu'on tâche le plus de s'appliquer à Dieu. Dévouons-nous à lui en simplicité; soyons pleins de lui : ainsi nos pensées seront des pensées de Dieu, nos discours des discours de Dieu; toute notre action sortira d'une vertu divine. Il me semble qu'on prend cet esprit dans l'Écriture. Dites-moi, je vous prie, comment vous vous trouvez de ce pain de vie. N'y goûtez-vous pas la vie éternelle? ne s'y découvre-t-elle pas de plus en plus? ne vous donne-t-elle pas une idée de la vie que nous mènerons un jour avec Dieu? Les patriarches, les prophètes, les apôtres ne vous paraissent-ils pas, chacun dans son caractère, des hommes admirables, de dignes figures de Jésus-Christ à venir, ou de dignes imitateurs de Jésus-Christ venu?

Il y a près d'un an que je n'ai reçu de vos lettres. Ma consolation est que je sais que vous ne m'oubliez pas. Pour moi, je vous offre à Dieu de tout mon cœur au saint autel, et je le prie de vous changer en Jésus-Christ avec le pain qui figure toute l'éternité du peuple de Dieu,

en sorte qu'il n'y reste plus que la figure extérieure d'un homme mortel.

Me voilà quasi à la fin de mon travail. Monseigneur le Dauphin est si grand, qu'il ne peut pas être longtemps sous notre conduite. Il y a bien à souffrir avec un esprit si inappliqué : on n'a nulle consolation sensible, et on marche, comme dit saint Paul [1], en espérance contre l'espérance. Car encore qu'il se commence d'assez bonnes choses, tout est encore si peu affermi, que le moindre effort du monde peut tout renverser. Je voudrais bien voir quelque chose de plus fondé; mais Dieu le fera peut-être sans nous. Priez Dieu que sur la fin de la course, où il semble qu'il doit arriver quelque changement dans mon état, je sois en effet aussi indifférent que je m'imagine l'être.

Adieu, Monsieur; aimez-moi toujours. Il me semble que je vois votre prélat de plus en plus satisfait de vous. Quoiqu'il ait été à Paris assez longtemps, il a peu paru ici. Dieu veuille nous faire selon son cœur, et non selon le nôtre; car nous serions trop pervers et trop pleins de petites choses.

A Versailles, ce 16 juillet 1677.

AU MÊME.

Sur l'extrême douceur dont Jérémie, et surtout Jésus-Christ, nous ont donné l'exemple.

Je vous prie, Monsieur, de me mander de vos nouvelles, sans oublier celles de votre santé. Pour nous, nous allons toujours expliquant les saints prophètes.

[1] Rom. IV. 18.

Nous sommes bien avant dans Jérémie ; et nous ne cessons d'admirer sa manière forte et douce. La douceur avec laquelle il plaide sa cause devant les grandes assemblées en conseil, et devant le peuple, est admirable. Il n'est pas moins merveilleux quand il répond au faux prophète Ananias. Le bel exemple ! Comme il souhaite de bon cœur que les promesses favorables de ce faux prophète soient accomplies ! Avec quelle modestie lui parle-t-il ! De lui-même, il ne dit rien de fâcheux, et n'ose pas le reprendre. S'il le fait à la fin, c'est que Dieu l'y oblige. Dieu nous fasse la grâce, quand nous serons attaqués, d'agir dans le même esprit ; quoique nous ayons encore un plus grand exemple, qui est celui du Sauveur même, qui ne se défend que par son silence. Quelle dignité et quelle autorité dans ce silence de Notre-Seigneur ! quelle punition à ceux à qui il ne daigne pas faire voir son innocence ! et qu'ils méritaient bien que l'instruction de la parole leur fût refusée, eux qui n'avaient pas cru à celle des œuvres !

Voilà, Monsieur, un petit sermon que je vous fais, afin que vous soyez toujours de la communion du concile [1] de Saint-Germain. Nous vous regarderons toujours comme un des Pères laïques.

A Saint-Germain, ce 22 janvier 1679.

[1] C'est ainsi qu'on appelait en cour l'assemblée de plusieurs savants qui se rendaient, à certains jours, auprès de Bossuet pour conférer sur l'Écriture, la théologie et d'autres matières ecclésiastiques ou philosophiques.

AU MÊME.

Il l'exhorte à souffrir avec une humble soumission la mort de son fils, que Dieu lui avait enlevé.

Je me suis tu, et je n'ai pas seulement ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait : c'est ce que disait David. Jésus-Christ, qui vous prête à boire son calice, vous apprend en même temps à dire : Votre volonté soit faite. Je n'ajoute rien à cela, Monsieur, si ce n'est que je m'en vais offrir à Dieu au saint autel vos regrets et vos soumissions et celles de votre famille, et le prier du meilleur de mon cœur qu'il vous donne à tous les consolations que lui seul peut donner ; et à l'âme que vous chérissez, sa grande miséricorde.

A Germigny, ce 10 août 1692.

Nous joignons ici deux lettres à Louis XIV, où Bossuet, sans cesser d'être respectueux envers le grand roi, lui parle avec une liberté que les hommes ne donnent point.

SUR LES CARACTÈRES D'UNE VÉRITABLE CONVERSION, ET LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR Y PARVENIR[1].

SIRE,

Le jour de la Pentecôte approche, où Votre Majesté a résolu de communier. Quoique je ne doute pas qu'elle songe sérieusement à ce qu'elle a promis à Dieu, comme

[1] Cette lettre fut sans doute écrite en 1675, lorsque le roi commandait en personne ses armées des Pays-Bas.

elle m'a commandé de l'en faire souvenir, voici le temps que je me sens le plus obligé de le faire. Songez, Sire, que vous ne pouvez être véritablement converti, si vous ne travaillez à ôter de votre cœur non-seulement le péché, mais la cause qui vous y porte. La conversion ne se contente pas seulement d'abattre les fruits de mort, comme parle l'Écriture, c'est-à-dire les péchés ; mais elle va jusqu'à la racine, qui les ferait repousser infailliblement, si elle n'était arrachée. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, je le confesse ; mais plus cet ouvrage est long et difficile, plus il y faut travailler. Votre Majesté ne croirait pas s'être assurée d'une place rebelle, tant que l'auteur des mouvements y demeurerait en crédit. Ainsi jamais votre cœur ne sera paisiblement à Dieu, tant que cet amour violent, qui vous a si longtemps séparé de lui, y règnera.

Cependant, Sire, c'est ce cœur que Dieu demande. Votre Majesté a vu les termes avec lesquels il nous commande de le lui donner tout entier : elle m'a promis de les lire et les relire souvent. Je vous envoie encore, Sire, d'autres paroles de ce même Dieu, qui ne sont pas moins pressantes, et que je supplie Votre Majesté de mettre avec les premières. Je les ai données à Mme de Montespan, et elles lui ont fait verser beaucoup de larmes. Et certainement, Sire, il n'y a point de plus juste sujet de pleurer, que de sentir qu'on a engagé à la créature un cœur que Dieu veut avoir. Qu'il est malaisé de se retirer d'un si malheureux et si funeste engagement ! mais cependant, Sire, il le faut, ou il n'y a point de salut à espérer. Jésus-Christ, que vous recevrez, vous en donnera la force, comme il vous en a déjà donné le désir.

Je ne demande pas, Sire, que vous éteigniez en un in-

stant une flamme si violente ; ce serait vous demander l'impossible ; mais, Sire, tâchez peu à peu de la diminuer ; craignez de l'entretenir. Tournez votre cœur à Dieu, pensez souvent à l'obligation que vous avez de l'aimer de toutes vos forces, et au malheureux état d'un cœur qui, en s'attachant à la créature, par là se rend incapable de se donner tout à fait à Dieu, à qui il se doit.

J'espère, Sire, que tant de grands objets qui vont tous les jours de plus en plus occuper Votre Majesté, serviront beaucoup à la guérir. On ne parle que de la bonté de vos troupes, et de ce qu'elles sont capables d'exécuter sous un aussi grand conducteur ; et moi, Sire, pendant ce temps, je songe secrètement en moi-même à une guerre bien plus importante, et à une victoire bien plus difficile que Dieu vous propose.

Méditez, Sire, cette parole du Fils de Dieu : elle semble être prononcée pour les grands rois et pour les conquérants : « Que sert à l'homme, dit-il, de gagner le « monde, si cependant il perd son âme ? et quel gain « pourra le récompenser d'une perte si considérable ? » Que vous servirait, Sire, d'être redouté et victorieux au dehors, si vous êtes au dedans vaincu et captif ? Priez donc Dieu qu'il vous affranchisse ; je l'en prie sans cesse de tout mon cœur. Mes inquiétudes pour votre salut redoublent de jour en jour, parce que je vois tous les jours, de plus en plus, quels sont vos périls.

Sire, accordez-moi une grâce : ordonnez au Père de la Chaise de me mander quelque chose de l'état où vous vous trouvez. Je serai heureux, Sire, si j'apprends de lui que l'éloignement et les occupations commencent à faire le bon effet que nous avons espéré. C'est ici un temps précieux. Loin des périls et des occasions, vous

pouvez plus tranquillement consulter vos besoins, former vos résolutions, et régler votre conduite. Dieu veuille bénir Votre Majesté; Dieu veuille lui donner la victoire; et par la victoire la paix au dedans et au dehors. Plus Votre Majesté donnera sincèrement son cœur à Dieu, plus elle mettra en lui seul son attache et sa confiance, plus aussi elle sera protégée de sa main toute-puissante.

Je vois, autant que je puis, Mme de Montespan, comme Votre Majesté me l'a commandé. Je la trouve assez tranquille : elle s'occupe beaucoup aux bonnes œuvres; et je la vois fort touchée des vérités que je lui propose, qui sont les mêmes que je dis aussi à Votre Majesté. Dieu veuille vous les mettre à tous deux dans le fond du cœur, et achever son ouvrage, afin que tant de larmes, tant de violences, tant d'efforts que vous avez faits sur vous-mêmes, ne soient pas inutiles. Je ne dis rien à Votre Majesté de Mgr le Dauphin : M. de Montausier lui rend un fidèle compte de l'état de sa santé, qui, Dieu merci, est parfaite. On exécute bien ce que Votre Majesté a ordonné en partant; et il me semble que Mgr le Dauphin a dessein, plus que jamais, de profiter de ce qu'elle lui a dit. Dieu, Sire, bénira en tout Votre Majesté, si elle lui est fidèle.

Je suis, avec un respect et une soumissien profonde, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant, et très-fidèle sujet et serviteur,

† J. BÉNIGNE,

Ancien évêque de Condom.

AU MÊME.

Lois que Dieu prescrit au prince chargé de gouverner son peuple. Obligation qui lui est imposée, et motifs qui le pressent de soulager efficacement ses sujets dans leur misère. Moyens que le prélat suggère au roi pour y réussir.

Votre Majesté m'a fait une grande grâce d'avoir bien voulu m'expliquer ce qu'elle souhaite de moi, afin que je puisse ensuite me conformer à ses ordres avec toute la fidélité et l'exactitude possible. C'est avec beaucoup de raison qu'elle s'applique si sérieusement à régler toute sa conduite; car, après vous être fait à vous-même une si grande violence dans une chose qui vous touche si fort au cœur, vous n'avez garde de négliger vos autres désirs, où il ne s'agit plus que de suivre vos inclinations.

Vous êtes né, Sire, avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne peuvent être assez estimées; et c'est dans ces choses que Dieu a renfermé la plus grande partie de vos devoirs, selon que nous l'apprenons par cette parole de son Écriture [1] : *La miséricorde et la justice gardent le roi; son trône est affermi par la bonté et par la clémence.* Vous devez donc considérer, Sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu; que vous y tenez sa place, et que vous y devez régner selon ses lois. Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit formidable qu'aux méchants; et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. Vos peuples s'attendent, Sire, à vous voir pratiquer plus que jamais ces lois que l'Écriture vous donne. La haute profession que Votre Majesté a faite de vouloir

[1] Prov. xx. 28.

changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu, les a remplis de consolations : elle leur persuade que Votre Majesté se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obligation très-étroite qu'il vous impose de veiller à leur misère; et c'est de là qu'ils espèrent le soulagement dont ils ont un besoin extrême.

Je n'ignore pas, Sire, combien il est difficile de leur donner ce soulagement au milieu d'une grande guerre, où vous êtes obligé à des dépenses si extraordinaires, et pour résister à vos ennemis, et pour conserver vos alliés. Mais la guerre qui oblige Votre Majesté à de si grandes dépenses, l'oblige en même temps à ne pas laisser accabler le peuple, par qui seul elle les peut soutenir. Ainsi leur soulagement est autant nécessaire pour votre service que pour leur repos. Votre Majesté ne l'ignore pas; et, pour lui dire sur ce fondement ce que je crois être de son obligation précise et indispensable, elle doit, avant toutes choses, s'appliquer à connaître à fond les misères des provinces, et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre, que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables. Quoique Votre Majesté sache bien, sans doute, combien en toutes choses il se commet d'injustices et de pilleries, ce qui soutient vos peuples, c'est, Sire, qu'ils ne peuvent se persuader que Votre Majesté sache tout; et ils espèrent que l'application qu'elle a fait paraître pour les choses de son salut l'obligera à approfondir une matière si nécessaire. Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'État, soient sans remèdes; autrement tout serait perdu sans ressource. Mais ces remèdes ne se peuvent trouver qu'avec beaucoup de soin et de patience;

car il est malaisé d'examiner des expédients praticables; et ce n'est pas à moi à discourir sur ces choses. Mais ce que je sais très-certainement, c'est que si Votre Majesté témoigne persévéramment qu'elle veut la chose; si, malgré la difficulté qui se trouvera dans le détail, elle persiste invinciblement à vouloir qu'on le cherche ; si enfin elle fait sentir, comme elle sait très-bien faire, qu'elle ne veut point être trompée sur ce sujet, et qu'elle ne se contentera que des choses solides et effectives, ceux à qui elle confie l'exécution se plieront à ses volontés, et tourneront tout leur espoir à la satisfaire dans la plus juste inclination qu'elle puisse jamais avoir. Au reste, Votre Majesté, Sire, doit être persuadée que quelque bonne intention que puissent avoir ceux qui la servent pour le soulagement de ses peuples, elle n'égalera jamais la vôtre. Les bons rois sont les vrais pères des peuples; ils les aiment naturellement. Leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de les conserver et de leur bien faire; et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. C'est donc Votre Majesté qui, par la force invincible avec laquelle elle voudra ce soulagement, fera naître un désir semblable en ceux qu'elle emploie : en ne se lassant point de chercher et de pénétrer, elle verra sortir ce qui sera utile effectivement. La connaissance qu'elle a des affaires de son État, et son jugement exquis, lui fera démêler ce qui sera solide et réel d'avec ce qui ne sera qu'apparent. Ainsi les maux de l'État seront en chemin de guérir; et les ennemis, qui n'espèrent qu'aux désordres que causera l'impuissance de vos peuples, seront déchus de cette espérance. Si cela arrive, Sire, y aura-t-il jamais ni un prince plus heureux que vous, ni un règne plus glorieux que le vôtre?

Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peu-

ples sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter, quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion ; et, dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui. C'est ainsi qu'il avait gagné les cœurs ; et s'il avait ôté de sa vie la tache que Votre Majesté vient d'effacer, sa gloire serait accomplie, et on pourrait le proposer comme le modèle d'un roi parfait. Ce n'est point flatter Votre Majesté que de lui dire qu'elle est née avec de glus grandes qualités que lui. Oui, Sire, vous êtes né pour attirer de loin et de près l'amour et le respect de tous vos peuples. Vous devez vous proposer ce digne objet de n'être redouté que des ennemis de l'État et de ceux qui font le mal. Que tout le reste vous aime, mette en vous sa consolation et son espérance, et reçoive de votre bonté le soulagement de ses maux. C'est là de toutes vos obligations celle qui est sans doute la plus essentielle ; et Votre Majesté me pardonnera si j'appuie tant sur ce sujet-là, qui est le plus important de tous.

Je sais que la paix est le vrai temps d'accomplir parfaitement toutes ces choses; mais, comme la nécessité de faire et de soutenir une grande guerre exige aussi qu'on s'applique à ménager les forces des peuples, je ne doute point, Sire, que Votre Majesté ne le fasse plus que jamais; et que dans le prochain quartier d'hiver, aussi bien qu'en toute autre chose, on ne voie naître de vos soins et de votre compassion tous les biens que pourra permettre la condition des temps. C'est, Sire, ce que Dieu vous ordonne, et ce qu'il demande d'autant plus de vous, qu'il vous a donné toutes les qualités nécessaires pour exécuter un si beau dessein : pénétration, fermeté, bonté, douceur, autorité, patience, vigilance, assiduité au travail. La gloire en soit à Dieu, qui vous a fait tous ces dons, et qui vous en demandera compte. Vous avez toutes ces qualités; et jamais il n'y a eu règne où les peuples aient plus droit d'espérer qu'ils seront heureux, que sous le vôtre. Priez, Sire, ce grand Dieu qu'il vous fasse cette grâce, et que vous puissiez accomplir ce beau précepte de saint Paul, qui oblige les rois à faire vivre les peuples, autant qu'ils peuvent, doucement et paisiblement, en toute sainteté et chasteté.

Je supplie Votre Majesté de me pardonner cette longue lettre; jamais je n'aurais eu la hardiesse de lui parler de ces choses, si elle ne me l'avait expressément recommandé. Je lui dis ces choses en général, et je lui en laisse faire l'application suivant que Dieu l'inspirera. Je suis, avec un respect et une dépendance absolue, aussi bien qu'avec une ardeur et un zèle extrême, etc.

A Saint-Germain, ce 10 juillet 1675.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur la vie et les ouvrages de Bossuet..... 5

Sermons..... 21

Panégyriques..... 134

Oraisons funèbres..... 145

Discours sur l'histoire universelle..... 182

Politique tirée des propres paroles de la sainte Écriture..... 225

De la connaissance de Dieu et de soi-même..... 236

Histoire des Variations..... 250

Élévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne.... 274

Méditations sur l'Évangile..... 300

Traité de la concupiscence..... 324

Discours sur la vie cachée en Dieu..... 340

Maximes et réflexions sur la Comédie..... 364

Lettres..... 373

FIN DE LA TABLE.

Tours, imp. Mame.